

ÉDITION 2012

Des livres  
pour ouvrir les horizons  
des filles et des garçons







# Sommaire

Préface de la Ministre de la Culture, de l'Audiovisuel, de la Santé et de l'Égalité des chances . . . . .	3
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------	---

<b>Interventions 2010 au Salon du livre de jeunesse de Namur</b> . . . . .	5
<b>Littérature enfantine sous l'angle du genre</b> par Anne Dafflon Nouvelle . . . . .	7
<b>Filles et garçons dans les contes et romans pour la jeunesse</b> par Daniel Delbrassine . . . . .	9
<b>Bibliothèque communale de Saint-Josse-Ten-Noode:</b> la « bibliothèque en tous genres » . . . . .	19
De l'avis d'une libraire . . . . .	21
De l'avis d'une auteure . . . . .	23

<b>Interventions 2011 au Salon du livre de jeunesse de Namur</b> . . . . .	25
<b>Héros: nom (hors du) commun masculin/ féminin</b> par Yvonne Chenouf . . . . .	27
<b>Filles et garçons, quelle représentation dans les albums ?</b> par Christian Bruel . . . . .	31
<b>Cherche héroïnes</b> par Nelly Chabrol-Gagne . . . . .	55
<b>Les petites filles explosives</b> par Marie Saint-Dizier . . . . .	61
<b>Rencontre avec Marie Desplechin</b> . . . . .	71

<b>Des outils: une exposition et une publication</b> . . . . .	85
Présentation des outils . . . . .	87
<b>Rose ou Bleu, seulement si je veux!»: une exposition</b> par Marie Leloup, Responsable de projets chez Latitude Jeunes . . . . .	91
<b>Rose ou Bleu, seulement si je veux!»: une formation de sensibilisation aux stéréotypes de genre dans les livres pour enfants</b> par Déborah Kuppenberg, Direction de l'Égalité des chances . . . . .	93



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

*Coordination :*

Isabelle DECUYPER, responsable de la promotion de la littérature de jeunesse  
au Service général des Lettres et du Livre

*Conception graphique et impression :*

édition & imprimerie (02 500 34 00 – [www.edimp.be](http://www.edimp.be))

*Illustration de couverture originale et illustrations intérieures :*

David Merveille ([www.merveille.be](http://www.merveille.be))

*Relectrices :*

Tania Teughels – courriel: [taniateughels@gmail.com](mailto:taniateughels@gmail.com)  
Christelle Legros ([www.laplumealerte.be](http://www.laplumealerte.be))

Cette publication est issue d'un partenariat entre  
le Service général des Lettres et du Livre  
et la Direction de l'Égalité des Chances.

*Informations et commandes :*

[egalite@cfwb.be](mailto:egalite@cfwb.be)  
[litterature.jeunesse@cfwb.be](mailto:litterature.jeunesse@cfwb.be)

Pour tout renseignement: [isabelle.decuypere@cfwb.be](mailto:isabelle.decuypere@cfwb.be)

Pour les commandes: [annie.kusic@cfwb.be](mailto:annie.kusic@cfwb.be)

ISBN 2-930071- -92-3

D/2012/7823/4

Septembre 2012

© Tous droits réservés



# Préface

**D**iffuser la littérature de jeunesse, la donner à voir, permettre à chacun de la connaître et de l'apprécier est une mission importante que je mène en valorisant notamment la création des auteurs illustrateurs de littérature de jeunesse et en soutenant, en Fédération Wallonie-Bruxelles, une édition dont la qualité est largement reconnue chez nous et bien au-delà.

Mes préoccupations vont aussi à la manière dont la production de fiction et l'écrit documentaire peuvent servir les apprentissages multiples de nos concitoyens, petits et grands. Et je veux évoquer ici l'apprentissage du monde et de ses multiples facettes, le façonnement des hommes aux choses de la vie.

Voilà pourquoi, j'ai proposé de mener cette opération intitulée : « Des livres pour ouvrir les horizons des filles et des garçons ».

L'éducation est un moyen de faire grandir les hommes, petits ou grands, et la littérature de jeunesse y contribue beaucoup car, on le sait, elle constitue un merveilleux vecteur de rencontre entre l'enfant, le jeune et l'univers des livres qu'ils ont la chance de tenir en mains. Elle représente aussi un moyen mis à disposition de lecteurs du même âge ou de générations différentes pour échanger, débattre et apprendre à communiquer le plus ouvertement possible à propos des sensations, impressions, notions, acquisitions que la lecture leur permet d'accumuler et de développer.

Vous trouverez rassemblés dans cette publication des analyses, des interventions et des récits d'expériences utiles aux enseignants, aux éducateurs, aux animateurs, aux bibliothécaires, aux parents amenés à utiliser ou à proposer des œuvres de littérature de jeunesse. Cette initiative a été organisée dans le cadre d'une réflexion critique que j'ai initiée sur la problématique du genre telle qu'elle est traitée dans la littérature de jeunesse contemporaine. Nul doute que ces articles pourront nourrir une approche documentée, des débats et, je l'espère, des regards neufs et ouverts sur cette question, comme l'a fait l'exposition « Rose ou bleu, seulement si je veux » et les multiples effets positifs qu'elle a engendrés auprès des éducateurs, bibliothécaires, animateurs, enseignants, enfants qui l'ont vue ou l'ont animée.

J'espère que les thématiques traitées et les apports des différents intervenants rassemblés dans cette publication et dans l'action qui l'a précédée, vous induiront à être attentifs à aborder de manière consciente la question du genre dans la littérature de jeunesse, à déconstruire les stéréotypes véhiculés par certains héros et les héroïnes de littérature de jeunesse et à développer avec l'aide des auteurs des images librement consenties de filles et de garçons ouverts sur le monde et la réalité contemporaine.

**La Ministre de la Culture,  
de l'Audiovisuel, de la Santé  
et de l'Égalité des chances**





Interventions 2010

au Salon  
du livre de jeunesse  
de Namur





# Littérature enfantine sous l'angle du genre

Anne Dafflon Nouvelle

*D' en psychologie sociale*

Association lab-elle • [www.lab-elle.org](http://www.lab-elle.org)

## Pourquoi regarder la littérature enfantine sous l'angle du genre ?

Les albums illustrés, écrits et illustrés par des adultes, sont destinés à un public infantin. Ces livres fort prisés par les enfants, en présentant des personnages de filles, de garçons, de femmes et d'hommes, véhiculent des représentations à propos du masculin et du féminin, lesquelles sont intériorisées par les enfants eux-mêmes.

## Constats scientifiques

Le féminin est péjoré dans la littérature enfantine, engendrant de multiples implications pour le développement des enfants, filles et garçons.

Quantitativement, il y a davantage de livres avec un personnage principal masculin plutôt que féminin, cette asymétrie étant la plus massive dans les albums destinés aux jeunes enfants où l'on compte dix fois plus d'albums avec un héros qu'avec une héroïne. Les enfants préférant avoir accès à un personnage principal de leur propre sexe, cela engendre pour les filles un moindre choix en matière de lecture, moins de modèles de référence et de projection, et par voie de conséquence, une possible baisse de l'estime de soi.

Qualitativement, les albums illustrés véhiculent bon nombre de clichés, surtout du côté du féminin. Plutôt passives, les filles sont surtout à la maison, en compagnie familiale – père, mère, jeunes frères et sœurs – avec lesquels elles peuvent à loisir jouer le rôle de « petite maman ». Les femmes sont présentées essentiellement à travers leur rôle de mère, avec deux activités principales : tâches domestiques et devoirs parentaux. Détail d'importance, les mères n'exercent pas d'activités professionnelles rémunérées, contrairement à la réalité. Lorsque

les femmes – non mères – exercent un rôle professionnel, il s'agit de domaines peu variés et stéréotypés : éducation, soins, vente. À l'opposé, le sexe masculin a le beau rôle : garçons actifs faisant du sport ou des bêtises avec des copains et hommes ayant accès à un double rôle : professionnel, avec des métiers variés, parental, avec des activités récréatives. Ces représentations passéistes ont une double implication : peu de modèles d'enfants non cloisonnés par des codes sexués et des modèles professionnels féminins plutôt restreints – il est difficile de se projeter dans un rôle professionnel si on n'a jamais vu quelqu'un de son propre sexe exerçant ladite profession.

Comparativement, il devient de moins en moins rare de trouver des personnages de filles présentées de manière valorisée à travers l'exercice d'activités masculines, alors que l'inverse est exceptionnel et prétexte à moquerie. D'une part, cette différence contribue au maintien d'une différence de valeur entre le masculin et le féminin, d'autre part, il est difficile pour les garçons d'avoir accès à des modèles positifs et valorisés associés à la sensibilité, l'expression des émotions ou des sentiments.

## Mettre en évidence les albums avec peu de stéréotypes de genre

Globalement, la littérature enfantine de publication récente véhicule encore bon nombre de représentations sexuées passéistes ; pourtant, il existe des albums illustrés ne contenant pas ou très peu de stéréotypes de genre et proposant des modèles de filles, de garçons, mais aussi de femmes et d'hommes, qui ouvrent les possibles du genre. Ces personnages sont associés à une large variété d'activités, de rôles, mais aussi d'émotions et de sentiments dans lesquels il est peu habituel de les voir. En ce sens, ces modèles, bousculant

ainsi les repères usuels, permettent aux filles et aux garçons de se développer, de construire leur personnalité, d'imaginer leur futur sans se sentir cloisonnés par des codes sexués.

Entre 2006 et 2010, l'association lab-elle a mis en évidence ces albums illustrés à l'aide d'un label afin de promouvoir la construction de l'égalité entre les sexes dès l'enfance. Les 300 albums illustrés labellisés comprennent au moins un personnage correspondant à la description suivante :

- filles dans des rôles actifs, volontaires et valorisés ;
- garçons dans des rôles, activités, sentiments habituellement attribués à l'univers féminin ;
- femmes dans des rôles de mères non stéréotypés ou des rôles professionnels diversifiés ;
- hommes dans des rôles, activités, sentiments habituellement dévolus à l'univers féminin ou associés à un réel partage des tâches entre les sexes.

Il n'est pas nécessaire que tous les personnages soient représentés dans des rôles décroisonnés pour qu'un livre obtienne le label. Cependant, sélectionner un livre qui ouvre les possibles du genre pour un personnage tout en véhiculant de nombreux clichés sexistes pour les autres serait contre-productif. En effet, il arrive que des livres racontent l'histoire d'une héroïne active dans un rôle valorisé, alors que ses parents sont décrits de façon très stéréotypée. Ces ouvrages ne sont pas labellisés. Tout est question de nuances et de degrés.

## Gagner en visibilité grâce à une active stratégie de communication

Depuis le début, l'association a jugé important d'avoir une active stratégie de communication afin de gagner en visibilité : site internet détaillé et régulièrement mis à jour, logo, autocollant apposé sur les albums labellisés, slogans accrocheurs, mascottes colorées, dépliants de présentation, exposition décryptant les stéréotypes de genre dans la littérature enfantine, interventions régulières dans les médias, envois de matériel auprès

des institutions concernées, etc. Cette active stratégie de communication a été efficace puisque le projet lab-elle et ses différentes actions ont rapidement rencontré un vif succès auprès des différents publics visés : écoles, crèches, bibliothèques, librairies, maisons de quartier, etc.

## Un prix littéraire inédit

Il s'est rapidement avéré qu'il ne suffisait pas de labelliser des albums et de les présenter sur un site internet pour construire l'égalité avec les enfants : il était nécessaire d'organiser des actions autour de ces derniers. C'est ainsi qu'est née en automne 2007 l'action phare de l'association : un double prix littéraire totalement novateur.

Dix albums labellisés sont choisis en juin de chaque année pour faire partie de la sélection lab-elle et soumis à un double jury : des adultes en automne et des enfants au printemps de l'année suivante. Le prix lab-elle jury adultes est organisé par un bureau de l'égalité de Suisse romande : des personnalités du canton choisissent leurs trois titres favoris et leur choix est annoncé au public durant une cérémonie qui a lieu en automne. Durant l'année scolaire, les enfants, pour la plupart en classe, lisent les albums sélectionnés et choisissent leurs trois titres préférés individuellement. Les titres préférés par le jury enfants sont annoncés au printemps au Salon du livre et de la presse, à Genève. Le prix littéraire lab-elle a immédiatement rencontré un grand succès, tant auprès des adultes que des enfants.

Durant ces quatre ans d'existence, le projet lab-elle a permis de mettre en évidence qu'il est possible de thématiser la question de la déconstruction des stéréotypes de genre et de la perméabilité des activités associées aux unes et aux autres avec un public d'enfants à l'aide d'albums illustrés spécifiquement sélectionnés.

# Filles et garçons dans les contes et romans pour la jeunesse

par Daniel Delbrassine, Université de Liège

«...Aucun autre mouvement social organisé n'a autant affecté la littérature pour enfants et adolescents que le féminisme<sup>1</sup>.» (Roberta Seelinger Trites, USA, 1997)

Mon approche de la question de l'égalité des sexes m'oblige à définir le champ de la réflexion : de quelle littérature pour la jeunesse parle-t-on ? En effet, la situation de la littérature de jeunesse est très différente selon que l'on s'intéresse à celle prescrite par les enseignants et les bibliothécaires, ou à celle marquée par les séries commerciales. Ces dernières sont assez massivement chargées de stéréotypes, ce qui ne signifie pas que les premières en soient exemptes. Je ne m'attacherai donc pas à décrire combien les espèces d'« Harlequin pour adolescentes » qui encombrant les librairies sont porteuses des conformismes et des inégalités sexistes les plus courants. Enfoncer des portes ouvertes ne m'intéresse pas... On pourrait se demander d'ailleurs pourquoi la littérature pour les adultes n'est pas taxée de sexisme, puisqu'on y trouve abondamment représentés les clichés les plus éculés et les stéréotypes les plus machistes, pour autant que l'on s'intéresse aux œuvres les plus commerciales : voyez les collections roses du type Harlequin ou les romans d'espionnage comme SAS...

Je voudrais donc surtout me pencher sur les œuvres susceptibles d'être « prescrites », car ce sont celles qui intéressent les professionnels du livre que nous sommes. Je choisirai aussi de mettre l'accent sur les romans, puisque c'est l'objet de mes recherches. Je ne vous parlerai donc pas des « Martine », dont on vendait encore 800.000 exemplaires par an au début de notre siècle... Mais je commencerai par un détour sous d'autres cieux, l'Espagne, et dans un domaine très vendeur.

## Le conte traditionnel

Le conte représente une très grosse part du marché du livre pour la jeunesse, chez nous comme ailleurs. C'est aussi un des lieux les plus problématiques par rapport au sexisme, et l'actualité récente nous offre une polémique éclairante à ce propos. En Espagne, en avril dernier, le ministère de l'Égalité a déconseillé l'usage scolaire des contes traditionnels, soutenu en cela par l'Institut de la Femme et certains syndicats. Ils ont publié une plaquette d'information destinée aux enseignants, afin de lutter contre les préjugés sexistes et les représentations héritées d'une société patriarcale. Le journal *El País* (10-4-2010) évoquait sur deux pages « une collision frontale entre le politiquement correct et la tradition orale ». Le ministère de l'Égalité déconseille particulièrement les contes anciens, car porteurs d'un sexisme dangereux. Exit donc pour Grimm et Perrault...

Ce n'est cependant pas du tout l'avis de Felicidad Orquín, éditrice et féministe espagnole, qui va jusqu'à affirmer que « les stéréotypes qui apparaissent dans les contes ne sont pas sexistes, puisque les personnages féminins, bons ou méchants, ont un rôle important, et parfois le plus actif » (p.37). On remarquera que les dernières héroïnes de Disney, la Chinoise Mulan et l'Afro-américaine Tiana (*Le Prince grenouille*, 2009) ont un peu changé par rapport aux anciens modèles : Mulan se déguise en garçon pour vivre l'aventure et Tiana crée son propre commerce pour subvenir à ses besoins (*El País*, 26-12-2009, « *Las princesas se ponen a trabajar* »).

1. SEELINGER TRITES Roberta, *Waking Sleeping Beauty*, University of Iowa Press, 1997. Cité par Jan Hansson dans *Nordiques*, n° 21, Hiver 2009-2010, p. 73. R. Seelinger Trites enseigne à la Illinois State University: elle est spécialiste de *Children's Literature*.

La polémique espagnole fait écho, tardivement, à un vieux débat commencé dans les années 1970 aux États-Unis. Deux chefs de file à cette empoignade autour des contes, et deux femmes : Allison Lurie<sup>1</sup> et Marcia R. Lieberman<sup>2</sup>. Marcia R. Lieberman a publié un article intitulé « Un jour mon prince viendra... », dans lequel elle montre que les contes les plus lus et les mieux connus, ceux popularisés par Disney, conduisent les petites filles à entrer dans les rôles féminins les plus traditionnels. Elle évoque notamment un ressort assez fréquent de l'intrigue : le concours de beauté, où la plus belle – forcément la plus gentille – n'a rien d'autre à faire qu'attendre d'être choisie. Au contraire, Allison Lurie voit dans les contes un genre subversif, où il est question de sexe, de violence et de mort, mais surtout des récits où les héroïnes prennent l'initiative. Par leur contenu, mais aussi leur origine, ces contes traditionnels sont, selon elle, « une littérature de femmes », puisque ce sont elles qui les ont inventés et transmis oralement durant des siècles, alors que les hommes accaparaient la littérature écrite. A. Lurie s'insurge donc contre les versions expurgées et censurées dont on abreuve les enfants, sous prétexte de leur fournir un matériau narratif exempt de violence et de situations troublantes. Elle souhaite par ailleurs que l'on ne réduise pas les contes à Cendrillon et Blanche-neige, peu représentatifs de l'ensemble des textes offerts par le folklore.

Le rejet des contes traditionnels me paraît, à moi aussi, une attitude regrettable, car elle résulte d'un jugement *a posteriori* fondé sur quelques versions affadies propagées par des dessins animés. Je voudrais aussi rappeler que plusieurs textes, souvent les plus connus aujourd'hui, expriment une vision en avance sur l'époque dont ils nous arrivent : dans *Blancheneige*, *Cendrillon*, ou *La Belle au bois dormant*, le couple se constitue sur base de l'amour et se fonde sur le consentement des deux partenaires. C'est une vision très récente des relations entre les sexes, même en Occident, et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils apparaissent comme l'expression d'un idéal aux yeux de leur public d'origine.

Ma proposition serait plutôt de ne pas jeter l'anathème sur ces textes essentiels de la culture populaire, mais de les faire connaître dans leur version authentique et de les analyser en montrant justement quels stéréotypes ils peuvent véhiculer. Dans un deuxième temps, on pourra s'amuser à observer des versions détournées et actuelles, pour ensuite s'essayer à créer des versions nouvelles, notamment en inversant les rôles sexués. On renverra donc les Espagnols à la version moderne du *Petit Chaperon Rouge* donnée par Carmen Martín Gaité (*Caperucita en Manhattan*, 1990) ; et tous les francophones aux ouvrages sans cesse réédités de Philippe Dumas, Roald Dahl, Grégoire Solotareff, qui proposent aux enfants et aux grands des versions nouvelles et surprenantes des vieux textes : *Contes à l'envers* (« Neuf »), *Un conte peut en cacher un autre* (« Folio cadet »), *Anticontes de fées* (« Mouche »)...

## Le roman pour la jeunesse

Le marché du roman pour la jeunesse a presque toujours connu, comme celui des jouets, une différenciation entre les sexes. Apparue en Suède après les années 50, la fusion des deux publics n'a duré en France que 25 ans, c'est-à-dire de 1972 à 1998, si l'on en croit Marie Lallouet (2005, p.179). L'apparition de la revue *Julie*, adressée aux 8/12 ans par les éditions Milan en 1998 et l'arrivée des collections « Cœur Grenadine » et « Grand galop » (Bayard, 1997 et 1998), « Danse » et « Toi+Moi=cœur » (Pocket, 2000) marquent le retour à une séparation des publics, en tout cas dans le domaine de la presse et des séries les plus commerciales. Cette évolution ne manque pas de surprendre dans un contexte éditorial marqué par la très forte présence féminine, tant du côté des auteurs que des prescripteurs de littérature.

Marie Lallouet (2005) donne deux explications à ce phénomène qui peut être vécu comme une régression. D'abord, l'évolution du roman pour les adolescents, qui voit la « littérature de l'intime » prendre le pas sur le « roman du lointain ». Or, on connaît le « peu d'empressement des garçons pour ce

1. « Contes populaires et liberté », in *Ne le dites pas aux grands – Essai sur la littérature enfantine*, 1991, Rivages, p. 29-42. Original de 1970.

2. "Some Day My Prince Will Come: Female Acculturation Through the Fairy Tales", *College English*, 1972, p. 383-396.

(premier) type de roman». Ceci aurait conduit le roman pour adolescents à une spécialisation progressive vers un public féminin. On aurait donc redécouvert peu avant 2000 que les deux publics sont différents, ce qui est une évidence, selon Lallouet.

Deuxième explication, l'évolution des maisons d'édition, où le marketing moderne est apparu et a pris plus d'influence. « Cibler les filles, c'est bien partir, non plus de l'offre romanesque, mais d'un public sélectionné. (...) C'est une démarche marketing » (Lallouet, p.184) Or, « ...en termes de marketing éditorial, les filles sont une catégorie en soi, les garçons non » (Lallouet, p. 179).

On peut donc se demander si cette séparation filles/garçons, lorsqu'elle existe, n'est pas un signe clair de distinction entre le commerce et l'art, entre une édition centrée sur la demande, avec des ouvrages de commande, et une édition axée sur l'offre de textes nés spontanément. Marie Lallouet parle ouvertement d'une « édition à deux vitesses » (p.185).

On sait que certains termes existent pour désigner le roman spécialement adressé aux filles : les Québécois parlent de « *Chick-litt* », littéralement « littérature de poulettes », alors que les Allemands utilisent l'expression « *Backfischroman* » depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (selon Dagmar Grenz, citée dans D. Von Stockar, 2005). La définition de « *Backfisch* » est, au sens premier « petit poisson à frire », et au sens figuré « jeune fille ». Je ne m'étendrai pas sur la péjoration qui peut être attachée à de telles formulations...

## Le personnage romanesque

Dans une optique chronologique et lorsque l'on considère la littérature de jeunesse dans son ensemble, le personnage de Fifi Brindacier fait sans doute office de symbole ou de point de départ. La petite héroïne d'Astrid Lindgren a

neuf ans et toute l'audace que l'on n'accorde pas aux filles de son âge en 1945. D'ailleurs, la traduction donnée par Hachette en 1951 s'autorise quelques « aménagements » pour édulcorer le contenu des aventures de la demoiselle aux longs bas. Rien que le premier titre français est déjà assez différent de l'original : « *Mademoiselle Brindacier* »... C'est ce même écart que reconnaît, dans son préambule, la première traduction non censurée, datée seulement de 1995<sup>1</sup> : « *On reprochait (au texte français) quelques libertés par rapport au texte suédois, des atténuations, un ton un peu trop sage et trop policé...* ». Il faut dire que la hardiesse de Fifi onnait d'autant plus qu'elle émanait d'une fille, dotée – remarquons-le – de qualités aux accents très virils, comme la force physique exceptionnelle. Cela signifiait-il que, comme le craignait Henriette Zoughebi (2001, édito TDC), « *à la petite fille modèle (allait) succéder le garçon manqué* » ? Pas vraiment.

Je rappellerai aussi le rôle novateur des Américaines et des Suédoises dans les années 70 en donnant deux exemples. Judy Blume, avec *Forever* (1975, trad. 1985), défend la liberté sexuelle des filles à une époque où elle n'est pas du tout acquise, et Gunnel Beckman (1973) revendique la liberté de contraception et d'avortement dans un roman qui sera traduit en France (1976, Bordas) peu après la loi Weil : *Déchirer le silence*<sup>2</sup>. En 2004, en ouverture de son essai intitulé *Le Temps des filles*, Isabelle Smadja évoque les convictions et les choix revendiqués par des auteurs comme Roald Dahl, Susie Morgenstern, Anne Fine et Louis Sachar, tous préoccupés d'éviter les stéréotypes et les images inégalitaires. « Filles intrépides et garçons tendres<sup>3</sup> » sont aujourd'hui assez bien représentés dans les meilleurs romans pour adolescents.

Est-ce à dire que le roman pour la jeunesse est depuis longtemps exempt de tout sexisme ? Loin de là. C'est ce qu'a voulu démontrer Hélène Montardre dans une thèse datée de 1999<sup>4</sup> et intitulée *L'Image des personnages*

1 La première traduction (1951) par Marie Loewegren, celle de 1995 par Alain Gnaedig. À ce propos, voir le mémoire de Maîtrise en Lettres modernes de Valérie Landais : Fifi Brindacier d'Astrid Lindgren – Étude d'une métamorphose et d'une renaissance, université de Rennes II, 2000-2001.

2. Pour plus de détails, voir DELBRASSINE (2006, p.59-61 et 63-64).

3. C'est le titre du dossier de la revue *Nordiques* (n° 21, hiver 2009-2010, Choiseul éditions) consacré aux questions de genre dans la culture enfantine.

4. MONTARDRE Hélène, *L'Image des personnages féminins dans la littérature de jeunesse française contemporaine, de 1975 à 1995*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1999.

*féminins dans la littérature de jeunesse française contemporaine, de 1975 à 1995*. Elle s'est concentrée sur un corpus de 250 titres parus entre 1975 et 1995 et elle aboutit à un constat assez négatif : la conformité, les clichés, les stéréotypes sont bien au rendez-vous<sup>1</sup>, même si, particulièrement dans les années 75 à 85, H. Montardre croit pouvoir observer « un discours sur l'égalité des hommes et des femmes » qui reflète les changements de mentalité survenus dans ces années-là.

En s'intéressant par exemple au statut des personnages adultes, elle a pu montrer combien les femmes étaient privées d'un statut valorisant. Elle constate d'abord que les personnages féminins sont très présents dans deux domaines, les soins et l'écriture. Mais, dit-elle, ce sont « les hommes (qui) sont écrivains, les femmes écrivent ». De même, alors que « les hommes sont médecins, les femmes soignent » (p. 213). La question que l'on peut dès lors se poser, c'est celle des rapports entre fiction et réalité, mais hélas H. Montardre ne vérifie pas si ses résultats dans le roman correspondent à la situation des femmes dans la société réelle.

H. Montardre analyse aussi l'image des filles dans la majorité de ses romans comme le produit d'un regard masculin, qu'elle appelle « le regard de l'autre ». Dans leur aspect physique, les personnages féminins se répartissent selon elle entre « fées-princesses (majoritaires) et anti-fées », et leur psychologie est marquée par la passivité et par un comportement attentiste<sup>2</sup>. Ce « regard de l'autre » procède tantôt d'une focalisation par un personnage narrateur masculin, tantôt plus simplement de l'écriture par un auteur masculin. Le personnage féminin était donc le plus souvent construit selon des critères machistes, si l'on en croit H. Montardre. J'ai bien dit « était », car je crois pouvoir affirmer que depuis 1995 les choses ont changé et continuent de le faire.

Je dispose moi aussi de quelques données sur le roman pour la jeunesse, à travers une thèse portant sur 247 titres, publiés par 4 éditeurs « légitimes », durant les quatre dernières années du XX<sup>e</sup> siècle (1997-2000). Ce corpus couvre donc presque exactement la période qui suit celle analysée par Hélène Montardre, mais ici pour des collections choisies parce que très bien notées par les prescripteurs. Notons aussi qu'il s'agit de romans pour adolescents dont beaucoup appartiennent à la veine réaliste. Remarquons enfin qu'ici la méthode est exhaustive, puisque l'étude concerne tout le catalogue publié à une période donnée par les 4 éditeurs en question.

Plusieurs romans de ce corpus (1997-2000) sont consacrés à l'évolution des droits et libertés des femmes et leur ensemble trace comme une progression chronologique : *Le Livre de Catherine* (K. Cushman, Moyen Âge), *Shabanu* (S. Fisher Staples, Pakistan rétrograde), *Solos* (R. Detambel, artiste du XIX<sup>e</sup> siècle), *Un petit cheval et une voiture* (Anne Perry-Bouquet, 1940), *Sans honte et sans regrets* (M. Brantôme, 1960)<sup>2</sup>.

Pour compléter cette ligne du temps, on mentionnera, en 2003, un recueil de nouvelles, *Des filles et des garçons* (éd. Thierry Magnier), publié en collaboration avec l'association « Ni putes ni soumises ». L'objectif annoncé ici est de lutter contre le machisme, les clichés sexistes et les discriminations sexuelles<sup>3</sup> dans des lieux où l'égalité des sexes et la liberté des femmes sont aujourd'hui en régression.

Une donnée objective fréquemment observée par les spécialistes est celle de l'identité sexuelle des héros. Dans mon corpus de thèse, le héros reste le plus souvent un garçon (55%), parfois une fille (32%), et quelquefois les deux (12%). Alors que 45% des titres ont une auteure... Remarquons aussi que cette préférence pour un héros masculin continue de s'exercer dans un contexte où le lectorat est majoritairement féminin<sup>4</sup>.

1. La démonstration d'Hélène Montardre n'est pas sans poser quelques problèmes : le corpus est établi à partir d'« ouvrages trouvés dans des bibliothèques » et selon des critères de choix annoncés comme personnels (p. 20-21). Or, 250 ouvrages sur 20 ans, c'est peu en regard de la totalité de la création. Dans un deuxième temps, on observera que le corpus est examiné en analysant d'abord certains titres en particulier et en généralisant ensuite à l'ensemble... (p. 22). Cette méthode peu scientifique déforme évidemment le propos et dessert la cause défendue par l'auteure.

2. On notera tout de même que plus de 42 % de ces romans ont une auteure (au moins 106 sur 250), ce qui n'est pas sans poser question...

3. DELBRASSINE (2006, p.344).

4. DELBRASSINE (2006, p.309).

Chez Teresa Colomer (université autonome de Barcelone), qui a étudié les années 1977-1990 en Espagne tous genres confondus<sup>1</sup>, on trouvera des héros à 58% masculins. Selon Heinrich Kaulen (1999), spécialiste allemand, le nombre de filles est en constante augmentation. La confrontation des données disponibles permet donc de confirmer une évolution positive, lente mais constante, et il semble finalement que dans tous les pays le rattrapage soit en cours. Dans *Le Temps des filles*, Isabelle Smadja analyse trois chefs-d'œuvre récents, dont deux où le meilleur rôle est tenu par une fille, une fille qui ne choisit ni l'amour ni la maternité, car son destin est ailleurs: la Kira de Lois Lowry (*L'Élué*) et la Lyra de Philip Pullman (*À la croisée des mondes*) ont mieux à faire que de se marier et d'avoir beaucoup d'enfants<sup>2</sup>...

Préoccupés de l'évolution du roman pour adolescents, Danielle Thaler et Alain Jean-Bart ont comparé trois grandes œuvres québécoises qui jalonnent le XX<sup>e</sup> siècle: la trilogie des *Émilie* (Lucy Maud Montgomery, 1924-1927), le cycle des *Rosanne* (Paule Daveluy, 1958-1967) et la trilogie des *Marie-Lune* (Dominique Demers, 1992-1994). Cela les a conduits à un constat peu encourageant concernant le personnage féminin créé par Dominique Demers au début des années 90: «*L'héroïne se contente de répéter un modèle parental forgé autour de la relation mère-fille; avec cette différence que la mère de Marie-Lune travaillait. Les seuls rites d'initiation seraient alors d'ordre sexuel, la seule forme d'insertion serait sentimentale et l'intégration de cette adolescente se résumerait à la maternité. On ne peut alors s'empêcher de se demander si le modèle assumé par ces romans ne représente pas une régression par rapport aux œuvres de Daveluy et Montgomery.*» (p. 176-177)

La spécialiste québécoise et son collègue français en sont venus à s'interroger sur la

différence entre le «roman rose» adressé aux femmes et ce qu'ils dénomment «roman pour adolescentes»: «*Le roman pour adolescentes peut-il éviter de céder à la tentation du roman sentimental ou à l'eau de rose dont Dely, Barbara Cartland et la collection Harlequin restent les figures de proue?*» (p.195). Leur conclusion est sans appel: «*Le Prince Charmant a encore de beaux jours devant lui.*» (p.197)

## Un «roman rose»?

La question devait être approfondie et j'ai voulu procéder à cette vérification en me fondant sur mon corpus de thèse<sup>3</sup>. Rappelons que j'évite ici les séries commerciales les plus susceptibles de donner raison à Thaler et Jean-Bart. Pour mieux connaître le roman rose, je me suis fondé sur l'analyse de la collection «Harlequin» par Françoise Helgorsky et sur un article de Bruno Péquignot consacré au roman sentimental<sup>4</sup>.

Quelques points communs apparaissent avec les romans pour adolescents du corpus. La liaison indispensable entre sexualité et sentiments, la vision du bonheur à deux comme une norme sociale et une condition à l'épanouissement personnel, la forte présence de la sensualité et l'attention aux manifestations physiques du sentiment amoureux, l'égalité des sexes et la mise en scène de filles entreprenantes<sup>5</sup>, voilà sans doute de quoi voir une parenté entre les deux ensembles. Pourtant, on pourrait considérer que les filles de mon corpus sont sans doute plus délurées que leurs aînées du roman rose. Dans les romans pour adolescents, le point de vue féminin est majoritaire pour les scènes de première relation sexuelle, alors que le masculin l'est pour les scènes de premier baiser<sup>6</sup>. Faut-il y voir un signe de la précocité des filles? On rencontre aussi bon nombre de demoiselles très entreprenantes, comme dans

1. COLOMER (1998, p.334)

2. SMADJA (2004, p. 135-136)

3. DELBRASSINE (2006, p.310-312).

4. HELGORSKY Françoise, «Harlequin, l'unité dans la diversité et vice-versa», in *Pratiques*, n° 54, juin 1987, p. 5-19. – PEQUIGNOT Bruno, «Le roman sentimental, un analyseur social», in *Lecture Jeune*, n° 98, juin 2001, p.10-17.

5. Sur ce dernier point, on se fonde uniquement sur les romans roses parus après 1980, qui voient disparaître lentement les marques de la domination masculine et les comportements de femme soumise. Voir Helgorsky et Péquignot (*op. cit.*) qui observent tous deux cette évolution. Dans les années 90, certains stéréotypes machistes n'ont pas encore tout à fait disparu.

6. Point de vue féminin sur la première relation: 12 cas sur 19; sur le premier baiser: 7 sur 25.

*Mal de mer* (Sandra Joxe), *Tu préfères ton père ou ta mère* (Claire Laroussinie) et *Sac de nœuds* (Jean-Jacques Busino). Assez souvent, elles semblent même beaucoup plus expérimentées que leur partenaire masculin : c'est d'ailleurs tout à fait évident pour *Love* (Serge Perez), *Le Cirque de la lune* (Vincent de Swarte) et *La Passante* (Pierre Pelot), où elles jouent le rôle d'initiatrices.

Des différences plus fondamentales apparaissent par ailleurs. Alors que le roman rose se cantonne dans une perspective exclusivement féminine, le roman adressé aux adolescents propose celle des deux sexes, parfois même dans un seul récit<sup>1</sup>. Par l'usage très majoritaire du récit en JE, ce dernier permet une expérience intime de rencontre d'un personnage romanesque original, et une identification enrichissante en termes d'expérience (l'introjection selon V. Jouve<sup>2</sup>). Le roman rose, avec son personnage assez convenu, propose essentiellement une identification de nature projective, la lectrice étant invitée à conformer ses sentiments à ceux de l'être de fiction présent dans le récit. Il n'y a pas rencontre mais évation.

Le roman adressé aux adolescents apparaît aussi comme beaucoup plus réaliste, notamment dans sa représentation de la relation, tandis que le roman rose des adultes tend à donner une vision idéalisée des rapports avec le sexe opposé. En fait, les deux ensembles comparés sont pris dans un faisceau de contraintes contradictoires qui concernent le réalisme, mais ce ne sont pas les mêmes. Dans le roman rose, le sens des réalités est battu en brèche par la tendance à donner dans le conte de fées pour adultes. Quant au roman pour adolescents, il se trouve contraint au périlleux exercice de concilier l'eau et le feu : à savoir, d'une part, la loi de 1949, les exigences morales des prescripteurs, et la traditionnelle ambition éducative de la littérature de jeunesse ; d'autre part, la fonction « initiatrice » du genre, l'exigence de réalisme, et la volonté de rencontrer les fantasmes de jeunes lecteurs de plus en plus avertis des choses du sexe.

## Le roman historique

Le roman historique est revenu en force dans les catalogues depuis une dizaine d'années. Il n'est pas sans poser quelques problèmes quant à la représentation des rôles entre garçons et filles, hommes et femmes, des problèmes directement liés aux contraintes propres au genre littéraire, comme on va le voir. Un phénomène concomitant est le retour de la distinction entre public féminin et masculin. On observe ici aussi le succès de séries spécialement conçues pour les filles et centrées sur les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Ce sont *Les Colombes du Roi-Soleil* d'Anne-Marie Desplat-Duc (8 titres), *Marie-Antoinette* d'Anne-Sophie Silvestre (3 titres), ou toujours chez Flammarion, *Lady Grace*, de Patricia Finney (5 titres traduits de l'anglais).

Le roman historique pose en effet un problème fondamental : comment concilier la vérité scientifique avec les attentes du lecteur actuel ? Pour les auteurs, le choix d'un héros féminin revient à assumer une contradiction difficile entre, d'une part, l'exactitude documentaire nécessaire dans un genre qui se réclame de l'Histoire, et d'autre part la demande de modèles littéraires conformes aux valeurs d'aujourd'hui. En d'autres termes, comment faire pour sortir du dilemme entre vérité historique et égalité anachronique ? Dans le roman historique adressé à la jeunesse, on rencontrera donc souvent des filles et des femmes en rupture avec les canons de leur époque. Même si le modèle de la jeune fille rebelle, en délicatesse avec les usages de son temps, n'est pas toujours très plausible. Ganna Ottevaere-Van Praag (1999) parlait de « féminisme rétrospectif » pour désigner cette volonté de revoir le rôle des femmes dans un sens acceptable pour nos mentalités.

Dans un autre sens, certains affirment d'ailleurs que le discours machiste des historiens des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles a réellement minimisé l'importance des femmes, notamment sous l'Ancien Régime et la Révolution, par exemple en escamotant le rôle important joué par certaines personnalités illustres. On sait aussi

1. Voir par exemple *Star-crossed lovers*, de Mikael Ollivier (Th. Magnier, 2002) et *Plötzlich willste mehr*, de Helma Fehrmann et Peter Weismann (non traduit, 1979).

2. DELBRASSINE (2006, p.257-259).

que l'histoire des femmes et le féminisme ont influencé le roman pour la jeunesse. C'est ce qu'affirmait la Québécoise Suzanne Pouliot, pour qui « le mouvement féministe a eu pour effet de faire surgir de l'ombre des personnages féminins, considérés longtemps par l'Histoire officielle comme des personnages sinon inintéressants, du moins marginaux<sup>1</sup> ».

Et pourtant, le roman historique pour la jeunesse va dépasser toutes les attentes des historiens dans ce domaine, en inventant des héroïnes qui bousculent tous les usages de leur temps. Je donnerai trois exemples à des époques différentes.

Et d'abord un très beau cas de rébellion contre les interdits machistes : dans *Le Messager d'Athènes* (Livre de Poche Jeunesse, 1985), la sœur du héros est, comme toutes les jeunes filles athéniennes, confinée au gynécée et réduite à des tâches subalternes, et elle craint plus que tout d'être choisie « pour tisser le peplos d'Athéna ». Son frère ne nie pas ses qualités et pense parfois « qu'elle mériterait d'être un garçon » (p. 25). Elle outrepassait d'ailleurs tous les interdits pour embarquer clandestinement à bord du bateau qui emmène son père et son frère en exil. Certains personnages du roman d'Odile Weulersse vont nuancer cette vision très noire du statut des femmes à Athènes, cédant parfois à un optimisme excessif : « Nos lois ne sont pas éternelles. En d'autres pays, les filles connaissent un sort différent... » (p. 95). On pensera ici à l'exception de la ville de Sparte.

Les garçons ont d'ailleurs bien du mal à accepter que Chryssilla ait pu apprendre à lire, écrire et compter, et le héros lui demande : « Ma pauvre fille, comprends-tu un seul mot de ce que tu racontes ? », alors que son ami s'étonne : « Ô Zeus, ô tous les dieux du ciel, je vois un prodige plus stupéfiant qu'une pluie d'or, qu'une jument accouchant d'un lézard, qu'un olivier poussant en dix jours ! (...) Je vois une fille qui pense. (...) Si grande est la puissance de Zeus que bientôt nous entendrons les animaux eux-mêmes réciter de la géométrie ! » (p.178-179). Le dernier mot est pour le philosophe de service, qui clôt la

polémique en prenant une position pour le moins anachronique : « C'est vous (les garçons) qui êtes insensés. Les femmes doivent cesser d'être ignorantes et aller à l'école, comme les garçons. »

Les auteurs mobilisent parfois un amusant subterfuge pour donner à leurs héroïnes la liberté qui leur manque : c'est le travestissement, motif présent dans nombre de récits pour la jeunesse, et notamment dans *L'Or des songes*, de l'Espagnol José Maria Merino (« Page Blanche », 1989, original de 1986). Juana alias Juan y explique très clairement ses motivations, valables au Mexique des Conquistadors comme en d'autres lieux et d'autres temps : « Je me déguisai en garçon, car dans la vie des grands chemins, comme dans tout autre domaine de cette vallée de larmes, les hommes ont plus de défense et d'occasions que les femmes. » (p.184).

Plus proche de nous dans le temps, la jeune héroïne du *Souffle des Marquises* (éd. Naïve, 2008) semble devoir tout connaître : l'industrialisation, l'urbanisation de Paris, les expositions universelles, la guerre de 1870, la Commune, et même l'immigration aux États-Unis. La superbe couverture de Miles Hyman ne laisse pas de doute : cette Éléonore née de l'imagination de Muriel Bloch<sup>2</sup> et Marie-Pierre Farkas sera bien musicienne, malgré le refus de son père. Celui-ci tente en vain de détourner sa fille de 10 ans de cette passion, condamnable selon lui chez une femme, alors qu'il est pourtant lui-même musicien. Il l'expédie à Paris pour y apprendre le métier de la blanchisserie, mais ce qu'il ignore, c'est que, pas loin de l'atelier tenu par sa sœur et son beau-frère, s'est installé un certain Adolphe Sax, qui fabrique de curieux instruments...

Le parcours de la jeune fille est jalonné de chocs frontaux avec le machisme ambiant, dont elle ne sort pas toujours indemne. C'est ainsi qu'Éléonore en vient à se déguiser en garçon pour se faire engager dans la fabrique de monsieur Sax... La solution passe donc ici aussi par le motif littéraire du travestissement, quasi forcé pour donner aux lectrices (et

1. POULIOT Suzanne, « Aux confluent de l'Histoire – La route de Chlifa », in *Nous voulons lire!*, n° 155, juin 2004, p. 21.

2. Muriel Bloch est surtout connue pour ses talents de conteuse. Une première version du *Souffle des Marquises*, sous forme de conte, avait été donnée par elle en 2000 à la Cité de la Musique.

aux lecteurs!) un support d'identification acceptable, dans un contexte ancien où tout est interdit aux filles. Pour Éléonore comme pour d'autres jeunes héroïnes, se travestir devient un acte de résistance: enfreindre les codes pour contourner le machisme.

Subterfuge pour éviter l'anachronisme, le travestissement conduit pourtant justement à une autre transgression, si l'on prend en compte les réflexions de Nicole Pellegrin (1999), spécialiste de l'histoire du vêtement. Elle parle de «transvestisme», empruntant le terme à l'anglais, et elle explique que «...le transvestisme, dans un monde régi par la hiérarchisation des sexes, est un tabou». Ce tabou se fonde sur un «interdit religieux de l'inversion des habillements» (voir le *Deutéronome*). Si une femme s'habille en homme, elle commet donc un péché mortel. Le comportement «masculin» des femmes est toujours jugé négativement: en témoigne la péjoration attachée à nombre d'expressions comme «garçon manqué», «virago», «amazone», «hommasse», etc. (Pellegrin, p.7). Pour une femme sous l'Ancien Régime, revêtir des habits masculins, c'est donc se mettre en rupture avec son temps, c'est porter une «...revendication de liberté physique, d'égalité économique et de dépassement du cadre binaire des relations de sexe» (p.1-8).

Sylvie Steinberg (2001), autre spécialiste du travestissement, signale que les romans populaires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles – très lus par les femmes et les adolescents – font la part belle à des héroïnes travesties en hommes, surtout des aventurières et des guerrières... Dans ce contexte de l'Ancien Régime, «...ces femmes qui se travestissent s'arrogent un privilège, celui de gravir une marche dans la hiérarchie des êtres<sup>1</sup>». Les romanciers pour la jeunesse d'aujourd'hui suivent donc en cela les auteurs des romans populaires de l'âge

classique, et montrent des filles qui s'habillent en hommes. Alors que leurs prédécesseurs d'avant la Révolution revendiquaient une égalité bien lointaine, nos contemporains informent ainsi les filles et les garçons du XXI<sup>e</sup> siècle du chemin parcouru.

Je voudrais terminer en posant une question à mon avis fondamentale pour notre réflexion. En filigrane de cet exposé, c'est un autre débat qui apparaît en fait, et qui devrait nous amener à nous interroger sur la fonction de la littérature de jeunesse et sur notre rôle de prescripteurs. Je formulerai cette question comme suit: la littérature de jeunesse doit-elle précéder les évolutions, et fonctionner donc comme un instrument de transformation sociale? Ou peut-elle se contenter de refléter – de manière critique – l'état de la société dont elle est le produit? Je ne trancherai pas entre ces deux options car je crois qu'elles ne s'excluent pas. Pour répondre, je voudrais constater que la littérature de jeunesse propose des œuvres qui rencontrent ces deux attentes, et depuis longtemps. S'il s'agit de provoquer des changements, on pourrait rappeler que la littérature de jeunesse propose des chefs-d'œuvre comme *Fifi Brindacier* dans les années d'après-guerre, des albums comme ceux de Christian Bruel dans les années 70, ou les romans de Chris Donner et ceux de Valérie Dayre dans les années 90. Ces œuvres audacieuses dans leur représentation des filles et des femmes ont toutes triomphé avec le temps et se sont imposées comme des classiques. Quant à refléter réalistement l'état de la société, on soulignera combien le roman pour adolescents est actuellement critiqué pour son réalisme excessif, et on remarquera que c'est aujourd'hui dans des collections pour adolescents que certaines auteures choisissent de publier des textes militants: je pense par exemple à Jeanne Benameur et à son *Ramadan de la parole* (Actes Sud Junior, 2007).

1. STEINBERG Sylvie, «L'histoire du travestissement féminin à l'épreuve de la pluridisciplinarité», in LEDUC Guyonne (dir.), *Travestissement féminin et liberté(s)*, L'Harmattan, 2006, coll. «Des idées et des femmes», p. 37.

## Bibliographie

« Filles et garçons dans la littérature de jeunesse », in *TDC – Textes et Documents pour la Classe*, n° 823, 1-15 novembre 2001. Dossier réalisé par Josée Lartet-Geffard.

COLOMER Teresa, *La formación del lector literario. Narrativa infantil y juvenil actual*, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, Madrid, 1998.

DELBRASSINE Daniel, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui: écriture, thématiques et réception*, SCEREN-CRDP de Créteil/La Joie par les livres, 2006, coll. « Argos-Références ».

HAASE Donald (ed.), *Fairy Tales and Feminism: New Approaches*, Wayne State University Press, Detroit, 2004.

INTXAUSTI Aurora, « El cuento de las hadas y de los hados », in *El País*, 10-4-2010.

LALLOUET Marie, « Des livres pour les garçons et pour les filles », in *Littérature de jeunesse, incertaines frontières*, Gallimard Jeunesse, 2005, p.177-186.

LIEBERMAN Marcia R., "Some Day My Prince Will Come: Female Acculturation Through the Fairy Tales", *College English*, 1972, p. 383-396.

LURIE Allison, « Contes populaires et liberté », in *Ne le dites pas aux grands – Essai sur la littérature enfantine*, 1991, Rivages, p. 29-42. Original américain de 1970.

MONTARDRE Hélène, *L'Image des personnages féminins dans la littérature de jeunesse française contemporaine, de 1975 à 1995*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1999. (Thèse de doctorat sous la direction de Jean Perrot).

PELLEGRIN Nicole, « Le genre et l'habit. Figures du transvestisme féminin sous l'Ancien Régime », in *Clio – Histoire, femmes et société*, n° 10, 1999.

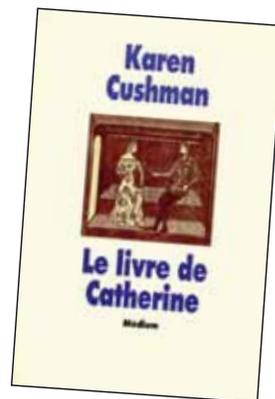
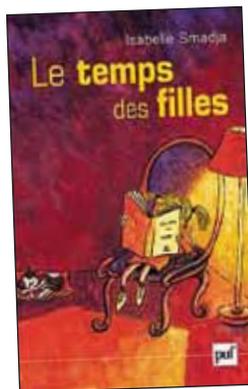
PERROT Jean et HADENGUE Véronique, *Écriture féminine et littérature de jeunesse*, Institut Charles Perrault/Éditions La Nacelle, Eaubonne/Paris, 1995.

SMADJA Isabelle, *Le Temps des filles*, PUF, 2004.

STEINBERG Sylvie, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, 2001.

VON STOCKAR-BRIDEL Denise, « Féministe ou féminin: approches sociologique et artistique de la problématique des genres », in *Littérature de jeunesse, incertaines frontières*, Gallimard Jeunesse, 2005, p.187-198.

TORRES Rosana, « Los cuentos forman la mente del niño », in *El País*, 10-4-2010.





# Bibliothèque communale de Saint-Josse-Ten-Noode : la « bibliothèque en tous genres »

**Dominique Dognie**  
Bibliothécaire

## Genèse du projet

Tout a commencé fin 2008 par un premier contact avec le département Desli-Égalité des chances (Département des Solidarités locales et internationales) de la commune de Saint-Josse-ten-Noode. La responsable, madame Kathy Baugniet, et la fonctionnaire de l'Égalité des chances, madame Marta Marsili, pouvaient bénéficier d'un subside de la Région de Bruxelles-Capitale destiné à l'achat de livres abordant le thème de la lutte contre les stéréotypes et les discriminations hommes-femmes. Il s'est imposé d'emblée que la bibliothèque communale serait l'endroit le plus adapté à la mise en valeur et à la diffusion de ces ouvrages. Mais quels livres choisir ? C'est à ce moment qu'il a été décidé de créer un groupe de réflexion constitué de personnes impliquées depuis longtemps dans la lutte pour l'égalité des genres. Très rapidement, mesdames Sylvie Cromer, enseignante chercheuse à l'université de Lille et Nadine Plateau, présidente de la Commission d'enseignement du conseil des femmes francophones de Belgique se sont jointes à nous, ainsi que des représentantes d'associations telles que le CEMEA, RoSa, la bibliothèque Léonie La Fontaine (université des Femmes), Vie féminine, La Voix des Femmes, La Ruelle, Eyad-La Maison de Turquie.

## Activités en 2009

2009 allait être une année importante pour la bibliothèque communale puisque nous allions fêter ses 150 ans d'existence. Il a donc été décidé de profiter de la mise sous les projecteurs de notre établissement pour augmenter la visibilité de cette nouvelle collection de livres en créant un fonds spécial : la « bibliothèque en tous genres ». Cette bibliothèque reprendrait tous les ouvrages disponibles dans nos rayons abordant le thème de la lutte contre les stéréotypes et les discriminations d'ordre sexiste, qu'ils

soient documentaires ou de fiction, en section jeunesse ou pour adultes. Ce fonds prendrait de l'importance d'année en année, grâce à la politique d'achat de la bibliothèque mais aussi grâce à un subside qui nous serait octroyé par la direction de l'Égalité des chances du ministère de la Communauté française.

C'est ainsi que nous avons profité de l'opération « Je lis dans ma commune », organisée par l'asbl Texto, dans le cadre de la Journée mondiale du livre de l'Unesco pour inaugurer officiellement la « bibliothèque en tous genres ». Deux projets furent soumis au jury de l'asbl Texto. Le premier s'intitulait : « Rêvons l'égalité ... sous les mêmes étoiles » et se déroula le mercredi 22 avril 2009. Il s'agissait d'ateliers de lecture/réflexion/jeux destinés à deux catégories d'enfants différents (5-10 ans et 11-15 ans), organisés par les associations membres de notre groupe de réflexion (Vie féminine, La Ruelle et La Voix des Femmes) et abordant le thème de la lutte contre les stéréotypes. C'est ce même jour, vers 18h, que fut inauguré officiellement, en présence notamment du Collège communal et des représentants du service de la Lecture publique de la Communauté française, la bibliothèque en tous genres.

Une exposition des planches de Frédéric Jannin, reprises dans la brochure *Stéréotype toi-même* éditée par la direction de l'Égalité des chances du ministère de la Communauté française, eut également lieu durant toute la semaine de l'opération « Je lis dans ma commune ». Ce projet obtint le coup de cœur du jury de l'asbl Texto pour son originalité.

Le deuxième projet s'intitulait « Filles et garçons, tous stars sous les mêmes étoiles » et « T'es sympa dans ton genre ». Il s'agissait de faire rédiger par des pré-ados de 9-12 ans et des ados de 13-17 ans un texte humoristique sur leur perception dans la vie courante des discriminations filles-garçons et la manière d'y remédier. Les textes les plus originaux furent récompensés par des chèques-lire offerts par Texto.

Toutes les activités organisées dans le cadre de l'opération «Je lis dans ma commune» rencontrèrent un énorme succès et occasionnèrent des retombées médiatiques importantes (articles dans *Le Soir*, *La Dernière Heure*, *Wow*, le *Vlan*, sans oublier l'agenda communal et le *Joske*, journal communal).

Depuis le mois de mars 2009, les contes pour enfants de la «bibliothèque en tous genres» ont été lus systématiquement lors des heures du conte organisées un mardi sur deux par la bibliothèque dans les crèches communales et un mercredi sur deux dans notre salle d'animations ou dans le jardin par beau temps.

## Activités en 2010 et 2011

Notre fonds spécial «bibliothèque en tous genres» s'était encore considérablement enrichi, grâce au subside de la direction de l'Égalité des chances du ministère de la Communauté française, mais aussi grâce aux achats réalisés avec le budget communal. Nous en étions à plus de 300 ouvrages répertoriés. Afin d'augmenter encore la visibilité de ce fonds dans le catalogue collectif bruxellois, nous avons repris une à une les notices de chaque livre et nous leur avons adjoint un code supplémentaire (BTGE) afin de pouvoir les isoler dans la banque de données. Ceci permet dorénavant aux associations qui le souhaitaient de faire un choix plus rapidement dans nos collections pour exploiter ce fonds dans le cadre de leurs activités. Lors de l'opération «Je lis dans ma commune» 2010, une nouvelle activité en rapport avec la «bibliothèque en tous genres» fut proposée. Le thème en était «De mémoire d'homme... ou de femme» et était destiné aux 11-14 ans ainsi qu'aux 15-18 ans.

Il s'agissait pour les garçons de rédiger un texte intitulé *De mémoire d'homme* vu par une femme et pour les filles *Un jour, une femme* vu par un homme, chacun devant se mettre dans la peau d'une personne de l'autre sexe. Ce projet reçut le coup de cœur de l'association «Carte Jeunes européenne» et les participants au concours se virent offrir une Carte Jeunes leur permettant de bénéficier de tarifs préférentiels lors d'activités sportives ou culturelles en Belgique ainsi qu'en Europe.

Les heures du conte «bibliothèque en tous genres» se poursuivirent dans les crèches et à la bibliothèque.

Durant le deuxième semestre, nous fûmes contactés par madame Marie Dedobbeleer, responsable de projets à People & Places qui souhaitait que nous intervenions lors du 12<sup>e</sup> Salon du livre pour la jeunesse de Namur en octobre, afin de partager notre expérience avec des professionnels du livre de jeunesse. Le partenariat avec le département Desli-Égalité des chances de la commune s'est bien entendu poursuivi et d'autres projets enthousiasmants sont encore en passe de voir le jour. Plus particulièrement, un projet de blog lié à la bibliothèque est à l'étude. Il s'agirait d'inviter les lecteurs et les lectrices adolescent-e-s de la bibliothèque à concevoir, réaliser et tenir un blog sur les livres non sexistes: catalogue des livres existants, conseils de lecture, liens à d'autres bibliothèques et associations travaillant dans ce domaine, ateliers de lecture et d'écriture portant sur la thématique du genre, etc. Nous souhaitons développer encore davantage notre fonds en faisant l'acquisition annuellement de 100 à 150 ouvrages supplémentaires, ce qui nous permettrait d'atteindre rapidement la somme non négligeable de 500 livres sur cette thématique qui nous tient à cœur, toujours avec l'appui du groupe de réflexion qui continue de nous soutenir.

Entre-temps, nous avons participé à un débat à la Foire du livre en février 2011 sur le thème: «Le livre pour la jeunesse: ouvrons les horizons» et nous avons accueilli une soixantaine de puéricultrices dans le cadre d'une journée-formation sur les livres non sexistes pour la jeunesse et la manière de les mettre en valeur dans les espaces destinés à la petite enfance.

Nous sommes bien évidemment tout disposés à accueillir des bibliothécaires de la Région de Bruxelles-Capitale désireux de mettre sur pied un fonds similaire au nôtre, afin de leur proposer quelques pistes de mise en valeur de ces ouvrages.

## De l'avis d'une libraire

Texte de **Dominique Crahay**  
Libraire à La Parenthèse – Liège

En tant que libraire spécialisée en littérature de jeunesse, et singulièrement pour adolescents, je constate une nette évolution éditoriale qui tend à « produire » des livres de plus en plus orientés sexuellement. Dès l'abord, les couvertures (roses ou glamour d'un côté ou très « fantasy » pour les autres), les titres (*Fascination* et autres *Hésitation* d'une part et *Hunger games* d'autre part) donnent le ton. Les contenus suivent souvent, avec une forte tendance romantique pour les filles et des jeux guerriers ou de la fantasy pour les garçons. Mais soyons clairs, ce qui frappe avant tout, c'est que le stéréotype est clairement revendiqué, afin que le public visé repère immédiatement ce qui lui est destiné. Ce qu'on appelle la « *chick litt'* » en est le meilleur exemple. On voit même se multiplier les livres pratiques sexués, du genre *La cuisine pour les filles* ou les *Cahiers de vacances version garçon* !

D'où l'impression de tomber dans ce travers contre lequel la génération précédente essayait de lutter - en vain manifestement. Il est vrai que la lecture, comme le soutient Dominique Demers, est une activité que l'on peut qualifier de sexuée. Le processus d'identification en est d'ailleurs la meilleure preuve, puisque l'on constate qu'une petite fille s'identifie plus facilement à une héroïne qu'à un héros. Ceci étant dit, faut-il pour autant en rajouter et flatter les penchants les plus communs (au sens des « lieux communs ») des jeunes lecteurs ? Si la lecture est ouverture sur le monde, il est dommage, d'emblée, de priver la moitié des jeunes d'accéder à des récits qui risqueraient de les surprendre. Au libraire donc de tenter de proposer de sortir des sentiers battus, mais la tendance de fond dans l'édition jeunesse, qui recherche les « coups » étayés par un marketing à outrance, ne lui facilite pas la tâche.







## Des filles et des garçons : des humains différents en genre et en nombre ?

« À un tout petit enfant on peut apprendre à parler n'importe quelle langue du monde, à chanter n'importe quel air, à aimer n'importe quelle nourriture et à croire en n'importe quel dieu. » Ce sont les mots de Nancy Huston dans son essai sur l'espèce humaine. Plus loin, elle ajoute « l'esprit humain est comme un disque de cire. (...) les premières empreintes – langue maternelle, histoires, chansons, impressions gustatives, olfactives, visuelles – seront les plus profondes » et forment l'environnement culturel dans lequel l'enfant va grandir. Ces mots constituent le fil rouge de mon travail d'auteure jeunesse et président à tous mes projets d'écriture : comment renouveler ces empreintes, comment les enrichir, les diversifier, comment en creuser d'autres afin que l'enfant grandisse non pas dans un univers culturel unique et figé, mais dans un univers culturel foisonnant, ouvert aux autres, à l'autre. L'objectif n'étant pas de briser les jalons culturels de l'enfant, de détruire des repères par principe, ce qui ne manquerait pas de l'embrouiller dès le plus jeune âge. (Comment évoluer positivement dans le monde du chaos ?) Le but poursuivi est d'élargir ces traces culturelles et d'accompagner l'enfant non seulement vers une perception nuancée du monde dans lequel il grandit, mais aussi vers une vision des autres à la fois singulière et plurielle.

À un petit enfant on peut apprendre tout ce qu'on veut... À une petite fille on peut apprendre à être une petite fille et à un petit garçon on peut apprendre à être un petit garçon. Mais quelle fille et quel garçon ? Selon quels principes, quelles valeurs ?



## De l'avis d'une auteure

Texte de **Béa Deru-Renard**  
Auteure de livres pour la jeunesse

Selon quel code familial, quel code social, quel code éthique ? Par nature, les filles et les garçons sont différents. Mais faut-il accentuer ces différences ou tâcher de les atténuer ? Légitimement, les êtres humains transmettent à leurs enfants leurs propres valeurs issues de la société dans laquelle ils ont grandi. Ainsi, si dans une société humaine donnée (et elles sont nombreuses ces sociétés humaines), filles et garçons ont des activités séparées et ciblées, si filles et garçons ne se rencontrent et ne se parlent qu'en de rares occasions, autrement dit si filles et garçons vivent dans des mondes physique et psychique scindés, on peut supposer qu'inévitablement, dans cette société, filles et garçons risquent de communiquer difficilement entre eux. Or, afin de perpétuer l'espèce humaine, filles et garçons doivent tôt ou tard se rencontrer et si possible se comprendre pour entretenir des relations harmonieuses. Il y a peu de chance qu'ils arrivent à se comprendre si les fonctions, les rôles et les émotions des filles et des garçons sont séparés, déterminés, figés. Et que dire des filles qui ne se sentent pas filles ? Et que dire des garçons qui ne se sentent pas garçons ? Dès lors, n'est-il pas plus pertinent de mettre l'accent sur ce qui unit les filles et les garçons, à savoir qu'ils sont les uns et les autres des êtres humains animés par des émotions humaines, et que ces émotions peuvent varier au fil du temps qui passe et des rencontres qu'ils feront ? Les filles et les garçons sont en droit de découvrir qu'ils peuvent être les uns et les autres, et tour à tour, ou courageux

ou peureux, ou sensible ou insensible, ou fort ou fragile, en colère ou en joie, qu'ils peuvent aimer les uns et les autres et tour à tour le rose et le noir, la lune et le soleil, les poupées et les voitures, la douceur et la solidité. Par conséquent, les filles et les garçons, conscients de leur singularité peuvent/doivent

apprendre qu'ils peuvent devenir pluriels. Ce qui tristement les sépare, ce sont les modèles imposés et uniques, ce qui joyeusement les unit, c'est la multiplicité des émotions choisies et partagées. De nombreux albums pour enfants ont pour vertu de dresser des portraits de filles et de garçons qui bousculent ou qui intervertissent les rôles sur le territoire de l'émotion. C'est ainsi qu'entre un *Prince Gringalet* et une *Mademoiselle Sauve-qui-peut* se décline dans ces albums toute une palette de garçons au cœur tendre et de filles espiègles, de princesses au rude caractère et de chevaliers

qui ont peur du noir, de petit gars qui font la cuisine et de gamines qui bricolent leur vélo, de Prince Arthur et de Princesse Leïla. C'est de leur rencontre que naît la conscience chez l'enfant de son appartenance à une humanité multiple et mouvante. Ce genre d'album ne montre pas ce qu'est un bon garçon ou une gentille fille, ils montrent une multiplicité de garçons et de filles dont l'esprit de l'enfant ne peut que se nourrir. À un petit enfant, on peut apprendre à être tout simplement humain, qu'il soit fille ou garçon.





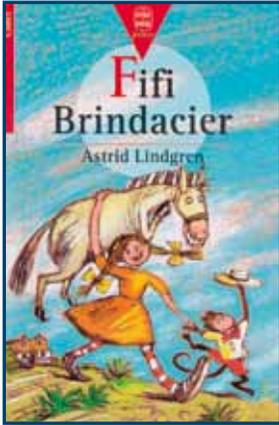
Interventions 2011

au Salon

du livre de jeunesse

de Namur





© L'école des Loisirs



© Thierry Magnier



© L'école des Loisirs

# Héros : nom ( hors du ) commun masculin / féminin

Par **Yvonne Chenouf** (Association française pour la Lecture : [www.lecture.org](http://www.lecture.org))

## Héros : le surhomme

Dans les récits fondateurs, le héros, issu de parents divins ou royaux, alimente la rêverie d'excellence : beauté, force et caractère rares. Ayant souvent connu de lourdes blessures d'enfance (abandon, exclusion, menace de mort...), il lui a d'abord fallu « se sauver » lui-même, fuir le milieu familial. Aidé par des forces obscures (éléments, bêtes sauvages, pauvres gens...), il revient dans la lumière pour affronter les injustices sociales ou familiales, terrassant des forces démesurées (Petit Poucet...), ou s'éteignant, pour les plus glorieux, dans l'apothéose (Achille...). Solitaire et masculin, le héros voit dans la femme un objet d'attraction, de sortilège et de revalorisation (repos du guerrier) mais, par ingratitude (Thésée abandonnant Ariane, Ulysse fuyant Circé et Calypso...) ou par devoir (l'agent secret échappant aux pouvoirs de l'espionne...), il considère les délices amoureux comme autant d'obstacles à sa mission inlassablement rebondissante (production sérieuse). Quand l'héroïsme est ainsi corrélé à la force physique et au statut social, l'héroïne doit, pour s'imposer, consentir à certains sacrifices : gommer les aspérités de sa féminité (Amazones privées de seins, androgynie de Jeanne d'Arc...), renoncer au cumul de la gloire publique et du bonheur privé<sup>1</sup> (alors que les fils des héros sont encore des héros - Ulysse et Télémaque...) et s'éclipser, enfin, pour enfanter ou mourir, humble ou martyr (Jeanne d'Arc). Le stéréotype a évidemment connu des variations, des mutations (anti-héros, loosers...) et, sous l'influence de

féminisme, des transferts (*Filles intrépides et garçons tendres*<sup>2</sup>). La littérature de jeunesse n'a pas échappé à ces mouvements proposant d'autres héros : mâles physiquement infortunés, exclusivement liés à un pair ou à un animal (Lucky Luke, Astérix, Tintin...) héroïnes, jolies garçons manqués, entourées d'une bande d'animaux ou d'enfants, chaque catégorie se tenant à bonne distance de l'autre sexe dans un écart révélateur de la difficulté commune à imaginer d'autres transactions que le rapport de domination, ordinaire ou inversé.

## À la garçonne !

L'apparition de *Fifi Brindacier* en 1946 a révélé une « costaute », capable de soulever un cheval et de vivre sans parents. Telle robustesse, exceptionnelle (Fantômette, cependant, la partage), transforme le personnage en spécimen, un « cas à part », un « cas tout court ». Qu'elles se nomment Lili, Aggie, Alice, Fantômette, Caroline ou Martine, qu'elles affrontent les vicissitudes du quotidien ou la griserie des enquêtes, les nouvelles héroïnes (en justaucorps, salopette, robe courte ou jupon bouffant) exhibent une candeur enfantine tandis que des détails (pompons sur la cape de Fantômette, jarrettière de Fifi...) allèguent le féminin en germe. Ingénues ou frondeuses, elles quittent leur famille pour s'initier, souvent seules, aux lois du monde, au mépris de ces diables d'ogres ou de loups qu'elles redoutent beaucoup moins que leurs propres démons. Zéralda<sup>3</sup>, Mademoiselle Sauve-qui-peut<sup>4</sup>, Hipollène<sup>5</sup>... refusent la fatalité de leur sexe et s'opposent, entêtées et railleuses,

1. Dans *La Princesse parfaite* (Frédéric Kessler & Valérie Dumas, Thierry Magnier, 2010), la fée doit, pour épouser le roi, abandonner ses pouvoirs. Reine ou fée, il faut choisir (la journaliste aimant un homme politique connaît pareil dilemme).
2. Colloque organisé par Livres au trésor et l'institut suédois du livre pour enfants (Paris, 10 et 11 septembre 2009).
3. *Le Géant de Zéralda*, Tomi Ungerer, L'école des loisirs, 1971. Zéralda, sans modèle maternel auquel s'identifier ou contre lequel rivaliser, comble, par un savoir livresque, les désirs cannibales de l'ogre avant de domestiquer son goût par le mariage.
4. *Mademoiselle Sauve-qui-peut*, Philippe Corentin, L'école des loisirs, 1996. Sans père, la fillette est dispensée de tout conflit le concernant et affronte, par son seul savoir (elle a lu), le loup : elle ne dépend d'aucune autre puissance que la sienne.
5. *L'Arbre sans fin*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 1992. Aimée par ses parents, Hipollène conquiert, à la mort de sa grand-mère, un nom propre dans la lignée des femmes. Ainsi soutenue, elle peut répondre au monstre qui lui déclare qu'il n'a pas peur d'elle : « Moi non plus je n'ai pas peur de moi ! »

malicieuses et lettrées<sup>6</sup>, au mâle qui voudrait les avaler. Un humour qui pourrait bien masquer, dans un champ toujours dominé par les garçons, un nouvel assujettissement.

## Bons garçons

Tels ce petit Marcel d'Anthony Browne, quelques garçons de papier se revendiquent « sans qualités » dans un monde privé de sens. Ni musclés, ni courageux, maladivement émotifs, ils ne semblent protégés que par le hasard ou la chance et cette inaptitude à (ou ce refus de) la violence les rend étonnamment bouleversants aux yeux des prescripteurs. On est loin de la combativité hargneuse du Petit Nicolas<sup>8</sup> qui, pour compenser sa petite taille, s'imposait comme redoutable chef de bande, ou de l'irascibilité forcenée de Titeuf<sup>9</sup> en proie à d'abyssales questions sur l'existence. Courageux, intelligent, sensible, Harry Potter<sup>10</sup>, « l'élú », élargit-il, derrière ses lunettes rondes, la vision de la masculinité ? Sous ces héros atypiques (détachement du corps, négligence des honneurs, refus de la solitude...), se maintient, de façon passive, une autre image de la virilité sans que la suprématie masculine ne soit entamée : pour les jeunes lecteurs, un album sur deux (quand il s'agit d'humains), neuf sur dix (quand il s'agit d'animaux) sélectionnent un héros masculin dans leur titre.

## Équivoques asymétries

Quand les légitimes exigences de parité poussent à corriger les stéréotypes ou à redistribuer les rôles, les asymétries, moins visibles, restent cependant vivaces et influentes. Après avoir observé plus d'une centaine d'ouvrages sur le personnage de la princesse<sup>11</sup>, après avoir

franchement plébiscité ces rebelles qui refusent les codes amoureux<sup>12</sup>, des élèves de 10-12 ans justifient cependant *sentimentalement* ou *biologiquement* l'accès des garçons aux professions prestigieuses en dépit de la suprématie scolaire des filles : amoureuses, elles abandonnent les premières places (sacrifice *volontaire*), devenues mères, elles se dédient aux enfants, subordonnant ce rôle à tous les autres (choix *instinctif*). Faisant fi de leur expérience littéraire, les « princesses » d'aujourd'hui, solidement captives des lois du « vrai » monde, n'attendent plus que le prince les « délivre », elles s'effacent, et, acceptant la règle qui veut qu'une femme ait besoin d'admirer pour aimer, elles ne se laissent plus « prendre », elles se « donnent ».

Par tradition, les héroïnes d'autrefois (Alice, Fifi, Bécassine...) portaient la robe, le jupon, le tablier, des accessoires frivoles (bijoux, rubans, maquillage...) symboliques de leur sexe. Pour être modernes, leurs descendantes n'ont pas renié ces conventions : Pétronille, Hipollène, mademoiselle Tout-à-l'envers, mademoiselle Sauve-qui-peut, leur mère, leur grand-mère ne portent pas la culotte malgré ce droit durement acquis<sup>13</sup>... En position d'héroïnes, les filles conservent leur coquetterie *naturelle* alors que les héros modernes revêtent l'habit immuable à l'instar de leurs modèles vivants qui ont renoncé aux codes vestimentaires de l'Ancien Régime pour une tenue neutre (costume trois pièces), marque reconnue de leur citoyenneté et de leur attachement aux valeurs républicaines (liberté, égalité, fraternité). Une conscience non encore venue aux filles, engluées dans la compétition vestimentaire<sup>14</sup> ?

6. Zéralda lit des livres de cuisine, Mademoiselle Sauve-qui-peut a lu *Le Petit Chaperon rouge* et Hipollène possède une bibliothèque conséquente (p. 44).

7. Anthony Browne, *Marcel la mauviette*, 1985, *Marcel le Champion*, 1986, Flammarion, *Marcel et Hugo*, 1991, Kaléidoscope.

8. *Le Petit Nicolas*, René Goscinny & Jean-Jacques Sempé, 1960, Denoël, depuis 1973 chez Gallimard.

9. *Titeuf*, Zep, Glénat depuis 1992.

10. *Harry Potter*, Joanne K. Rowling & Jean-Claude Götting, Gallimard, 1998.

11. AFL, Observatoire n°2, *Lire ou le regard au second degré*, 2010.

12. *La Princesse qui n'aimait pas les princes*, Alice Brière-Haquet & Lionel Larchevêque, Actes Sud, 2010.

13. L'ordonnance du 16 brumaire an IX de la Préfecture de Paris interdisait aux femmes le « port des habits de l'autre sexe ». Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, 2010.

14. *Hubertine Auclair*: « Les hommes libres ont uniformisé leurs costumes simples, celles qui rêvent de devenir leurs égales ne peuvent prétendre conserver les artifices d'esclaves, le luxe anti-égalitaire qui ne s'acquiert qu'au détriment de la liberté. »

Quand, dans les livres, la sphère publique s'ouvre aux femmes, les professions sont moins variées, plus traditionnelles (soins aux enfants, domaine artistique...) et les postures, monolithiques, subliment les fonctions généralement réservées aux hommes : vaillante, intègre, l'ex-victime sociale exhibe, en *dédommagement de cette réparation*, une probité supérieure (les travailleuses sont souvent des épouses solidaires, des mères responsables, des citoyennes désintéressées). Nul besoin d'un tel zèle chez le héros qui, brusquement en charge des enfants, dans la sphère privée, peut bien, *contre service rendu*, s'accorder un peu d'insouciance et renouer avec des conduites infantiles. Repos du guerrier, vie entre parenthèses, minoration du rôle maternel.

Refuser l'évidence d'un partage du monde organisé selon un principe de hiérarchie sexuelle et inventer des modalités de transmission étrangères aux formes classiques d'inégalité ouvrent des voies contradictoires parce qu'inédites. Comment concevoir une différence égalitaire ? Comment mettre en scène les rapports entre le masculin et le féminin à travers des enfants, des hommes, des femmes, des parents, des citoyens distincts mais pas indifférenciés ? Réajuster, dans les livres, l'inégalité sociale ? Offrir une revanche artificielle aux opprimés ? Humaniser les dominants ? Lénifier les unes, déconsidérer les autres ?

## Les choses ne seront pas éternellement ce qu'elles sont

Si les livres avec héros masculins constituent la plus grande part de marché, si les inégalités dominent (héros représentés par des animaux puissants ou typiques de l'univers enfantin, héroïnes associées à des petits animaux ou des insectes), si toutes ces orientations limitent le choix des filles (les enfants préférant un livre dont le héros est du même sexe qu'eux) et

restreignent leurs modèles d'identification, si par androcentrisme on pense qu'un livre avec héros masculin convient à un petit garçon et à une petite fille alors qu'un livre avec héroïne ne peut plaire qu'à une fille<sup>15</sup>, cela ne doit rien au hasard mais à de longues constructions sociales, intimement héritées, profondément intériorisées, aveuglément retransmises et communément acceptées. Défaire les stéréotypes sexuels porte forcément atteinte à l'organisation humaine qui a les produits. Les livres ont-ils ce pouvoir ?

La question de la représentation des sexes dans la littérature sous-entend un rapport entre éthique et esthétique, attribue un pouvoir conditionnant aux livres et reconnaît à l'écriture une fonction d'engagement entre situation contextuelle (historique, sociale, politique...) et contraintes formelles. En littérature, l'engagement se construit dans le territoire du texte avant de se déployer dans l'espace de la cité et « *se manifeste comme geste et non comme représentation, comme procès et non comme aspect, comme coopération et non comme instruction* »<sup>16</sup>. C'est à travers le choix de ses personnages (nature, fonction, relations...) <sup>17</sup> mais surtout dans l'agencement de ses intrigues que l'auteur exerce un arbitrage éthique parmi les formes existantes de discours sociaux (un déjà-là, une opinion publique, un fonds idéologique...) dont sa production est la continuation ou la réplique. La réception apparaît alors comme un ré-engagement de la part du lecteur qui aborde stratégiquement l'œuvre comme un jeu de possibles, toujours ouvert. Ce double engagement de l'auteur et du lecteur (mise en gage de soi-même) suppose un contrat déterminé par des choix d'écriture lucides et des modes de lecture vigilants.

L'émancipation, parce qu'elle touche à des intérêts économiques et idéologiques, ne peut s'obtenir par la seule vision correctrice de situations particulières. Ce sont les collectifs, dans leurs organisations qui

15. Données issues de Anne Dafflon Novelle (2002). La littérature enfantine francophone publiée en 1997. Inventaire des héros et des héroïnes proposés aux enfants. Revue Suisse des Sciences de l'Éducation, 24 (2), 309-326.

16. *L'Engagement littéraire*, Emmanuel Bouju (dir.), Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2005.

17. « *Les êtres romanesques ont leurs lois, dont voici la plus rigoureuse : le romancier peut être leur témoin ou leur complice, mais jamais les deux à la fois. Dehors ou dedans. Faute d'avoir pris garde à ces lois, M. Mauriac assassine la conscience des personnages.* » Jean-Paul Sartre, *Situations I*, Gallimard, 1947, p. 37.

autorisent l'accomplissement de chaque individu, dominant ou dominé: les filles, mais quelles filles? les femmes, mais quelles femmes? quelle origine sociale? quelle couleur de peau? quel âge et quelle apparence physique? quel statut public (forcément mère, forcément à la maison...) et privé (forcément hétérosexuelle, forcément mariée...) Les garçons? Mais quels garçons? C'est *la force des choses* qu'il s'agit d'interroger face aux enfants, avec les enfants, grâce à des livres qui ne trichent ni avec les formes d'oppression ni avec les formes de solidarité. Qui tient le miroir? Ceux qui prétendent libérer les femmes? Quelles femmes? «*Les femmes sont fortes quand elles sont féminines. Tant qu'elles ne sont pas*



© L'école des Loisirs

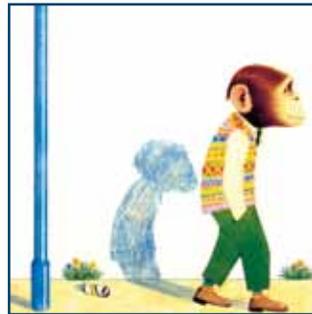
*féminines, quand elles ne le seront plus, zéro, allez faire le ménage!*<sup>18</sup>» (Coco Chanel)  
 Les soubrettes ne sont pas seulement bafouées par des hommes.

Prétendre effacer (ou inverser) les différences entre les sexes, c'est vivre dans l'illusion d'un pouvoir absolu capable d'abolir les limites de la condition humaine. Mettre

en scène les distinctions humaines, forcément conflictuelles, c'est dire quelque chose de la vie et de la mort, du sens de l'humanité. En initiant le rapport à la littérature, les premiers livres ont mieux à faire qu'à édifier des autels pour célébrer des édens: ils ont d'immenses chantiers à ouvrir dont celui de la coexistence égalitaire des individus. Ils ont des utopies à penser, des paris à tenir, des questions à semer.



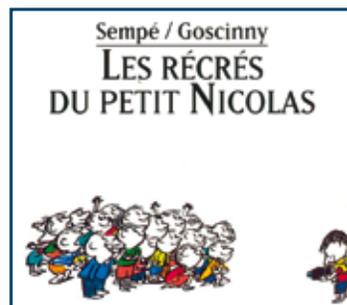
© L'école des Loisirs



© Kaléidoscope



© Glénat



18. Interview de Coco Chanel sur les femmes et le pantalon, Inter-Actualités, 23 juillet 1970.



## Filles et garçons, quelle représentation dans les albums : Rencontre avec Christian Bruel

Présentation de Maggy Rayet

Bienvenue à cette rencontre organisée par le Service général des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Au programme ce matin jusqu'à midi, une rencontre avec Christian Bruel. Et, avant de lui céder la parole, une petite présentation avec, pour commencer, une devinette. Facile. Je vais vous demander de quel livre est extrait le court dialogue qui suit, mais, écoutez bien, parce qu'il est vraiment très court.

– « Moi, je crois qu'on peut être fille et garçon, les deux à la fois, si on veut. Tant pis pour les étiquettes. On a le droit. »

– « Tu crois ? »

– « Bien sûr qu'on a le droit ! »

Alors ? Facile ? Voilà : *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*.

C'est un des livres publiés tout d'abord aux éditions du *Sourire qui mord* avant d'être réédité par les éditions *Être*. Remontons dans le temps quelques instants.

Donc, la première édition de *Julie* en 1976 (il y a à peu près trente-cinq ans) est un livre signé par Anne Bozellec\* et Christian Bruel. À cette époque, Christian Bruel avait déjà une belle carrière derrière lui. Ce linguiste et psychologue de formation avait créé, au début des années 1970, une agence de presse : *Im-media\**, qui menait trois types d'activités :

- un journal en affiche : *Le cri des murs* ;
- un magazine sonore en arabe : *Radio Assifa\** ;
- un projet touchant à la littérature de jeunesse.

C'est pour développer ce projet, qu'il n'abandonnera jamais, que Christian Bruel a conçu, avec un certain nombre d'intellectuels de toutes disciplines, le fameux collectif : *Pour un autre merveilleux*, qui donna naissance à la maison d'édition *Le Sourire qui mord*.

*Le Sourire qui mord*, par la suite, fut aidé pendant une dizaine d'années par les éditions *Gallimard*. Puis il cessa de mordre, mais son éditeur créa une nouvelle maison d'édition, qu'il nomma tout simplement *Être*.

Et déjà, le site d'*Être* mettait en appétit : « Allons voir les albums qui craquent entre dents\* de lait et dents\* de sagesse ». *Être* a vécu une quinzaine d'années. Quelques noms d'illustrateurs qui ont participé à l'aventure, un petit peu pris au hasard : Nicole Claveloux\*, Katy\* Couprie\*, Gerda\* Dendooven\*, Wolf\* Erlbruch\*, Paul Cox, Susanne Janssen et même Pef. Et, parmi la production de Christian Bruel en tant qu'auteur, je veux juste citer deux titres : *Quand serons-nous sages ? Jamais, jamais, jamais* et *Quand serons-nous diables ? Toujours, toujours, toujours*. Ce sont de petits livres de comptines, *formulettes* et rengaines qui n'ont pas valu que des amis à celui qui les a collectées.

En offrant aux enfants ce que Christian appelle « une réalité non altérée », *Être* a pris des risques. Et même si, actuellement, des voix prétendent que l'époque que nous vivons ne permet plus ce genre de risque, nous sommes nombreux et nombreuses qui attendons une nouvelle aventure éditoriale. Qui sait ? Christian Bruel a dit lui-même : « L'aventure n'est que suspendue. »

Il y a tant de choses à dire sur vos livres, Christian, mais ce serait prendre du temps sur le vôtre. De toute urgence, je vous laisse la parole sur un sujet que vous avez creusé et approfondi avec passion en tant qu'écrivain, en tant qu'éditeur et en tant qu'auteur d'études critiques.

Le titre proposé est *Filles et garçons, quelle représentation dans les albums ?*

(Applaudissements.)





### Christian Bruel

Merci à toutes et à tous. Je remercie vivement les organisateurs.

Merci pour cette introduction qui m'a fait rougir. J'ai voulu concurrencer ma chemise!

Je vous propose de démarrer d'emblée après ces remerciements.

Nous allons parler effectivement des représentations du masculin et du féminin. J'avais un autre titre à vous proposer qui était: *Détournement de majeurs*, car je pense... Je fais partie de ceux qui pensent – et nous ne sommes pas très nombreux – que l'un des grands problèmes de la représentation des filles et des garçons dans les livres de jeunesse, c'est qu'elle avance mollement... Je pense même qu'on est en creux de vague actuellement...

Ça fait trente-cinq ans, vous l'avez dit gentiment, que je fais ce métier. Ça fait plus de trente-cinq ans que je participe régulièrement à des stages ou à des manifestations qui s'intéressent à la question des filles et des garçons. Je ne souhaite pas vous abrutir avec ça, mais j'ai retrouvé une quantité importante de documents, parmi lesquels:

- *Quel modèle pour les filles? C'est Adela\* Turin\** qui avait lancé ça;
- en 1981, la revue française *Trousse-livres\** travaillait beaucoup sur les représentations, sur les livres de jeunesse;
- une autre livraison de la revue *Trousse-livres: Des filles et des femmes*. Ça, c'est en 1983;
- la revue *Citrouille* qui s'occupe de littérature de jeunesse également et qui est animée par un groupe de libraires spécialisés qui, en 1999, s'intéressent au masculin et au féminin en ajoutant: «Encore un effort.» J'aimais bien le «encore un effort». On sentait qu'il fallait que ça bouge un peu;
- la revue de *Textes et documents pour la classe* qui est une revue publiée par l'éducation nationale;

- *Filles, garçons dans la littérature de jeunesse*, un débat sur le sexe et le genre;
- une bibliographie – *Masculin, féminin, quelles égalités?* – fabriquée par des bibliothécaires;
- un document qui vous est plus proche: *Français, filles et garçons, parlons-en*;
- une bibliographie pour l'égalité des filles et des garçons;
- Etc.

Je pourrais vous en montrer comme ça une pile.

Pourquoi est-ce que ça ne bouge pas? Et ce que je voudrais tenter avec vous, ici, c'est apporter une réponse à cette question. Eh bien, tiens, je vais vous la donner tout de suite, cette réponse, comme ça, ce sera fait: je pense qu'il y a un point aveugle; je pense qu'il y a une chose qui ne se dit jamais dans cette littérature pour l'enfance et la jeunesse, c'est qu'elle est complètement phagocytée par une représentation forcenée de la famille. C'est ce qu'on appelle le familialisme ou ce qu'on pourrait appeler un hétérosexisme. C'est qu'en fait, il n'y a de destin humain (ou animal puisqu'il y a souvent des représentations de type anthropomorphe dans les livres de jeunesse)... il semblerait qu'il n'y ait de destin envisageable que sous la forme «papa, maman, bébé». Je vous mets au défi de trouver un album parmi les dizaines de milliers d'albums qui sont actuellement disponibles, dans lequel un couple d'adultes pubères a choisi de ne pas avoir d'enfants, par exemple. Zéro. J'en connais zéro. Ça veut dire qu'on est conditionné, on est biberonné dès la petite enfance — quand on est un lecteur d'albums — à ce que le destin, notre destin, soit un destin familialiste, qui renvoie à la famille. Familles hétérosexuelles, car on ne voit des familles homoparentales que depuis peu en littérature de jeunesse. J'y reviendrai. Donc, ça, c'était pour donner tout de suite la réponse à la question. Comme ça, c'est fait.

Alors, je reprends un peu plus haut. Quelles sont ces représentations? Il n'y a pas de psychisme humain sans représentation. En résumé et pour faire vite, ces représentations sont d'une double nature. Il y a des représentations reçues, toutes celles que l'on fréquente, que l'on regarde, que l'on reçoit. Et il y a les représentations produites par l'individu. Chacun d'entre nous se livre à

une alchimie complexe qui dépend de son statut social, qui dépend de son sexe, biologique, qui dépend du genre. On reviendra sur la différence qu'il y a entre le sexe et le genre. Et ces représentations, cette alchimie, vont construire... (ça, je ne peux pas vous le prouver, mais on en a bien l'intuition que ça marche comme ça) il va y avoir un mouvement de va-et-vient, une imbrication des représentations reçues et des représentations produites par l'individu. Autoproduites par l'individu. C'est ça l'intime, c'est ça le psychisme, c'est ça qui va faire que chacun d'entre nous a un type de rapport au monde, qui va être facilité par ces représentations. Ce qui est troublant, c'est que les représentations qui sont données à l'enfance et à la jeunesse sont multiples et je ne vais pas m'amuser à faire le débat entre celles qui sont légitimes, pas légitimes, etc. Ça serait bien compliqué, mais, si vous prenez, par exemple, les catalogues de jouets (c'est la période), vous avez à nouveau la représentation honnie des pages avec des fonds roses et des pages avec des fonds bleus et, même si ce n'est pas un code chromatique, rien qu'à regarder le vocabulaire, les adjectifs utilisés pour décrire chaque jeu selon qu'il s'agit d'un jeu pour les filles ou d'un jeu pour les garçons, vous avez tout l'univers qui est bien partitionné, bien séparé. Donc, il y a des représentations qui viennent de partout, pas uniquement des livres de jeunesse. Sachant que celles qui viennent du livre de jeunesse sont, du côté des enfants, valorisées parce qu'on les leur valorise. C'est-à-dire qu'ils ont bien l'intuition que c'est une représentation qui est institutionnelle, qui est validée, qui est tamponnée quelque part par les parents, par l'école, par la maîtresse, par tout ce que vous voulez, la bibliothécaire, le libraire... « Puisqu'on me donne ce livre-là comme étant pour moi, c'est sûrement un livre pour moi. »

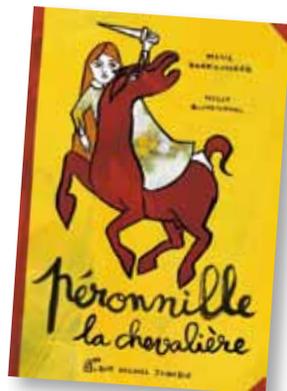
C'est une tautologie, bon. Donc, il y a ça. Il y a une pérennité entre l'image publicitaire entrevue à la télévision et le livre qu'on a chez soi, que l'on va lire, relire, etc. Il y a un rapport d'imprégnation qui est complètement différent, bien sûr. Et puis, il y a une tradition de la représentation dans le livre de jeunesse, il y a une histoire du livre de jeunesse et des représentations. Et il ne faut pas être un grand sorcier pour voir qu'il y a une grande différence entre la vraie vie et les représentations qu'il

y a dans le livre de jeunesse. Mais, contrairement à ce que l'on croit peut-être, cette différence n'est pas que dans le négatif. En préparant cette intervention, j'ai essayé de m'arracher de la tête l'idée qu'il y aurait de la réalité

qui serait complexe, confuse, etc., et que le livre de jeunesse présenterait, face à ça, un monde distillé, simplifié, un monde qui serait plus facilement accessible... Ce n'est pas aussi simple que ça. On verra dans les livres que j'ai apportés ici qu'il y a en gros trois grandes catégories du point de vue du genre et du point de vue de la représentation sexuée. Je voudrais que vous imaginiez trois grands lots.

Le plus gros, le plus énorme, c'est le lot qui est complètement lié à l'ordre des choses, qui reproduit à l'infini la partition entre les garçons et les filles comme étant de toute éternité et comme devant durer à tout jamais, bon. Ça, c'est le lot le plus important. Dans ce lot, il y a un sous-lot — si j'ose dire — qui, moi, m'intéresse beaucoup parce que c'est le lot des livres qui *le font pas exprès*. Il y a des livres qui ont l'air d'être plutôt intéressants, y compris esthétiquement et puis qui, en fait, sont pourris. Qui balancent un type d'informations critiquables du point de vue du genre, du point de vue de la distribution sexuée des rôles, etc. J'en montrerai bien sûr plusieurs exemples. Première catégorie. Donc, un gros lot maximal — je ne fais pas de pourcentage — disons 85% de la production, allez hop! Et puis, quelques pour cent de livres que je vous montrerai qu'il suffit de regarder un peu pour se dire que, sous l'angle du genre, ça ne fonctionne pas aussi bien qu'ils ont l'air de le croire. Catégorie 1.

Seconde catégorie: des livres militants. Alors, les livres militants sur la question du genre datent de trente-cinq ou quarante ans. Le premier, à ma connaissance, c'est *Rose Bombonne*. Je ne vais pas en parler longtemps, car je crois que Marie Saint-Dizier a prévu de le faire. Juste, je dirai quelques mots pour





donner ma position sur ce livre-là. Mais, donc, ce sont des livres militants. Ça veut dire quoi? Ça veut dire – et c’est extrêmement important – que, dans les années 1970-1975 (1975, en l’occurrence, pour celui-ci),

en Italie, une maison

d’édition – *Des femmes, Dalla Parte Delle Bambine* – décide d’attribuer des livres spécifiquement aux filles, de prendre le parti des filles et ça s’appuyait sur le livre d’Elena Gianni Belotti, paru en 1974, qui s’appelait *Du côté des petites filles* et qui reprenait la tradition de Simone de Beauvoir, à savoir: «On ne naît pas femme, on le devient.» *Dalla Parte Delle Bambine* («*Du côté des petites filles*») est la maison d’édition fondée par Adela Turin à Milan. Ce nom, inspiré par le livre de Mme Belotti, est devenu le nom d’une collection aux éditions françaises *Des femmes* d’Antoinette Fouque. Dans ce livre, qui a récemment fait l’objet d’une nouvelle publication aux éditions *Des femmes*, l’auteure expliquait qu’on ne naît pas petite fille, mais qu’on le devient: c’est un conditionnement, une fabrique. D’ailleurs, un livre récent, écrit par une sociologue, qui s’appelle *La fabrique des filles*, explique parfaitement, avec des arguments d’aujourd’hui, ce que Mme Belotti démontrait il y a déjà presque quarante ans!

Ces livres militants perdurent, sous cette forme-là, sous une forme parfois atténuée, mais on continue de trouver des livres militants. Il y a même une maison d’édition qui s’est spécialisée, actuellement, dans les livres garantis antisexistes. Des livres qui sont tamponnés: *Bing!* Il y a le tampon: *antisexiste*. Vous êtes sûr, enfin, on vous le prétend, qu’en prenant ce livre, vous n’y trouverez aucune trace de sexisme. Comment dire ça avec élégance et sans être anticonfraternel? *Je doute*. Je doute, en tout cas, pour un certain nombre de livres que j’ai apportés ici dont un qui est gratiné parce que non seulement il est tamponné antisexiste, mais il est aussi tamponné Amnesty International.

C’est-à-dire qu’il a la double validation, donc, normalement, on se dit: un livre antisexiste et, en plus, garanti par Amnesty, ça doit être une merveille... c’est une merde! Et j’essayerai de montrer pourquoi. Enfin, ce ne sera pas difficile, je vous montrerai et vous comprendrez pourquoi ça ne peut pas fonctionner. Donc, vous avez des livres militants. Alors, qu’est-ce que c’est qu’un livre militant? C’est le livre dans lequel la fiction (la narration) est un prétexte, d’une certaine manière. Et seconde par rapport à l’intention, par rapport à l’injonction, par rapport à la volonté de partager un type de rapport au monde qui est sensiblement différent du monde dominant. Donc, en fait, c’est à prendre ou à laisser, la problématique militante dans la littérature. Ça, c’est la deuxième catégorie.

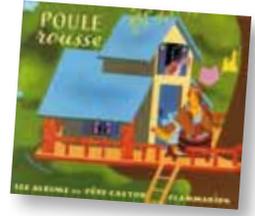
Et la troisième catégorie, qui est celle qui m’intéresse le plus, vous l’avez compris sans doute, ce sont les livres que j’appelle «les livres de l’écart». Au sens «écartés». C’est-à-dire qu’il y a des livres qui sont des fictions, qui sont des œuvres dans lesquelles il y a un parti pris sur le monde, c’est net, mais dans lesquels il y a de la place pour le lecteur. Dans lesquels il y a une proposition à lire le monde d’une façon différente, mais sans coercition. Ce n’est pas à prendre ou à laisser. Il y a de l’espace pour l’interprétation, il y a de l’espace pour l’imaginaire, il y a de l’espace pour se frayer d’autres chemins. Voilà. Donc, c’est là-dedans que je voudrais qu’on regarde fonctionner les livres. On va en regarder quelques-uns, si vous le voulez bien. Catégorie par catégorie.

D’abord, les livres qui reproduisent l’ordre des choses sans aucune forme de procès et on se pince pour savoir si on est vraiment au XXI<sup>e</sup> siècle quand on voit des livres comme ça. Alors, je vous en montre un, il fait partie, à mon avis, des plus gratinés. Il s’appelle: *Justine cherche un mari*. Alors, ce n’est pas un livre du Moyen Âge, c’est un livre qui a été fait il y a trois ans, à peu près. Je ne vais peut-être pas utiliser tout le temps matériel – après tout le mal qu’on a eu pour le mettre en place – c’est aux éditions du *Rocher*, dans la collection *Lo Pais d’enfance*. C’est plutôt une bonne maison d’édition d’ailleurs. Ce livre-là est un livre de Ninon Maillard et de Céline Chevrel. Je vais me permettre d’être critique sur des livres. Ce qui ne veut pas dire que vous ne devez pas les

acheter, au contraire, si j'ose dire. Parce que, parfois, avec de très mauvais livres, avec des livres contestables, on fait un excellent boulot avec les mômes. Moi, j'adore. Je vous montrerai même tout à l'heure, si j'ai le temps, un autre livre qui est sûrement l'un des pires et je fais un succès avec les mômes.

Aider des enfants à comprendre pourquoi un adulte n'aime pas un livre et, s'il peut expliquer pourquoi il ne l'aime pas, ça, à mon avis, c'est bien mieux que de rencontrer l'excellence sans arrêt. Vous savez: ces adultes avec les yeux écarquillés qui disent aux enfants: «Ça, ce sont les dix meilleurs livres du monde.» Le pauvre môme... S'il n'aime pas «les dix meilleurs livres du monde», il a du mal. Et puis, c'est à prendre ou à laisser, les dix meilleurs livres du monde. Alors qu'expliquer pourquoi on n'aime pas un bouquin, ça aide à devenir lecteur. Donc, c'est une oie blanche visiblement, cette Justine. Enfin, c'est une oie et elle est blanche. On va dire: c'est une oie blanche. Comme vous savez sans doute, la femme de notre Président français a légèrement accouché récemment et il y a ici ce qu'on appelle une intertextualité. C'est-à-dire que ça commence par: «Il y a quelqu'un qui m'a dit que Justine cherche un mari.» Alors, si vous connaissez le répertoire de Carla Bruni. *Il y a quelqu'un qui m'a dit*, cela s'appelle une intertextualité, voilà. Donc: «Il y a quelqu'un qui m'a dit que Justine cherche un mari. Il faut dire qu'elle s'ennuie beaucoup toute seule du matin au soir.» Alors, vous avez l'oie blanche qui s'ennuie beaucoup du matin au soir. Parfait. Donc, c'est une bonne raison de chercher un mari, puisqu'elle dit: «Me voilà bien punie, toute seulette dans mon logis.» Alors, ce sont des espèces de vers de mirliton, avec des rimes à la mord-m... Enfin, bref. «N'ai-je pas droit, moi aussi, à un mari comme toutes mes poulettes amies? [...]» Tiens, tiens! «[...] demande Justine à son poisson rouge.» Alors, ce qui est rigolo, c'est que son poisson rouge n'en dit mot... C'est comme dans *Alice au pays des merveilles*, vous avez une hiérarchie des animaux. Il y en a qui sont habillés et qui ont le droit de parler. Il y en a qui sont capables de parler, mais qui ne sont pas habillés et, puis, il y en a qui ni ne parlent ni ne sont habillés, ce sont des animaux normaux, ordinaires. Donc, là, le poisson fait partie des animaux ordinaires. Notre oie

blanche décide de se marier et elle a une stratégie. Elle trouve que c'est une bonne idée: aller faire le tour de tous ses copains qui étaient sur la photo de classe. Et, en plus, elle légitime: «Justine est certaine que le mari de sa vie fait partie de ses anciens amis.» Elle va donc faire le tour. C'est un conte de randonnée avec une quête (pas une quéquette, soyons sérieux). Et ainsi, on va d'abord aller voir la taupe. Et la taupe dit que ce serait volontiers, mais de un: «Je suis déjà marié», de deux: «J'ai un petit terrier.» Il n'y a pas de place, en gros. Il voudrait bien, la polygamie, ça l'intéresserait éventuellement (enfin, c'est moi qui le dis, hein), mais il dit en fait: «Monsieur taupe dit qu'il est un peu tard pour venir sonner chez lui, que sa famille s'est agrandie, que son terrier est déjà beaucoup trop étroit pour lui, sa femme et ses petits.» Bon, bref, ça ne marchera pas avec la taupe. Ça ne marche pas non plus avec le lézard. Alors, je ne sais pas si les auteurs s'en sont rendu compte, mais «lézard», ça fait: *les arts*. Donc, c'est un artiste... Un artiste avec la lavallière et le béret, c'est le crétin qui habite sous le pont Neuf... «Le lézard, quant à lui, propose à Justine de le suivre à Paris. — Tu seras ma muse, je serai ton artiste. Nous vivrons sous le pont neuf, notre vie de bohème.» Super. Sauf qu'elle, c'est une pragmatique. Elle dit: «Et ma maison jolie? Et mon poisson rouge? Non, non, pas question! Je veux rester ici.» Donc, elle veut bien se marier, mais pas au point d'abandonner le patrimoine. Elle va rencontrer des cigognes qui disent qu'elles ont du boulot parce qu'elles ont des livraisons de bébés à faire. Alors, tout à l'heure, on avait une intertextualité, maintenant, on a une intericonicité, puisque, là, c'est une citation graphique du lapin d'Alice qui est très pressé et, parce qu'il est pressé, il ne peut pas l'épouser. «Du coup, désespérée, la poulette accablée rentre à son logis. Et voilà notre poulette qui s'en retourne sans l'amour de sa vie. Quelle idiotie de croire que l'amour se trouve ainsi. Les amis ne sont pas faits pour devenir des maris, je rentre à la maison m'ennuyer bien tranquillement aux côtés de mon poisson rouge.» Elle est rapide



à abandonner, quand même. Et que je te rentre avec un petit sac, façon madame Chirac. Et, à ce moment-là: *Tatatiin!* Arrive un personnage qu'on n'avait pas repéré (c'est un album, ce n'est pas inintéressant parce qu'il faut relire une image de façon précise. Quand on revient à l'image de classe, il y avait un personnage de grande taille qui dépassait, on ne voyait même pas sa tête. Et on a une vision assez étonnante que j'appellerais *monicalevinskiesque*, mais ça, c'est un hasard, hein. C'est donc ce grand gabariti qui se pointe et qui dit: «Une si jolie poulette qui pleure toute seule a besoin d'un ami. Pourrions-nous nous asseoir et raconter nos vies? Ô, la jolie petite maison [lui, il a entendu], j'ai tout mon temps, moi, dit-il.

– Et j'ai très envie de le passer en votre compagnie.

– Voilà un prétendant charmant, se dit-elle, le cœur battant.» Elle est conne comme un balai, Justine...

Le problème, dans les livres de jeunesse, c'est que, dès qu'on est amoureux, c'est pour se marier. Parce que faut pas plaisanter. Et c'est pour se reproduire. Parce que faut pas non plus plaisanter avec ce genre de choses. Et, effectivement, on va vers le mariage. Tout va bien. On se marie, en blanc parce qu'on n'a pas encore consommé et, du coup, se pointent les cigognes. Et le texte, au cas où on n'aurait pas compris, nous dit: «Quelqu'un m'a dit qu'une cigogne était passée juste au-dessus de leur logis.» Donc, on a compris que, là, on est au pire, c'est-à-dire que la fonction du mariage, c'est la reproduction et, puis, c'est nécessaire et, puis, on se marie parce qu'on s'ennuie quand on est une poulette ou une oie blanche. Ça, ça fait un petit peu peur. Alors, le livre que j'évoquais tout à l'heure... et que j'adore: *Les papas*. Présentons-le à toutes pompes... Je rappelle qu'un album, ça fonctionne à partir d'un pli ou d'une pliure. Donc, les images fonctionnent en écho. «Un papa, c'est très important, on y pense énormément.» Que dalle! Moi, mon père a quelque importance pour moi, mais je n'y pense pas tout le temps. Il y a une espèce encore de coercition, une espèce d'image immanente qui descend sur la tête de cette petite niaise. Alors, en même temps, on n'est pas dans un HLM, on est dans un parc, elle est gentiment

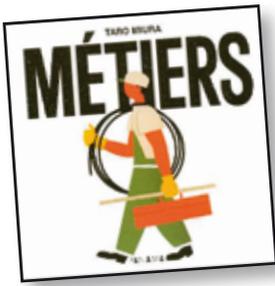
à s'acagner dans son petit coin. Elle pense à son papa et, comme c'est une gonzesse, quand elle pense à son papa, elle pense avec des petits cœurs... Et puis, il y a ce qu'on appelle un isomorphisme. J'ai l'impression que l'illustratrice, qui s'appelle Joëlle Boucher, a quelque peu torpillé le livre de l'intérieur en y mettant des images un peu vigoureuses. Donc, ici, il y a simplement un isomorphisme et, ensuite, du texte: «D'abord [...]» Si vous connaissez un petit peu les p'tits, enchaîner le sujet de la phrase précédente avec «D'abord» dans la phrase suivante... Vous avez intérêt à remettre de la sauce, sinon, ça ne marche pas. Donc, «D'abord, c'est celui [c'est-à-dire le papa dont on causait tout à l'heure]... c'est celui qui met du soleil ou de l'ombre dans le cœur de notre maman.» ... «Ce qui compte beaucoup pour les enfants.» Bon, démerdez-vous avec ça... En fait, qu'est-ce qui se passe? Il semblerait que les papas soient conditionnés pour faire bronzer les mamans de l'intérieur. On fait bronzer la maman de l'intérieur, mais comme, dans l'image, vous avez le soleil derrière, la maman, c'est un toast! Elle bronze de l'intérieur et de l'extérieur. Par contre, vous avez de la pluie — je n'invente pas, ce n'est même pas la peine d'inventer! — vous avez de la pluie qui tombe dans le dos du papa. Le papa, c'est un démiurge. Papa, il est capable de créer à la fois la pluie et le beau temps, il est à l'axe des deux. Extraordinaire!

Ensuite, vous avez une scène de lit. Parce que, bien sûr: l'amour, c'est fait pour se reproduire. «C'est parce que *notre* papa [...]» Foutez la paix à mon papa! *Notre papa* et *notre maman*! Vieille démarche démagogique du livre de jeunesse à l'aide des pronoms personnels. «[...] [N]otre papa et notre maman qui ont été si amoureux l'un de l'autre que nous sommes nés.» Que dalle! Plein d'enfants ne naissent pas dans l'amour de leurs parents, premièrement, et, deuxièmement, moi, je suis souvent tombé amoureux dans ma vie: je ne me suis pas reproduit à chaque fois! Enfin, j'espère! Et, donc, on est dans de la coercition, on est dans du modèle imposé, on est dans quelque chose qui est rigolo à condition d'en prendre conscience et de prendre un tout petit peu de distance parce qu'en fait, *une fois qu'on est amoureux, on se reproduit*. Alors, je sais bien que ça fait grossier, mais quand

même: elle a la tête comme ça, la fille. Après, le texte: tous les mômes sont largués. «On n'a qu'un seul père de naissance, c'est celui qui a donné la cellule de vie qui s'est mélangée à celle de notre mère pour que nous puissions naître.» Mais alors, regardez l'inconscient de l'image: maintenant, on est habillé, le monsieur il a mis son *pige-moi-ça* bleu, ça rigole plus. Et puis, tout à l'heure, il tenait gentiment la jeune femme par l'épaule, sur son épaule nue et, là, la main est bien à plat sur l'oreiller: ça rigole plus. Le livre de l'écart que l'on pourrait imaginer par rapport à ça... ça c'est un livre *gant de toilette*, c'est un livre qui est complètement dans la récurrence de ce que l'enfant sait déjà, ou à peu près, de ce genre de situation. Imaginez à quel point ce serait intéressant, d'abord qu'ils ne soient pas habillés, puis que l'enfant fût sur la poitrine du papa... Là, il y aurait de l'écart, il y aurait de l'étonnement. Les enfants pétilleraient, ils se diraient: «Mais, c'est pas comme ça!» C'est là qu'il y aurait une excitation. Montrer un bébé sur la chemisette ou la chemise de nuit de la maman... n'a qu'un intérêt vraiment second. Une Américaine, du nom de Marie-Laure Ryan, demande: pourquoi est-ce qu'on retire de l'information même en lisant de la fiction? Bonne question. Même quand on est petit? Imaginez que vous ne sachiez rien sur la manière dont se reproduisent les Martiens. Si on vous raconte une histoire de Martiens qui vont se reproduire, vous allez projeter dans le livre, jusqu'à preuve du contraire, ce que vous savez de la reproduction des humains. C'est pour ça que la fiction condense ce qu'on sait déjà du monde ou des livres que l'on a déjà lus et, jusqu'à preuve du contraire, elle va nous conforter dans ce que l'on sait déjà ou apporter l'écart d'information ou de plaisir, ou de jouissance, qui va nous amener à progresser dans l'acte de lire et dans l'existence. C'est pour ça que je pense qu'ici, cela mériterait un écart.

Je ne veux pas être plus long, sauf à montrer cette image-là qui reflète bien comme on est dans la théorie du genre (le genre, c'est — dit très vite — la posture sexuelle avec l'histoire, avec l'économie, avec tout ce qui fait que ça énerve la droite...) Il suffit de savoir que ça énerve cent nonante-trois parlementaires français qui ont protesté contre le fait que le mot genre — il y avait un chapitre sur le mot «genre»

dans les manuels de sciences et vie de la Terre à partir de la seconde, en France, donc des grands adolescents presque adultes (ils ont que ça à f...) — était introduit comme problématique; ils ont dit que ce n'était pas scientifique... Manque de pot, le C.N.R.S. travaille sur le genre depuis 2005; depuis 2008, à *Sciences Po*, il y a des cours sur le genre et donc... peut-être que ce n'est pas scientifique, mais on s'en fiche que ce ne soit pas scientifique... Plein de choses ne sont pas scientifiques... Bref! Donc, j'y reviens, puisqu'on est sur le genre, voilà un papa moderne qui transgresse et qui passe l'*aspiro*, super! Il n'a pas beaucoup investi parce que c'est un *Tornado*, je ne vous dis pas: le truc avec un gros rouleau... bon, bref! Alors: «Il y a des papas qui s'occupent de la maison presque comme des mamans [...]» À la limite, je pourrais m'arrêter là. La conférence est terminée. Tout est dans le *presque*. Le genre, il est là. Exactement. «[...] Mais ils restent des papas.» Super! On n'est pas forcément dans la castration dès qu'on s'occupe un peu des tâches ménagères. Et, ajoute l'auteur — si j'ose dire: «Il y a aussi des papas qui ne font rien dans la maison et ce sont quand même des bons papas.» Super, tu bosses, tu bosses pas, t'es bon papa, t'es tamponné... Extraordinaire! Mais là où ça vaut son pesant de cacahuètes, et c'est là que vous pouvez faire un boulot génial avec les mômes sur le genre et sur un livre comme ça, même s'il est mauvais, c'est qu'il y a que les mamans qui sont assez bêtes pour dépenser des sous en passant l'*aspiro*... il n'est pas branché! Il n'y a pas de fil! Le papa fait: *Brrrr* avec la bouche et ça suffit! Les papas, c'est *gros malin*. C'est beaucoup plus *gros malin* que les mamans. Bon, bref! Les bras vous en tombent. Dans la même collection, il y en a plein, il y a *Des filles et des garçons* que je vous recommande si vous voulez connaître la différence entre les filles et les garçons. Ça vous intéresse, la différence entre les filles et les garçons? Alors, voilà, je ne vous dis pas la tartine de texte! Ça commence comme ça: «Les garçons ont un pénis qui est comme un petit tuyau avec un trou au bout. En dessous, il y a deux boules, les testicules. Quand les garçons deviennent des hommes, c'est là que se font les cellules de vie pour avoir des enfants. Comme le pipi, elles — les cellules de vie, je suppose — sortent par le trou qui est au bout du pénis, mais jamais en même temps.» Jamais en même temps que quoi? Que le pipi! Donc, c'est une information de première importance pour



les tout-petits. Un, c'est préférable et, deux, ce n'est quand même pas l'information la plus importante... Bref! «Chez les filles [...]» Ah! super, vous avez une image...

«Chez les filles, tout est caché.» Ah! super... «À l'intérieur du ventre, il y a les ovaires [ah! ça va vite, hein?] où sont les cellules de vie et la poche où plus tard se développent les bébés. À l'extérieur, on voit deux plis autour d'une fente: c'est la vulve. Au milieu, il y a un trou pour le pipi et le trou du vagin relié à la poche d'où sortent en naissant les bébés.»

Il n'y a pas un enfant et très peu d'adultes qui peuvent comprendre ce que ça raconte. Et tout ça fonctionne comme ça, c'est scandaleux. En voilà déjà deux. Régulé!

Alors, ensuite — je ne vais pas les faire tous parce que des livres pourris, il y en a plein, mais on n'aura pas le temps...

Alors, maintenant, des livres qui ne le font pas exprès... d'être pourris.

Un très beau livre, magnifique, de Taro Miura qui s'appelle *Métiers*, publié chez *Panama*, maison qui a malheureusement disparu, qui renaît sous un autre nom: *Les Grandes Personnes*, maison dirigée par Brigitte Morel en coproduction avec *Gallimard*. Du beau travail plastique, il n'y a rien à redire... Ça fait un peu penser au constructivisme russe, des images qui sont très, très bien, sauf que...

Le principe du livre est assez simple, on vous montre une activité avec le nom commun qui va avec et, en double page précédente, vous avez les outils qui vont avec. Ce livre-là a été encensé par la critique. Encensé. Parce que, c'est vrai, il n'y a pas beaucoup de livres sur les métiers. Il n'y a pas beaucoup de livres où la *vraie vie* transpire dans les rapports de production, par exemple, dans les livres de jeunesse. Mais ça, c'est une autre conférence. Eh bien, ça va peut-être vous surprendre, mais il n'y a que des métiers masculins. Et jamais personne ne vous dit qu'on ne va vous parler que des métiers des hommes. Non, ça s'appelle

*Métiers*, puis on ne vous parle que de métiers où il faut être équipé du fameux pénis et des fameux testicules pour faire fonctionner le truc. Ça, ce sont des livres qui fonctionnent avec une sorte d'inconscient collectif. Peut-être même dans la tête de l'artiste, je n'en sais rien, qui fait des livres magnifiques, mais qui sont pourris au niveau idéologique, enfin, qui sont contestables.

Alors, moi, je suis un emmerdeur, c'est-à-dire que j'adore chercher la petite bête, mais c'est dans le détail que réside le diable. Très bonne collection de livres sans texte (qu'il ne faut pas appeler muets), la collection *Histoire sans paroles* chez *Autrement*. Très bonne maison, très beaux livres. Là, c'est un livre de Béatrice Rodriguez qui s'appelle *Le voleur de poule*. C'est très bien, vous avez des animaux, vous avez un renard, etc. Voici la première image: il s'agit d'une scène champêtre dans laquelle un renard se pointe et enlève une poule. La poule, elle gueule, elle a le bec grand ouvert et puis elle s'agite. Imaginez une poule enlevée par un renard: elle n'est pas vraiment complètement complice. Le renard embarque la poule et est poursuivi par trois animaux (ça fait penser aux animaux de Brême, ils sont empilés les uns sur les autres. Il y a un ours, un chien et un coq qui sont plutôt des virils, hein? Il manquerait un taureau, puis ça serait bien...) Le renard tient bien serré le bec de la poule pour qu'elle arrête de hurler parce que c'est vrai qu'elle est fatigante à hurler comme ça... Donc, il cavale avec sa proie, ça continue, il y a une course effrénée et ça dure des jours et des nuits, on va traverser des mers, etc., et on va atterrir devant la maison où le renard est venu se réfugier avec la poule. Et l'ours, le chien et le coq ont des matraques et viennent régler le compte du renard. Alors, stupeur! Le renard est en train de jouer aux cartes et de boire un petit bol de soupe avec la poule. Et que fait la poule? Elle explique qu'elle est amoureuse du renard et même, elle lui fait un bisou. Et les animaux prennent la petite sousoupe avec tout le monde et puis s'excusent pour le dérangement, en gros. En fait, il suffit d'insister un peu, avec les filles, hein! C'est une métaphore du viol, mais ça sait pas. Je suis sûr que, si je disais ça à l'auteure, elle tomberait sur son cul parce que, à mon avis, ça n'a pas été conscientisé du tout. C'est-à-dire qu'en fait, les filles, quand elles disent: «Non», on

peut les enlever, puis elles finissent par dire : «Oui.» C'est génial... vous voyez ?

Alors, il y a des livres qui ne le font pas exprès, mais qui sont trop bien. Celui-là : *Martine apprend à nager*, c'est mon préféré (ma compagne, qui est une ancienne championne de France de natation, me dit : «Si elle apprend à nager comme ça, elle va couler.» Bon, mais c'est pas le problème. Le problème, c'est : qu'est-ce qui se dit de sexuel dans ce genre de livre ? Alors, je ne vais pas refaire le coup de la petite culotte parce que, ça, c'est bien connu, mais je vais vous montrer un truc qui, moi, me fait hurler de rire — je n'invente pas, hein, ce n'est pas la peine d'inventer — regardez cette séquence... C'est donc une histoire avec un maître-nageur qui apprend le plongeon à Martine. Encore une fois, jamais un maître-nageur n'enseignera le plongeon comme ça. On ne se met pas derrière la petite fille, on ne lui tient pas le bassin pour lui montrer comment elle doit faire. En tout cas, ça fonctionne, puisque Martine plonge. Super ! Sauf que... ici, le maître-nageur n'a pas de poils sur la poitrine et, en quelques dixièmes de seconde, quand Martine a plongé, il a une belle toison sur la poitrine. J'adore ça, moi. Je suis un lecteur d'images. C'est un bonheur d'aller chercher dans les images l'inconscient qui y circule. Donc, sachez que, quand vous confiez vos filles à des maîtres-nageurs, ils peuvent avoir des systèmes pileux inattendus !

Ça, c'était une mise en bouche pour tout ce qui est un peu contestable, parfois de manière inconsciente.

Quelques anciens, mais je vais vous faire des modernes aussi. *Titou et Miquette*, dans les années 1975, chez *Dupuis*, qui n'a pas fait beaucoup de livres de jeunesse à ma connaissance qui a plutôt fait de la BD, mais ça, c'est trop bien : *Titou et Miquette*, parce que c'est le même principe que *Justine*. «Titou, il s'ennuie, il est fatigué de jouer tout seul. — Que faire ? se demande-t-il ?» Et le texte est très explicite : «Quand Titou se sent très seul, il va trouver Miquette.» Les mecs, aussi longtemps que ça marche les *Game Boy*, ça va, mais quand on commence à... bon, on se dit : «Tiens ! Si on allait voir les gonzesses.» Alors, ils vont commencer par comparer leur corps. Je vous le fais très vite parce qu'on n'a pas le

temps : «Miquette a un tricot et un short, tout pareils à ceux de Titou.» Ça roule...

Alors, ils comparent leur nombre d'orteils, leurs oreilles, etc. Et puis, comme c'est un petit mâle, il décide de construire un abri. Et elle, elle veut bien participer, elle est sympa, elle va chercher du matos pour l'aider. Ils construisent une tante et, tiens, on était dehors puisqu'il pleut. Ou alors, c'est le voisin qui a mal réglé [l'arrosage]. On va se mettre sous la tente et c'est là que ça va commencer à être super : «Il fait si intime sous la tente lorsqu'il pleut. Il fait chaud sous la tente. Titou et Miquette ôtent leur tricot, ils sont toujours pareils.» Jusque-là ! «Miquette comme Titou...» Tiens, on a inversé Titou. Avant, on comparait Titou à Miquette et, maintenant que ça devient intéressant, on compare Miquette à Titou... Moi, je m'intéresse à tout dans un livre, hein. Je suis un peu *pervers*. «Miquette, comme Titou, a deux mamelons et un nombril.» Super. «Le soleil vient chasser la pluie, il fait de plus en plus chaud.» «Titou et Miquette enlèvent leur short.» Au passage, je vous mets au défi, actuellement, de trouver un livre pour les petits dans lequel la nudité passerait comme une lettre à la poste. On est en phase de régression sociale. «Titou et Miquette enlèvent leur short. Que c'est gai de bondir dans l'herbe quand le soleil est si chaud.» Et que je te balade à poil. Ce sont les années 1975-1976. «Regardez...» Interpellation du lecteur... moderne ! «Regardez, à présent Titou n'est plus tout à fait pareil que Miquette.» Qu'est-ce qui rime avec Miquette ? Eh bien, ils n'utilisent pas le jeu, bon. «Titou a un petit robinet pour faire pipi, Miquette a une petite fente.» Alors, là, vous avez le petit garçon qui fait pipi et la petite fille qui fait également pipi, mais on ne le dit pas. On dit simplement qu'elle a une petite fente. Alors, c'est là que ça dégénère, si j'ose dire : «Titou et Miquette ne sont pas tout à fait pareils parce que Titou sera papa quand il sera grand et que Miquette deviendra maman.» C'est réglé. On est petit, on est tout nu, on est dans les différenciations sexuelles, mais on est destiné à devenir *papa* ou *maman*. Et, effectivement, Titou et Miquette vont adopter des nounours et des poupées parce qu'il faut



bien jouer à papa et à maman. Sauf que ce livre — et bien qu'il soit mi-figue mi-raisin et de son époque avec ses défauts — a une qualité que l'on ne retrouvera pas aujourd'hui, c'est qu'à la fin, après avoir beaucoup joué: « Désormais, papa Titou et maman Miquette vivent sous la tente avec leurs bébés. Quelle joie! » Ils n'ont pas remis leur culotte. Je vous mets au défi, dans un livre contemporain... Les moutards, ils auraient remis leur culotte. Je suis sûr! Parce qu'une fois qu'on a eu des bébés... Encore une fois, je reviens au livre de Dolto, etc. Bien.

Pour les un peu plus grands, je vous propose *Frédéric et Frédérique*, chez *Actes Sud Junior*, à l'époque où *cette maison d'édition* était dirigée par Madeleine Toby et non pas par Thierry Magnier, ça a changé depuis – je vous garantis que, ça, on ne le verrait plus chez *Thierry Magnier*, ce que je vais vous montrer là. C'est donc *Frédéric et Frédérique*. Le concept du livre n'est pas inintéressant, c'est un livre en deux volets. Il y a deux livrets dans la même reliure, il y a un dialogue entre des adultes et des enfants: « Tu sais que les filles et les garçons sont différents? dit l'adulte. — Moi, oui, je le sais, mais, visiblement, ce sont les grandes personnes qui ont du mal à s'y retrouver. — Ils ne sont pas faits de la même façon et, plus tard, les petits garçons deviendront des hommes et les petites filles deviendront des mamans. » Et, là, on est *vraiment* dans le genre. C'est-à-dire que les garçons sont destinés à devenir des hommes et les filles sont destinées à devenir des mamans. Et je ne peux pas m'empêcher de vous dire tout de suite une chose que j'avais gardée pour la fin, c'est que l'un des grands drames, il y en a beaucoup dans les livres de jeunesse, des drames constitutifs, mais l'un des grands drames du livre de jeunesse contemporain, c'est que, quels que soient les éditeurs, quels que soient les titres, quelles que soient les qualités que l'on puisse trouver... le féminin est toujours rabattu sur la maternité. Il n'y a de femmes dans les livres de jeunesse que mères! Et ça, rien que ça, c'est une pression sociale et psychologique terrible. Si les femmes, si les individus féminins, que ce soient des hérissons ou que ce soient des lions ou des humains, si le féminin n'est vu que sous l'angle du maternel... on est cuit. On est cuits du point de vue du genre parce que ça rabat immédiatement les hommes vers le fait que — c'est leur grande impuissance — ils ne sont pas capables de donner la vie, seuls. Comme

Françoise Héritier l'explique: le grand drame des femmes, dans l'histoire de l'humanité, c'est qu'elles sont capables de produire et des garçons et des filles. Ça les rend à la fois nécessaires et en même temps chiantes comme tout. La preuve, la Chine où l'on massacre les filles à la naissance. Mais je ne veux pas vous attrister trop, quand même. Sur cette histoire du féminin omniprésent, on le trouvait déjà dans le conte avec la fameuse formule: « Ils se marièrent, ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Eh bien, ce n'est pas si sûr que ça parce que, si vous prenez les contes traditionnels, si vous prenez les grands contes littéraires de l'articulation des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, à l'époque des précieuses, vous avez Mme de Murat, Mme d'Aulnoy et M<sup>lle</sup> Catherine Bernard qui écrivent des contes dans lesquels il n'est pas question *du tout* que ça se termine par un mariage et des enfants. Aujourd'hui, Nadine Jasmin a une magnifique prestation autour de ce thème-là, dans une livraison qui s'appelle *Le Tricentenaire de Perrault*.

Alors, Gaston Bonheur, écrivain français qui sévissait partout dans les années 1970, a fait un livre qui s'appelle: *Qui a cassé le pot au lait?* Je vous lis l'introduction *in extenso* parce que, si vous voulez trouver un joli texte sur la différence qu'il y a entre les garçons et les filles... « Examinons une petite fille. » Rien que la première phrase... j'adore. « C'est la chose du monde la plus difficile à démonter. Un petit garçon se lit au futur. Il annonce assez facilement le savant ou le gendarme qu'il sera; le don Juan ou le Tartuffe. Destiné à devenir un arbre, il est déjà un arbrisseau. On lui voit pousser selon qu'il sera poète ou militaire des feuilles de saule ou des feuilles de chêne. La petite fille, elle, cache soigneusement son jeu. Sera-t-elle reine, courtisane, sœur de charité? » C'est-à-dire que les filles sont destinées à devenir reines, mères (ça, c'est moi qui l'ajoute) ou sœurs de charité. Elle est impénétrable, la petite fille, parfaitement close, « aussi inquiétante qu'une joueuse de poker. Le petit lapin vous annonce clairement avec ses grandes oreilles, son tic de la lèvre supérieure et sa misérable queue le bon civet qu'il sera, devenu grand, mais vous interrogeriez en vain la plus bigarrée des chenilles, elle ne vous dira rien du papillon qu'elle dissimule. » Métaphore. « Le petit garçon sera le même devenu grand, la petite fille sera une autre.

Lui ne fait que forcer, elle se métamorphose. Il faut donc la prendre comme elle est. C'est un être parfaitement accompli, totalement noué, profond, mystérieux, attachant. La femme de demain dort en elle avec ses ailes fripées et ne se nourrit que des songes de la nuit. C'est une eau claire, mais si abondante qu'on ne peut pas voir ce qui se trame en son fond. C'est un puits à l'œil innocent.» Alors, je ne vous dis pas l'inconscient du texte... «La petite fille mourra vers l'âge de douze ans d'une étrange blessure avec du vrai sang.» Au passage, Françoise Héritier, déjà nommée, dit que la grande différence biologico-historique qu'il y a entre les garçons et les filles, c'est que les filles ne méprisent pas le sang quand elles le perdent, une fois par mois, alors que les hommes tentent de maîtriser le sang des blessures; et, en général, réussissent, sinon ils en meurent. Donc il y a un sang passif, un sang qui s'écoule et un sang que l'on empêche de s'écouler, et il est dit qu'il y a là une cassure profonde au niveau symbolique qu'il est très difficile de nier.

«Alors, pour trente ou quarante ans, ce sera un être glorieux et scandaleux marqué du stigmaté étalé à la boucherie du monde ou enserré dans son pansement mythique. Plus tard, avec un peu de chance, au prix d'une nouvelle mutation, on retrouvera l'ancienne petite fille, lavée, délicieuse, avec ses joues de pomme, simplement plus ridée.» Je signale que c'est l'introduction d'un livre qui est sous-titré: *L'album de famille pour toutes les Françaises*.

«Et elles se donneront la main [la grand-mère et l'enfant, remarque du conférencier] dans l'amour immodéré de la galette et du petit pot de beurre, mais le loup, bizarrement, qui succombe aux femmes, mange les petites filles et les mères-grand. Le loup est ainsi, on dévore les herbivores [...].» Après, il part sur le loup... J'adore ce texte.

Je voulais vous parler de Mme de Murat, de mémoire, qui fait un conte dans lequel il est dit: «Une noce est le plus triste des jours.» Fabuleux. Et puis, Catherine Bernard aussi, Françoise Héritier également. Et tout le monde finit par dire que «[...] les auteurs comme les amoureux échouent à l'épithalame». Épithalame: poème que l'on compose en l'honneur des jeunes mariés. Alors que Paul de Tarse, dit saint Paul, disait qu'il fallait se marier pour ne pas... tant qu'à faire d'avoir

des relations sexuelles, il valait mieux qu'elles soient dans le mariage. Sinon on brûlait en enfer. Donc, plutôt que de brûler, il faut se marier, disait saint Paul. Tout ça pour vous dire que nous sommes à un moment dans l'histoire du livre de jeunesse dans lequel, dans les contes, on va avoir plein de contes parodiques, certes, mais on va avoir des mutations du conte qui vont dans le sens du genre et, par exemple, si, dans la plupart des livres de jeunesse, les femmes ne sont que des mères, il y avait deux catégories de femmes qui étaient exclues jusqu'à présent, c'étaient les fées et les sorcières. Eh bien, c'est fini. Les fées et les sorcières se reproduisent comme tout le monde si j'ose dire. Vous connaissez sans doute *La fée sorcière* de Brigitte Minne et Carll Cneut, chez *Pastel*, livre digne d'attention, car il s'intéresse à la question du genre et, parce que cette petite fille est une fille de fée (on ne sait pas qui est le père), il dit donc que les fées se reproduisent. Ce qui est une première à ma connaissance, car, dans les contes classiques, jamais les fées ne s'occupent des histoires d'amour. Elles sont omnipotentes sauf pour ce qui relève de Cupidon. Cupidon est le seul à pouvoir régler les histoires d'amour. Les fées peuvent venir en soutien, éventuellement, mais ce serait trop bien si elles pouvaient régler d'un coup de baguette magique les problèmes amoureux, mais jamais elles ne le font. Donc, ici, très bien, c'est une nouveauté, récente, de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Vient d'être publié le livre *La princesse parfaite* de Frédéric Kessler et de Valérie Dumas, chez *Thierry Magnier*. Vous avez une fée qui non seulement va se marier avec le roi, ce qui est quand même une sacrée nouveauté, mais, pour pouvoir se marier, il faut qu'elle abandonne ses pouvoirs, et ça... c'est terrible! Les fées peuvent se marier, elles vont avoir des enfants, etc., mais, dans ce livre-là qui, par ailleurs, est assez intéressant, développe des trucs sur la liberté d'une princesse qui va résister et sortir de la perfection qu'on lui a prêtée comme compétence. Elle va découvrir le désir, elle va être capable de «[...] donner un nom à son désir», dit exactement le texte. Sauf que sa marâtre lui révèle qu'elle doit perdre ses pouvoirs.

Cette omniprésence du mariage, même chez les fées — ça commence à devenir un peu inquiétant —, vous la trouvez partout. Par exemple, dans cet excellent livre: *Bou et les*



3 jours d'Elsa Valentin et d'Ilya Green à l'Atelier du Poisson soluble, petit éditeur français d'albums et de livres théoriques intéressants. C'est un livre qui est passionnant par ce qu'il joue sur la langue.

Il n'y en a pas tant que ça des livres qui jouent sur la langue.

«Il était une petite Bou qui vivait dans la forêt avec sa maïe et son païe.» On sent que c'est un livre qui est écrit en baragouin, vous avez la syntaxe qui est conservée, mais on fait des mutations verticales de vocabulaire. Donc, on comprend ce qui se dit grâce à la syntaxe et aux effets de contexte. «Un jour, elle partit caminer dans la forest pour groupir des flores... — Petite Bou, ne t'élonge pas troppe, lui dirent son païe et sa maïe. — Dakodak, répondit Bou.» On a compris que c'était l'équivalent de la publicité pour *Omo*, *Omo* la lessive, sur *basta* et *crapoto*, vous vous souvenez? On voit bien comment ça marche, c'est intéressant. Sauf que... Pierre Péju, dans *La petite fille dans la forêt des contes*, explique que l'intérêt du conte de *Boucle d'or*, c'est qu'on ne sait pas d'où sort cette gamine; au début, elle sort de la forêt, point. Et on ne sait pas non plus vers où elle repart quand elle s'enfuit après la rencontre avortée avec les ours. Je voudrais bien savoir ce qui est passé dans la tête des deux auteurs et de l'éditeur de ce livre-là qui sont allés nous mettre une famille, au début et à la fin. Pourquoi avoir été ajouter... par quelle pression inconsciente, d'une certaine manière, on vient ajouter de la famille là où, justement, il n'y en avait pas? Car tout l'intérêt de *Boucle d'or*, c'est qu'elle ne vient pas d'une famille et qu'elle n'y retourne pas. [...]

Un livre qui vient sortir: *Le tout petit roi* (Milan)... Tiens, tiens, c'est du même Taro Miura, celui qui avait fait *Métiers*... C'est un champion, lui, il faut le suivre de près... Je vous le raconte, ça va vous énerver. «Il était une fois, dans un pays, régnait un tout petit roi.» Il y a un *K* sur son maillot, ça veut dire *King*. C'est un livre qui est fait pour être vendu à l'étranger. Donc, le petit roi vit dans un grand château trop grand pour lui, il a des armées, des soldats. Les soldats ne font rien. Quand il mange, il n'arrive jamais à finir tout ce qu'il a à manger. Il n'y arrive jamais parce qu'il y a

trop de choses à manger. On peut trouver que c'est du gaspillage. «Il en avait tellement qu'il n'arrivait jamais à finir tout seul. Quand il faisait du cheval, il tombait. [...] Quand il se baignait, il était furieux parce que le jet d'eau giclait sur sa tête et dans ses yeux et ce n'était pas amusant.» Et dans son grand lit, beaucoup trop grand pour lui, il flotte. Du coup, qu'est-ce qu'il va faire? Il va épouser une reine, une princesse qui s'appelle *Queen* avec un *Q*, avec la lettre *Q* sur son costume.

«Un jour, le tout petit roi décida de se marier, il épousa une grande princesse. Ils furent très heureux ensemble.» Alors, on ne sait pas ce que voulait la princesse, mais on se marie et on a... — quoi!? — dix enfants! Donc, on est dans une tradition célèbre: «*Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.*» Là, il y en a dix et, visiblement, ils les ont eus d'un seul coup parce qu'ils ont tous la même taille. Bon, c'est un conte... Du coup, les soldats qui occupaient le grand château sont renvoyés chez eux puisqu'il y a les enfants. On prend les mêmes pour des tarés... On leur raconte n'importe quoi. Les soldats ne faisaient rien, ils occupaient le château parce qu'il est très grand; maintenant qu'il faut de la place pour les enfants, on renvoie les soldats chez eux et le texte dit: «Alors le petit roi dit à ses soldats de partir en vacances et les grands soldats furent très contents de rentrer chez eux et de revoir leur famille.» Eh bien, oui, parce que les soldats, ça a de la famille aussi. «Aujourd'hui le château est un superbe terrain de jeu. Les enfants du tout petit roi et de la grande princesse y courent dans tous les sens.» Ils jouent à cache-cache et au loup, on s'en fiche; et puis, quand ils mangent, il y a assez à manger pour tout le monde. La vie est bien faite et tellement bien faite que, maintenant, quand on se baigne... Notez que la princesse est sexy et que le roi est le seul à avoir un petit maillot parce que les rois, ça ne montre pas sa quèque dans les livres quand même. Ce qui est rigolo, c'est qu'il y a toujours autant d'éclaboussures, mais ça ne le gêne plus. Toute la famille peut se baigner en même temps dans la grande baignoire avec fontaine. «Les enfants du tout petit roi et sa grande princesse s'amuse comme des fous.» Il n'est plus question d'éclaboussures dans les yeux parce qu'à présent, c'est du plaisir.

Ce qui me tue complètement, c'est l'image finale. On comprend pourquoi le livre était grand, car tout le monde vit dans le même lit. Extraordinaire. On en profite pour jeter avec l'eau du bain l'une des règles de la pédiatrie: il vaut mieux éviter, quand on est un couple, de dormir – longtemps en tout cas – avec ses enfants. Ce n'est pas exactement ce qui est recommandé. En tout cas, ce qui est vraiment bien, c'est qu'elle était exactement de la taille du lit. Donc, tout est prévu. Sacré Taro Miura! J'aimerais bien le rencontrer.

Voici [maintenant] un bouquin qui vous fait une révolution par rapport à ça. Parce qu'on peut aussi raconter de manière parodique des contes, de façon rigolote, un peu distanciée, mais qui soit idéologiquement intéressante. Ce livre est sorti en 2009 chez *Albin Michel Jeunesse*. De Marie Darrieussecq qui n'est pas une écrivaine tombée de la lune et de Nelly Blumenthal pour les images: *Péronille la chevalière*. Celui-là m'excite bien parce que, déjà, vous avez une femme chevalière, ce qui n'est pas complètement évident, mais ce n'est pas ce féminisme-là qui va être intéressant. Notez en passant que c'est dessiné façon fin du Moyen Âge, avec un trait façon vitrail. «Il était une fois une petite fille, elle s'appelait Péronille. C'était une petite fille très forte, très belle et très intelligente.» Super, elle a toutes les qualités. Elle a une épée, un cheval et c'est une vraie chevalière qui vous tue des dragons et qui vous mène des quêtes tout à fait passionnantes. «Un jour, elle arriva sur son cheval dans un très beau royaume. Elle cherchait des méchants à pourfendre.» Que trouve-t-elle? Pas un méchant à pourfendre. Elle trouve un prince. Une espèce de prince un peu niais qui joue de la mandoline avec les yeux fermés. Ce qui n'est pas exactement ce que font les princes dans les contes classiques. Mais, chose inattendue, elle tomba amoureuse du prince du royaume. «Il était en train de jouer de la mandoline sur le balcon de son palais. Il était très occupé et comme il rêvait tout seul [...] il était beau avec ses yeux mi-clos.» Elle n'avait rien demandé à la reine (à la reine!), s'il était possible d'épouser le zozo. «— On n'épouse pas mon fils comme ça, dit la reine.» J'aime bien parce qu'il y a un commentaire: «[...] la maman, donc.» «— Il faut passer trois épreuves et j'aime autant vous dire, dit la reine, que, jusque-là, toutes les prétendantes ont échoué.»

Donc, c'est un classique du conte: accéder au nirvana. Et donc, on voit, dans les douves du château, toutes les prétendantes qui ont échoué et qui ont été jetées par-dessus bord, mais elles ne sont pas mortes. Elles sont un peu grises, un peu pourries quand même, mais il y en a une qui suce son pouce, donc ce n'est pas trop inquiétant quand même. Alors, les épreuves (je vous le fais un peu vite), d'abord il faut tuer un dragon. Tchac! Tchac! Tchac! Elle tue le dragon, puis elle dit: «C'était fastoche, hein!» (Tous les morceaux du dragon tombent dans la mer et cela fait des îles qui s'appellent les «Alexandrines», c'est mignon comme tout.) La reine est un peu surprise. Deuxième épreuve: il va falloir rencontrer les sept sages qui ont des robes qui tombent jusqu'à terre, des robes bleues et des chapeaux pointus. Ils ont une énigme, façon sphinx. L'énigme, c'est: qu'est-ce qui est vert, rond et qui monte et qui descend? La petite princesse dit: «C'est facile, c'est un petit pois dans un ascenseur.» On est au Moyen Âge! «C'était trop facile, probablement, dit la reine.» Mais, en fait, elle a trouvé. Bien. Arrive la troisième épreuve. «Il s'agit d'aller chercher, dit le roi, une mousse à raser que l'on ne trouve qu'au pays des barbiers.» Et que je te prends le cheval et que je te vais au pays des barbiers et que je te ramène la mousse à raser sans coup férir. Et, du coup, toute la population dit: «Gai, gai, marions-les.» Les épreuves étant accomplies, la suite attendue est bien le mariage du prince et de la princesse... Sauf que... la fin est quand même assez délicieuse: «Vous pourriez peut-être me demander si je suis d'accord, dit le prince» en ouvrant les yeux mi-clos et en s'arrêtant une seconde de jouer de la mandoline. Alors la petite chevalière dit: «Ah! Ça commence à bien faire, les exigences, dit Péronille. C'est vrai, quoi, à la fin. Il ne m'a même pas regardée.» Et elle se barre. La fin du livre, c'est ça. Elle trouve que ça fait un peu trop d'épreuves. «Finalement [dit le texte] ils ne se marièrent pas, mais le roi avait sa mousse à raser, l'énigme des sept sages avait été résolue, les douze îles bienheureuses avaient poussé dans l'océan [...]» et ça se termine parces mots: «Et c'est déjà pas si mal.»



Là, on est dans la parodie, mais, en même temps, une parodie qui fait sens par rapport aux inversions de modèles et le fait qu'il est peut-être important de demander au prince son avis, de demander au prince joueur de mandoline s'il a l'intention d'épouser des princesses.

Maintenant, je vous montre des horreurs. Chez l'éditeur annoncé, ce livre qui s'appelle: *Dis, pourquoi la dame est toute nue?* de Christos et Philippe Bucamp, aux éditions *Talents hauts*, en 2010. C'est déjà une escroquerie parce que, moi, j'espérais qu'il y ait des femmes à poil. Eh bien, pas du tout. En fait, c'est une famille d'écureuils. De manière libidinale, j'ai été un peu déçu parce que l'érotisme des écureuils me laisse des plus perplexes, enfin, moins intéressé. Les images ne sont ni faites ni à faire, mais l'histoire... «Roxane passait tous les matins devant le marchand de journaux pour aller à l'école avec son papa ou sa maman.» Là, il y a du féminisme, c'est: «[...] ou sa maman.» «Et chaque matin, à cet endroit précis, ses parents s'écriaient: "Et si on jouait?"» L'objectif des parents, c'est d'empêcher que Roxanne voie les images licencieuses, affichées sur le kiosque à journaux. «Et si on jouait? Roxane disait: — Oh oui! Sans se poser de questions.» Roxane est conne, mais bon... Alors, il y avait le jeu de l'avion. «Oh, regarde Roxanne, disait son papa. Qu'est-ce que c'est? Un oiseau, un avion, un bateau volant? — Où ça, où ça, papa? demande Roxanne.» Et le papa pressait le pas. Donc, ça avait réussi. Ensuite, la maman. Il y avait le jeu de: je-me-cache-les-yeux-comme-ça-personne-ne-sait-où-je-suis. «Roxane adorait ce jeu. — Devine où je suis, maman! — Je ne sais vraiment pas, disait la maman qui se dépêchait.» À chaque fois, vous l'avez compris, on évite. Il y a le jeu de la course, etc. Et, finalement, patatras! Sinon il n'y aurait pas d'histoire. «Un jour, la petite fille tombe à plat ventre devant le kiosque.» Bing. Et qu'est-ce qu'elle voit sur ce kiosque? Elle voit ça: une dame écureuil toute nue dans une ambiance festive avec des coupes de champagne et, derrière elle, un écureuil habillé. Un monsieur écureuil vêtu d'un smoking. Et le texte dit: «Un matin, Roxane courait très vite quand, patatras! Elle tomba devant le marchand de journaux et vit ce qu'il y avait en devanture. — Ha! s'écria-t-elle. Une dame écureuil toute nue!» Relevons

les éléments graphiques qui font que les mots «toute nue» sont en gras ainsi que le mot «patatras», qui est l'élément *important*.

Ensuite, paf! On passe dans du rose. Joli rose. Et puis, le texte: dialogue avec la mère. Je vous jure, je n'invente pas, je lis. Ce n'est même pas la peine de paraphraser. «Pourquoi le monsieur écureuil à côté de la dame n'est-il pas tout nu, lui? demanda Roxanne. — Oh, c'est difficile à expliquer, répondit la maman.» Je comprends. «Disons que... ça amuse le monsieur de laisser la dame écureuil toute nue. — Ah? Mais il est méchant! s'écria Roxanne. La pauvre, elle doit avoir froid.» Roxanne, franchement... «Et, en plus, on ne montre pas ses fesses dans la rue. Hein, maman? dit la petite fille. — C'est vrai qu'elle doit avoir froid, répondit la maman. Si, au moins, il permettait de rester à l'intérieur du livre. — Oui, c'est vrai, elle aurait plus chaud, s'écria Roxanne.» Et que va-t-elle faire Roxanne, comme on est dans un livre antisexiste?

«De retour à la maison, Roxanne et son papa décidèrent de tricoter un long pull en angora avec des cœurs, des poissons et des chevaux violets. — Voilà, comme ça, si la dame veut sortir des pages du livre, elle aura chaud. — Et on ne verra plus ses fesses, s'écria Roxanne en riant.» Roxanne! Heureusement arrive Sarkozy. Enfin, le roi des écureuils. Les parents et la petite fille écrivent à tout le monde une jolie lettre pour protester contre le fait qu'il y a des dames toutes nues sur les couvertures des livres. «Pourquoi laissez-vous des dames toutes nues en couverture des magazines? Vous pourriez leur dire de rester à l'intérieur des livres ou de porter des vêtements chauds. Ils envoyèrent la lettre à tous ceux qui font des magazines, aux grands, à la télévision, dans les écoles, dans les mairies et au roi des écureuils.» Le voilà. «Alors, le roi des écureuils fit proclamer une loi interdisant de montrer les dames toutes nues dans la rue.» J'adore quand l'antisexisme conduit à une... norme. «Et depuis ce jour, les dames, comme les messieurs, sont toujours vêtues en couverture des magazines, ainsi elles n'ont plus froid et, quand elles veulent rester toutes nues, elles vont au chaud, à l'intérieur des livres et les parents n'ont plus besoin d'inventer toutes sortes de jeux quand ils passent devant les marchands de journaux avec leurs enfants.» Fin du livre. Celui-là, il est simplement con.

Il y en a un qui est dangereux, c'est celui-là. Il a le double tampon : antisexiste et Amnesty International. Ça s'appelle *Samia et les fantômes*. C'est un livre sur le voile. Moi qui suis vice-président du Salon de Montreuil à Paris, je vous garantis que, lorsque j'ai vu ce livre-là, j'ai prévenu la sécurité du Salon qu'on pouvait avoir un incident grave sur le stand. Vous avez trois fantômes qui sont des femmes voilées. Déjà, les appeler *fantômes*, cela pose une vraie question, je pense. « Quand elle sera grande, Samia sera fantôme comme sa maman, sa tante et sa grand-mère. Dans la famille, on est fantômes de mère en fille. » Vous avez l'oncle, coercitif, qui montre du doigt la loi avec sa bouche grande ouverte. « C'est l'oncle qui ne veut que des femmes fantômes autour de lui. C'est important d'être un fantôme, leur a-t-il dit. C'est respecter son père, son frère et son mari. » Le petit frère, Salman, n'est pas de cet avis. « Moi, je trouve que les fantômes, ce n'est pas joli. Et puis, quand tu seras un fantôme, tu ne pourras plus grimper dans les arbres. Samia sait qu'elle devra dire adieu aux arbres, adieu aux baignades dans la mare, adieu à la balançoire du parc. Les fantômes ont du mal à bouger, à courir et le vent ne sèche jamais leurs sueurs. » Je ne sais pas si elles se sont rendu compte que *sueur* et *suaire*, c'était proche. *Et le vent ne sèche jamais leur suaire* aurait fonctionné autant que « [...] ne sèche jamais leurs sueurs ». Bref. « Et quand on est un fantôme, l'école, c'est compliqué. Samia et ses amis en ont déjà parlé. Difficile de lire ou de compter quand on est recouvert de la tête aux pieds. » De qui se moque-t-on ? Ce n'est pas le problème. Être recouvert de la tête aux pieds n'empêche pas d'apprendre à lire et à compter. C'est autre chose qui se joue. Ce sont d'autres interdits. Ce n'est pas le plus grave : « Quand elle sera fantôme, Samia aura d'autres devoirs. Elle glissera sur le trottoir en poussant une poussette, elle étendra le linge, elle servira du thé aux amis de son oncle. » Puis, le drame. Un jour, en rentrant le mardi soir de l'école, il y a une ambulance devant la maison et voilà que l'oncle est mort. « L'oncle avait toujours eu des gros problèmes de cœur. » À mon avis, c'est de l'humour. « Cela devait arriver un jour, les fantômes se pressent autour de la tombe. » Les trois femmes viennent pleurer sur la tombe. Et, à ce moment-là, à la tombée de la nuit (je vous jure que c'est vrai), derrière

un saule, l'oncle leur apparaît en fantôme... « Un vrai fantôme, enfermé sous son drap pour toujours. » Donc, il faut bien distinguer dans les livres de jeunesse entre les vrais et les faux fantômes. Quand vous construisez une fiction qui a une fonction injonctive et que vous vous empêchez les pinceaux, vous en arrivez à distinguer entre les vrais et les faux fantômes pour faire comprendre quelque chose. Alors, que se passe-t-il ? La petite fille prend la même attitude que le Tonton, avec la bouche grande ouverte et le doigt accusateur, et elle dit au fantôme : « Alors, qu'est-ce que ça fait d'être un fantôme, hein ? demanda Samia à l'oncle sous son saule. Qu'est-ce que ça fait d'être toujours tout seul, enfermé loin des regards, loin du soleil et de voir le monde en noir et blanc dès qu'on le revêt ? » C'est une métaphore...

Et ça se termine comme ça : « La main de Salman dans la sienne [...] ». Il y a un inconscient du texte, quand même. Ce n'est pas la main du zouave, faut faire attention. Dans n'importe quel texte, il y a des affleurements. Je serais directeur d'une maison d'édition comme ça, je dirais : attention, quand même ; faites gaffe, là, vous êtes vraiment dans une intertextualité tellement manifeste qu'elle est inquiétante. « Je ne serai jamais fantôme. » L'oncle ne répond pas, il recule dans l'ombre de son nouveau royaume. Et ça se termine comme ça. « Le vent arrache aux cordes à linge les linceuls des femmes et les déchire sur les rochers. Samia et Salman, assis face à la mer, voient les vagues avaler les lambeaux déchirés. » Donc, par chance, un cataclysme naturel va débarrasser les fantômes de leurs suaires.

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on est complètement empêtré dans ces questions de représentation parce qu'on n'a pas pris le problème par le bon bout. C'est ce que disait Nietzsche : il faut prendre le problème par la racine et non par le bout. La racine de tout ça, c'est quand même l'androcentrisme dominant, la misogynie permanente qu'il y a dans la vraie société. Il y a un écart dans les livres de jeunesse, écart soi-disant positif. Pour des raisons *bon chic bon genre*, pour des raisons de l'ordre du *politiquement correct* ont disparu (ou presque), dans l'essentiel des livres de jeunesse, les images les plus brutales du machisme. Les plus brutales d'entre elles de l'androcentrisme sont très fortement minorées dans les livres



de jeunesse contemporains. Du coup, vous avez une espèce de bouillie et d'idéologie du consensus

dans lesquelles, comme on ne touche pas à la racine, à la reproduction de la force de travail sous la forme familiale (c'est-à-dire sur le fait que le capital a besoin de la forme familiale pour se reproduire) – comme on ne touche donc pas à ça, sauf un tout petit peu à la marge (on commence à voir deux ou trois familles homoparentales dans quelques livres qui sortent discrètement de l'hétérosexisme; il y en a en effet très peu, cinq ou six: *Renard et Renard* à la *Joie de lire*, *Jérôme par cœur* chez *Actes Sud Junior*, *Marius* à *l'Atelier du Poisson soluble*, *L'heure des parents*, épuisé depuis longtemps, que j'avais publié il y a une dizaine d'années, j'en connais peut-être encore un ou deux autres, et puis c'est tout; c'est vraiment à dose homéopathique par rapport à l'abondance du reste de la littérature de jeunesse) –, du coup, on voit bien que la démarche militante est à côté de la plaque.

Historiquement, elle l'était déjà dans *Rose Bombonne* déjà nommée. Qui connaît déjà l'histoire de *Rose Bombonne*? C'est là qu'on voit que l'on vieillit... Trois mains seulement se lèvent. *Rose bombonne*, c'est un livre absolument indispensable à connaître dans sa version de départ; il a malheureusement été republié sous le titre *Rose Bonbon* chez *Actes Sud* et c'est une infamie parce que c'est présenté comme une archive, or c'est un livre qui a été traficoté, qui a été mis au goût du jour féministe actuel, mais ce n'est pas tout à fait la même chose.

Ce livre-là, je suis obligé de vous le raconter. Vous avez une tribu d'éléphants. Chez ces éléphants, les mâles sont gris et les femelles, quel que soit leur âge, sont roses. Pourquoi sont-elles roses? Parce qu'elles ne mangent que des pivoines et des anémones. Ce qui rend... rose, ce qui rend les yeux brillants et, surtout, comme le dit le texte de 1975: «Fillettes, disaient les pères, finissez bien toutes vos anémones, mangez jusqu'au bout vos pivoines sinon vous ne deviendrez jamais belles et roses comme vos mamans, vous n'aurez jamais

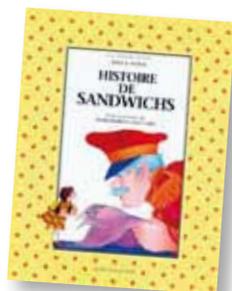
les yeux grands et brillants comme elles et aucun éléphant ne voudra vous épouser quand vous serez grandes.» Donc, le destin des filles, fussent-elles des éléphantess, c'est d'être épousables. Et les pères sont là, entre autres, pour veiller à ce qu'elles respectent la loi. De plus, les petites éléphantess sont parquées dans un enclos dans lequel poussent ces fleurs. Les pauvres éléphantess sont en plus affublées de trucs ridicules, de petits chaussons roses, etc.

Les petits mâles, eux, ils s'éclatent. Ils se roulent dans la boue, ils vont jouer dans les flaques et, eux, ils sont d'un joli gris, dit le texte. «[...] un joli gris éléphant». Un des grands problèmes de la théorie du genre actuellement, c'est qu'on fait *comme s'il* y avait un genre neutre qui serait le genre masculin. Parler du gris des éléphantess comme étant le *beau gris éléphant*, c'est quand même renvoyer à ce que l'on appellerait aujourd'hui le «genre neutre». Alors, il y a une certaine zozote qui s'appelle Pâquerette (on est dans une conception léniniste de l'histoire, on a quelqu'un qui va servir de déclencheur à la révolution... puisque *la classe ouvrière est spontanément très unioniste*, disait Lénine).

Donc, Pâquerette, entre toutes, malgré les anémones et les pivoines, ne rosit pas du tout. La pauvre, elle a beau faire des efforts, elle reste désespérément grise. Ses parents l'engueulent, le père surtout. Il est très fâché, tandis que la mère est juste agacée. Un jour – nous sommes en 1975, période d'un mouvement féministe manifeste –, Pâquerette envoie balader tous les oripeaux qu'on lui a collés et décide que, tant pis, elle sera grise. Pas grave. Du coup, elle va aller jouer. Le texte n'ose pas dire (c'est pour ça qu'il faut être très attentif sur les textes), en 1975, qu'elle va aller s'éclater avec les mecs. On ne dit pas qu'elle va aller se rouler dans l'herbe, etc. On dit: «Et un beau jour, Pâquerette, tout heureuse, sortit de l'enclos, ôta ses chaussons, sa collerette et son joli nœud rose et s'en alla jouer dans l'herbe haute parmi les arbres aux fruits délicieux et les flaques de boue.» Mais on ne dit pas que c'est avec les potes. C'est la même chose, sauf qu'on n'a pas osé, par féminisme *dur* (je ne sais pas comment dire). «Du jardinet, les autres petites éléphantess la regardaient. Le premier jour avec effroi, le deuxième avec désapprobation, le troisième

avec perplexité, le quatrième avec envie.» Du coup – *fonction libératrice*, tac! –, elle a donné le mouvement. Tout le monde y va, toutes les petites éléphantes passent la barrière et, en passant la barrière, elles deviennent grises comme les éléphanteaux. Vous avez une image d'Éden, suivie d'un texte très ambigu : « Pas une seule, après avoir joué dans l'herbe, avoir goûté aux fruits délicieux [...] ». Là, j'en profite pour dire qu'il n'est pas impossible que la misogynie ambiante soit liée aux religions du Livre et qu'on traîne encore la vieille histoire d'Ève qui a croqué le fruit de la connaissance. Ce ne sont que les pères de l'Église qui ont décidé que c'est une transgression de type sexuel, mais avant, ça ne touchait que la connaissance. La transgression d'Ève c'est qu'elle a acquis la connaissance. Enfin, elle a tenté en tout cas. Et ça, c'est quand même complètement interdit. Je vous invite à lire aussi toutes les histoires de Lilith. Dans la tradition juive, il y a, avant Ève, une première tentative qui s'appelle *Lilith*. C'est une dévergondée, une énervée qui veut choisir les positions sexuelles, c'est extraordinaire. Adam est un peu agacé parce qu'il aimerait bien *avoir la main* et, du coup, il dit à Dieu : ça va pas. Donc, on lui enlève Lilith, on lui donne Ève à la place. Ève est déjà plus calibrée. Il semblerait que l'on ne s'en soit jamais remis de ça, au passage. « Depuis ce temps-là, il est devenu difficile de dire, en regardant jouer les petits de cette tribu, lesquels sont des éléphants et lesquelles sont des éléphantes. » J'avais coutume de dire, dans les années qui ont suivi, que ce livre-là était drôlement intéressant parce que c'est la première fois que, d'une façon manifeste dans un livre de jeunesse, on s'adressait aux filles en disant qu'elles avaient un *devoir de révolution* (je ne sais pas comment dire), mais, en même temps, je trouvais quand même assez étrange qu'il faille en passer par la couleur des mâles pour se libérer. C'était un moment du féminisme, mais il s'agissait de prendre la couleur des mâles. Il ne faudrait pourtant pas trop caricaturer cette période parce qu'en même temps, les éditions *Des femmes* avaient publié le *Alice et Lucie*. Introuvable. C'est un petit livret qui est destiné aux filles et qui leur explique comment marche leur sexualité. En particulier, vous avez une vision dont je ne connais pas d'équivalent dans les ouvrages de l'époque et même maintenant où on vous

donne une coupe : une adolescente regarde son sexe dans un miroir et on vous explique le clitoris, on vous dit ce que c'est que le plaisir, etc. Donc, il ne faut pas trop caricaturer le féminisme de cette époque-là où les auteures étaient capables aussi de sortir des livres comme ça.



Mais aussi de sortir *l'Histoire de sandwichs*. Qui connaît *l'Histoire de sandwichs*? Même année : 1975, même auteure : Adela Turin, qui, par chance, est plus intelligente que les livres qu'elle fait. *l'Histoire de sandwichs*, trop bien. Je vous le fais à toutes pompes, mais il faut vraiment que vous le lisiez en bibliothèque. Images de Margherita Saccaro. Publié aux éditions *Des femmes* en France et chez *Dalla Parte Delle Bambine* en Italie.

Dans une forêt, il y a des femmes et des filles qui sont toutes petites (parce qu'elles sont contraintes historiquement, socialement, je suppose) et, toute la journée, elles font des sandwichs. Des sandwichs qui sont superbes. De vrais sandwichs extraordinaires avec des lamelles de jambon, de la salade, etc., et, tous les soirs, alors que ces femmes et ces filles passent la journée à faire des sandwichs, tous les soirs, un camion passe ramasser les sandwichs et les emmener dans la cité des hommes, en dehors de la forêt. Personne, parmi ces femmes et ces filles, ne s'est jamais demandé ce que devenaient ces sandwichs. Un jour, une petite fille, Ita, la plus intelligente du village (donc, on est toujours dans une conception léniniste où il faut que quelqu'un vienne sauver le monde), demande à sa mère ce que deviennent les sandwichs. La mère répond qu'elle n'en sait rien. Personne ne l'a jamais su. La petite se cache dans le camion et elle va tomber sur un gardien dans la cité des hommes, qui lui demande ce qu'elle vient faire. Elle dit qu'elle vient voir ce que font les hommes. Elle découvre avec stupeur qu'ils font des trucs extrêmement intéressants, consistant à faire des calculs savants et à écrire des articles absolument longs et passionnants. Comme ils sont très occupés, ils ne font pratiquement pas attention aux sandwichs

qu'ils mangent d'un air distrait, si j'ose dire. La petite fille demande à travailler. Je vous jure que c'est vrai : (devinez le boulot qu'elle va trouver) on lui donne à tailler des crayons ! Et regardez la machine ! Il se trouve que, dans ma carrière d'éditeur, j'ai rencontré Adela Turin et que nous sommes amis. Je dis beaucoup de mal de ses livres, mais il n'empêche que nous sommes devenus amis. Je lui ai dit que, quand même, d'avoir mis, même en quatrième de couverture, la fameuse image en question, c'était quand même un peu limites... Et elle m'a traité de sale pervers, de machiste, d'obsédé, etc., parce qu'elle trouvait que j'avais l'esprit mal tourné. Je lui ai répondu que ce n'était pas moi qui avais eu l'idée stupide de faire tailler des crayons à cette petite fille. Alors, la petite fille se lasse de tailler des crayons, elle rentre dans la forêt et explique aux femmes et aux filles ce que deviennent leurs sandwiches ; du coup, les sandwiches deviennent minables. Finalement, il n'y a presque plus rien dans le sandwich, il n'y a presque plus de pain et, un jour, le camion repart vide. Et d'être reparti vide, ça va libérer les femmes et les filles qui vont pousser et dont les têtes vont dépasser dans les frondaisons. Elles vont organiser une grande fête de femmes dans laquelle il n'y a absolument aucun homme. C'est une fête de libération. Donc, il y avait «ça». Je crois qu'il faut toujours être assez dialectique et qu'il faut montrer les dimensions avec toutes les facettes. Il y a ainsi cette espèce de lourdeur infernale, mais il y a aussi *Alice et Lucie*. Je suis sûr qu'il n'y a pas, aujourd'hui, un éditeur qui ferait, pour enfants, ce genre de titre.

Et revoici des livres avec Amnesty International pour nous aider, semble-t-il, à nous y retrouver dans les problèmes garçons-filles. Celui-ci s'appelle : *À quoi tu joues ?* Chez *Sarbacane*, maison, par ailleurs, pas inintéressante. C'est de Marie-Sabine Roger, qui est plutôt un bon écrivain, une bonne auteure, et d'Anne Sol, illustratrice. Ce livre semble sortir tout droit d'un supermarché. «Les garçons, ça ne fait pas de la danse.» Ça ne fait pas de la littérature non plus visiblement. «Ce serait trop ridicule.» Ensuite, page suivante : «Les garçons, ça ne joue pas à la dinette. La dinette, c'est nul.» Là, vous avez un chef cuisinier qui est en train de préparer un combat des chefs... «Les garçons, ça ne joue pas à la poupée.» La honte ? Vous

avez un papa qui donne à manger à sa petite fille. Un supposé papa, en tout cas. «Les garçons, ça ne saute pas à la corde. Forcément, c'est des garçons.» Alors, vous avez un sportif qui s'entraîne et qui saute à la corde. Et, surtout : «Les garçons, ça ne pleure jamais.» Vous avez une petite fille qui chouine. «Les garçons, ça ne pleure jamais. Il ne manquerait plus que ça.» Vous avez Noah qui pleure parce qu'il a gagné Roland Garros ou je ne sais quel tournoi et qui se jette dans les bras de son papa, image céléberrissime. Étrange comme problématique. Ensuite, vous avez les filles. «Les filles, ça ne joue pas au foot. Faudrait déjà savoir taper dans un ballon.» On voit des footballeuses professionnelles. Vous allez voir que les filles sont traitées différemment. «Les filles, ça ne joue pas aux voitures. Forcément, c'est des filles.» Et on voit une pilote de Formule 1. «Les filles, ce n'est pas bricoleur. Parce que ça ne sait rien faire.» Et : «Les filles, ça ne sait pas piloter des avions. Et pourquoi pas des fusées pendant qu'on y est ?» Et on voit Claudie Haigneré. «Les filles, ça ne fait pas la guerre. Et puis quoi encore ?» Et on voit des militaires. Alors, la fin : «Mais le monde sans les filles et sans les garçons, ça tournerait beaucoup moins rond.» Voilà. Ça semble vouloir intervenir par rapport à la distribution sexuée des rôles, le genre et ce qui est affecté à chaque sexe, mais, par exemple, si vous prenez le critère «Les garçons, ça ne pleure pas», c'est étrange de dire à des petits garçons, de légitimer leurs pleurs éventuels dans une situation exceptionnelle qui n'a rien à voir avec les émotions non sportives en expliquant que Noah a le droit de pleurer, lui. Vous voyez comment cela bascule ? Donc, c'est très difficile, à partir du moment où on est empêtré biologiquement dans des problèmes de garçon et de fille et qu'on essaye de s'en sortir uniquement comme ça, eh bien, on fait des bouquins qui n'en sont pas. Qui sont des espèces de tracts déguisés. Ça ne fonctionne pas. En plus, ça fonctionne parfois contre son objet. «Les garçons, ça ne joue pas à la poupée», dit le texte, et on voit un supposé papa donner à manger à une petite fille. Je suis désolé, mais, en pédiatrie, les pères ne sont pas destinés à prendre leurs filles comme des poupées. Vous voyez comment ce livre-là peut être contrebancé, au moins controversé. Je ne dis pas ça pour dire du mal, je dis ça pour essayer de vous mettre en garde contre ces trucs-là.

Et que se passe-t-il? Il se passe une chose qui est aussi fortement liée au livre de jeunesse tel qu'il est aujourd'hui. Je voudrais finir avec *Poule rousse*. Parce que *Poule rousse*, du *Père Castor*, c'est gratiné dans tous les sens du terme. Ça me réjouit et ça m'horripile, les deux à la fois. Si vous ne deviez retenir qu'une seule chose de notre rencontre, je voudrais que ce soit celle-ci : dans les livres de jeunesse, aujourd'hui, et je parle des albums uniquement, c'est le *je* qui triomphe. C'est-à-dire que, pendant très longtemps, on a fait des albums qui considéraient les enfants comme étant des élèves, puis on les a considérés comme étant des réceptacles religieux, jusqu'en 1840, ensuite, on les a pris pour de futurs républicains (ce qui était encore de la morale infuse, sauf que cette morale avait changé de couleur). À partir de 1920, on commence à regarder les enfants, du moins en partie, comme des pervers polymorphes, à savoir que l'on s'adresse à eux comme à des sujets. Et, actuellement, dans la plupart des albums, le personnage héroïque (que ce soit un garçon ou une fille), est profondément seul. Dans une solitude absolue. Il n'a pas de recours, il n'apprend pas, personne ne lui apprend des choses. Montrez-moi un album où un enfant apprend quelque chose d'un adulte ou d'un autre enfant ou d'un groupe de pairs, etc. Donc, il semblerait qu'aujourd'hui, les enfants, dans les livres de jeunesse – et c'est peut-être vrai dans la vraie vie –, n'ont de recours qu'en eux-mêmes. Comme ils ne peuvent s'appuyer que sur eux-mêmes et sur leurs forces internes pour franchir les obstacles, comme il n'y a pas de solidarité, comme il n'y a pas d'entraide, comme il n'y a pas de travail du groupe, comme il n'y a pas de recours institutionnel, où sont les institutions dans les albums? Elles ne sont pas là. La police n'est pas là, l'école est là, mais elle est toujours caricaturée comme étant le lieu de l'ennui, le lieu de l'inégalité, le lieu du racisme, le lieu de la bêtise des adultes. Enfin, je vous en passe et des meilleures, c'est de la démagogie. Ça marche bien. C'est l'enfant de Prévert, le cancre qui est bien plus sympathique que le bon élève, mais, dans le fond, ce n'est plus une institution de recours dans les albums. Vous voyez comment ça joue? Les pauvres mômes sont complètement seuls. Après, vous pouvez toujours avoir cinq ou six bouquins dans lesquels vous avez une

filles rebelle et un garçon tendre, mais d'où ça vient? Comment ont-ils réussi à être dans cette position? Comment vont-ils pouvoir partager ce destin meilleur? Si ce n'est par la grâce de la fiction uniquement? C'est quelque chose sur lequel il faut vraiment peser : on ne pourra pas bouger la question des rapports garçons-filles, la question du genre en représentation dans le monde du livre de jeunesse autrement que *collectivement*. Soit par des actions collectives des adultes, des enfants, des institutions, des recours, etc. dans les livres, mais ce n'est pas dans sa force intime. C'est terrible de faire peser sur des enfants – soit réellement dans la vraie vie, soit dans la fiction – la responsabilité et le poids d'avoir en eux-mêmes l'énergie qui leur permettra d'être des filles rebelles ou des garçons tendres. Ça marche? Une image, une seule, non je n'ai pas le temps.

Je vous montre *Poule rousse* d'abord.

Tout le monde connaît cette version de *Poule rousse*, celle du *Père Castor*. Moi, je vous parle de la vraie, si j'ose dire. Relisez *Poule rousse* par rapport à notre problématique d'aujourd'hui, les rapports garçons-filles, etc., c'est génial. C'est génial historiquement. *Poule rousse*, c'est une petite ménagère, agaçante. Moi, elle m'énervait quand j'étais petit, cette petite ménagère parce qu'elle était trop bien. Tout est propre chez elle, tout est net, tout est impeccable. C'est vraiment la bonne fée du logis. Sauf que... et je vous jure que c'est vrai, elle a une copine tourterelle. Son amie la tourterelle vient la voir tous les jours. Toc! Toc! Elle frappe doucement à la porte. Les deux amies s'embrassent et ce sont des *cot! cot! cot!* et des *rou cou rouu!* C'est un bonheur, ce livre. Elles ont beaucoup de choses à se dire. Elles s'assoient l'une en face de l'autre, elles boivent un petit verre de vin sucré (ça, c'est interdit depuis 1972 dans les livres de jeunesse, on n'a plus le droit de boire des vins sucrés...), elles croquent des gâteaux secs, elles chantent et elles jouent aux dominos. Bon, on s'en fiche. Ce qui est important, c'est le renard, car le renard vit avec une renarde. Ce qui n'est pas étonnant, mais ils n'ont pas d'enfants et ils vivent un parfait amour. Ils sont beaux comme des cœurs et, quand le renard revient avec l'idée de manger la petite poule grassouillette (cette *Poule rousse*, elle est grassouillette, elle est appétissante, le

*vocabulaire de l'amour et le vocabulaire de la dégustation sont voisins*, dit Noël Châtelet...). Donc, quand le renard revient avec ce projet de bouffer la petite poule rousse, la renarde, qui est folle amoureuse, lui dit : «[...] Mais quel amour de renard, s'écrie la renarde toute joyeuse.» Et elle lui tend le sac pour aller chercher la poule. Donc, il y a de l'amour, il y a de la passion, il y a de la tendresse entre eux. Le renard va chercher la poule, etc. Souvenez-vous du sacrifice de la petite poule qui est dans le sac et de la petite tourterelle qui fait semblant d'être blessée pour détourner l'attention du renard... La petite poule, qui a son nécessaire de couture, va ouvrir le sac et mettre une pierre à la place; en rentrant à la maison, le renard jette la pierre dans l'eau bouillante. Le texte dit: «Ils se sauvent en hurlant dans les bois, jamais plus on ne les a revus.» Ce qui est intéressant, c'est que, juste à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il y avait déjà un *Poulerousse au Père Castor*, toujours avec le même texte de Lida, qui était la femme de M. Faucher père, et illustré par Romain Simon. Dans cette version-là, le texte dit que les deux renards, ébouillantés, meurent sur place. Vous voyez la différence de l'époque? En 1949, il était possible, juste après la guerre, de laisser entendre que des renards étaient ébouillantés. Le texte dit exactement: «Plus de renard, l'eau jaillit, les renards brûlés tombent l'un à côté de l'autre, plus de renard, ils sont morts.» Sauf que... (et c'est ça qui est trop bien) la fin du conte de *Poule rousse*, dans la version suivante, nous dit: «Depuis ce jour, Poule rousse et la tourterelle ne se quittent plus, elles vivent ensemble dans la petite maison de Poule rousse, elles sont très heureuses.» Eh bien, voilà autre chose. Le *Père Castor*, 1956! Le *Père Castor*, c'est garanti Éducation nationale en France. Je suis sûr qu'il y a plein de parents d'élèves qui pensent que le *Père Castor* et l'Éducation nationale, c'est la même chose. C'est tellement consensuel... Vous vous rendez compte? En 1956 – et la version de 1949 le disait déjà: voilà que la tourterelle et la petite poule vont vivre ensemble. Eh bien, qu'est-ce qu'il se passe dans l'histoire de notre métier? Je vous montre deux versions récentes de *La petite poule rousse*. Celle de *Nathan*, images de Camille Semelet, où il n'est plus question de la tourterelle, donc il n'est plus question que l'on aille vivre avec elle à

la fin et, mieux que ça, il n'est plus question de la renarde, puisque le renard vit avec sa vieille mère! Et le texte dit: «Elle bout à gros bouillons, dit sa vieille mère.» On a viré tout érotisme. Pourquoi cette poule rousse, c'est son nom «poule rousse»? Et ce n'est pas la «petite poule rousse». C'est Poule rousse qu'elle s'appelle. Sa *roussitude*, si j'ose dire, fait partie de son érotisme, de son charme. Pourquoi les roux? Parce qu'il y a du sulfureux. À l'évidence. Il y a quelque chose de fort et ça a été viré. Chez *Hachette*, le titre, c'est: *La petite poule rousse*. Son substantif et son adjectif, ce n'est plus du tout la même chose. Ce n'est plus son identité, elle est maintenant dénommée. Non seulement il n'est plus question de tourterelle puisqu'à la fin, on dit: «Quant à la petite poule rousse, elle coula des jours heureux, mais n'oublia plus désormais de fermer sa porte à clé le dimanche.» C'est très clair et, encore une fois, c'est la mère et non pas la femme du renard. Je m'interroge sur ce qu'est devenue cette renarde. Je suis amoureux d'elle, mais elle a disparu. Si vous la retrouvez, ayez la gentillesse de me dire où elle habite.

Il faut vraiment prendre comme règle d'examen des livres de jeunesse une phrase de Gaston Bachelard, philosophe que j'aime beaucoup: «On ne veut bien que ce qu'on imagine richement.» Eh bien, moi, j'attends des livres de jeunesse tels qu'ils sont actuellement qu'ils soient capables de nous aider à mieux imaginer, à mieux désirer des *possibles mondes*. Je suis de ceux qui pensent que la phrase de Bachelard devrait être au frontispice des maisons d'édition et que l'on devrait travailler sur le chantier des possibles mondes.

Je vous remercie.

**Maggy Rayet** – «Merci, Christian Bruel, de cet exposé à la fois drôle, riche, profond et éclairant, mais, maintenant, c'est à vous, public, de prendre la parole. J'imagine qu'il y a des questions qui vous restent ou des éclaircissements que vous souhaitez voir apporter...»

**Christian Bruel** – «Sinon, je raconte encore un livre...»

**M. R.** – «J'en pose une petite, peut-être de détail, relative à un des livres que vous avez présentés: *Métiers*. J'y suis particulièrement sensible parce que j'ai une fille qui est

soudeuse. Je me demandais si vous critiquez le fait que c'étaient, soi-disant, des métiers masculins ou qu'ils étaient représentés seulement avec des hommes.»

**Chr. Br.** – «Non, non, je faisais simplement remarquer que l'on donne à des enfants un livre qui s'appelle : *Métiers*, mais qu'on ne dit pas que ce sont des métiers d'hommes. Plus exactement, on ne présente que des métiers avec des hommes et on laisse entendre que ça couvre le champ à la fois de la description sexuée, des postures et des positions selon le sexe dans le métier (effectivement, on peut être soudeuse, à l'évidence, mais ce n'est pas un livre comme ça qui nous le laisse entendre). Merci de me donner l'occasion de le préciser. Ce livre-là a des qualités par ailleurs, c'est ça qui est compliqué. On ne peut pas balancer tous les livres qui sont suspects du point de vue du genre, sinon il ne va pas en rester beaucoup. Parce que le problème aussi, ce sont les mâles. Dès que vous avez des livres qui essaient de véhiculer une vision du mâle qui serait légèrement différente... Prenez le problème des pères, prenez la littérature de jeunesse d'albums contemporains depuis trente ans ou vingt-cinq ans, les pères en prennent plein la gueule. Les pères sont dévirilisés et ils sont renvoyés à un statut d'adjuvants. Ça pose un vrai problème. Je suis convaincu que ce n'est pas très satisfaisant pour des petits garçons. Il y a un livre qui s'appelle : *Marre du rose*. Chez *Albin Michel*. Vous avez un petit garçon dont la qualité plaît beaucoup à la petite fille qui voudrait être pirate et s'habille en noir, elle dit : "[...] D'habitude, les filles, elles aiment le rose." Non ! On les a contraintes d'aimer le rose et, finalement, bien sûr qu'elles aiment le rose ! Quand vous commencez par dire que "[...] d'habitude, elles aiment le rose", ça veut dire que je est plus balèze que les filles. Je (la fille qui a décidé d'être pirate habillée en noir), j'ai les moyens parce que je suis une petite bobo, que mes parents me permettent de m'habiller en noir, etc., et le petit garçon qu'elle pense devoir aider, c'est un petit garçon qui peint ses *Dinky toys* avec des petites fleurs façon années 1970 aux États-Unis, *Flower power*. Je ne suis pas convaincu que ça aide beaucoup les petits garçons à assumer leur rôle que d'imaginer qu'ils ont le choix entre être hyperviril et

combatif et footballeux, ou bien de peindre des fleurs sur les voitures !

Personnellement, je préfère... (je suis désolé, je prends le prétexte de la question) une image qui, moi, me trouble beaucoup, celle de *Marcel le champion*. Juste une image dans *Marcel le champion* qui résume ce que je dis, ce que j'essaie de dire depuis tout à l'heure. Marcel est un petit chimpanzé. C'est intéressant parce qu'il a un rapport sadomasochiste au monde. Plus il prend des coups, plus il s'excuse. Pour les cogneurs, c'est extraordinaire. C'est même finalement fatigant. Cette image me plaît beaucoup. Il est pote avec Mimi. Comme Donald et Daisy, jamais ils ne passeront à l'acte, mais ça ne fait rien. Notre petit Marcel, pour draguer Mimi, il l'emmène au ciné voir des conneries comme *Lassie, chien fidèle*, un de ces films larmoyants et romantico-machin. Regardez, les gorilles ont tous payé leur place et ils attendent avec impatience le moment où Marcel va se laisser aller à sortir une petite larme. C'est terrible, cette image où une espèce de doxa masculine attend avec impatience que ce petit chimpanzé prouve qu'il n'est pas un mec. Regardez l'attitude de Mimi qui m'attendrait complètement. Toute la problématique est là : la petite Mimi a pris 30° de gîte. Elle s'éloigne et on sent que Marcel, avec le bout de ses doigts, essaye de la retenir pour qu'elle ne s'écarte pas trop. C'est difficile pour les petites filles d'accepter de sortir au ciné avec un mâle qui se met à pleurer dès que tous les autres mâles le guettent. Donc, c'est plus intéressant de travailler avec des mômes sur une représentation comme celle-là que sur des livres à prétention ouvertement didactique et militante, vous voyez ? Là, il y a de l'écart, il y a de la vie, quoi. Moi, j'aime mieux cette figure-là. Il n'empêche, regardez l'agresseur de Marcel, il serait dans la *backroom* d'une boîte homosexuelle que ça serait pareil. Ou bien il pourrait être dans un clip des *Village People*. Et alors, il est sacrément sexué, ça ne rigole pas. C'est l'agresseur, il va tenter de cogner Marcel, lequel a de la chance puisqu'il se baisse par réflexe, il se relève trop tôt et, du coup, il s'excuse : "Oh, pardon, dit Marcel, est-ce que ça va ?" Et l'autre, qui fait ce que tous les enfants font quand ils se font mal, il met la main entre les cuisses. D'où l'impression qu'il a pris un coup mal placé. En fait, il s'est

fracassé le poing droit sur le mur. Du coup, il est invalidé sexuellement: "Pif rentra chez lui retrouver sa maman." Extraordinaire: le mâle dominant, le chef des gorilles, dès qu'il est vaincu, rentre chez lui retrouver sa maman. Vous voyez que c'est intéressant la question du genre, la question du sexe, comment elle est jouée. Mais alors, ce qui est vraiment bien, c'est qu'il est porté en triomphe par les gorilles parce qu'il a gagné, mais, lui, il ne veut pas être porté en triomphe, lui, il veut qu'on lui foute la paix, il veut lire *Jonathan Livingston le goéland*, il veut être *tranquilo*, quoi. Pourquoi? Parce qu'il est en période de latence, il ne peut pas. Alors qu'il a vaincu. Vous savez, chez les mammifères dominants (ça ne marche pas chez les humains...), les jeunes mâles ne pensent qu'à une chose, c'est détrôner le mâle dominant, prendre sa place, se liguier pour le jeter. Eh bien, regardez l'inconscient de cette image comme c'est trop bien. Après, je vous assure, vous n'allez plus voir que ça. Hop! Hop! Et hop! Donc, quand il est porté en triomphe, quand il est érigé parce qu'il a vaincu le phallus, eh bien, c'est lui le phallus érigé. Il a même le méat urinaire. Après, vous ne verrez plus que cette image, mais, bien entendu, il ne faudra pas l'expliquer en ces termes aux enfants! Ce n'est pas ça, bien sûr. Il faut que ça reste dans l'inconscient de l'image, mais ça y est. Donc, les jeunes gorilles voudraient avoir trouvé leur mâle dominant, mais il est trop jeune. Il y a un temps pour tout. Et c'est ça qu'il faut dire aux mômes, d'une certaine manière.»

**Question du public** – «Qu'est-ce qui vous paraît le plus dangereux? Le texte ou l'image? À partir du moment où l'enfant est seul face au livre alors qu'il ne sait pas encore lire? En tant que professionnelle de l'enfance, comment se rendre compte qu'un livre est dangereux?»

**Chr. Br.** – «Oui, ne soyez pas désespérée, ça s'apprend, c'est une habitude. Il faut interroger les livres. Je ne sais pas comment fonctionnent les enfants. Il faudrait prendre quel enfant? Dans quel contexte? Depuis combien de temps il regarde des livres? Dans quel milieu facilitant? Quelqu'un que j'aime bien, qui s'appelle Jean Foucambert, m'agace parfois parce qu'il a une idée à la seconde, et, fatalement, certaines vous déplaisent. Par contre, il dit que, parfois, avec un enfant, le plus important, ce n'est pas tellement ce

qu'il est en train de lire, mais c'est dans quelle condition il peut accéder à l'objet livre. On a tous le souvenir de livres dont on ne se souvient absolument pas, alors que l'on se souvient de l'odeur de la personne qui nous le racontait ou bien on se souvient qu'on avait mal aux dents, etc. J'exagère, mais on voit bien comment le contexte de lecture est parfois plus important que le livre que l'on lit et je ne crois pas non plus qu'il y ait un danger dans les livres. Ce que je crois, c'est qu'il faut soi-même ne pas se mettre des œillères ni trop *pédagogisantes* ni trop moralisatrices, etc. Il faut accepter d'être dévoilé, de se dévoiler quand on aide des enfants à rentrer dans un livre. Je ne sais pas analyser la solitude d'un enfant face à un livre. Ce que je connais vaguement, c'est la situation triangulaire et plus si affinité: qu'est-ce qui se passe quand on est médiateur entre un enfant et un livre? Ce que je crois, c'est qu'il faut dire beaucoup de soi-même. Et pour pouvoir dire beaucoup de soi-même, il faut connaître le livre et il faut s'être laissé aller à voir des choses.

Prenez un livre comme *La surprise* qui vient de paraître chez *Thierry Magnier*. Il faut dire que cet éditeur produit beaucoup, donc il a quelques bons livres. Dans *La surprise* de Nadia Roman et de Jean-Pierre Blanpain, c'est la première fois, à ma connaissance, qu'une grand-mère échappe au milieu familial. Enfin, elle n'échappe pas, mais ses petits-enfants disent qu'ils ne l'accompagnent plus. Elle ne vient pas, elle ne raconte plus les histoires comme avant, etc. Et, en fait, on va découvrir qu'elle est amoureuse, cette grand-mère. Ce qui est vraiment intéressant, c'est la dernière image: on ne saura jamais de qui elle est amoureuse. Elle donne la main à... quelqu'un. Est-ce que c'est une grand-mère cougar? Est-ce que c'est une fille? Est-ce que c'est une femme? Quel âge a l'amoureux ou l'amoureuse de la grand-mère? On ne le saura jamais. C'est un truc qui me plaît. Je me vois bien raconter cette histoire à des enfants et voir avec eux quelle est la doxa. Que vont-ils imaginer? Ils vont tous imaginer que c'est un mâle, bien sûr. Et puis, ils vont tous imaginer qu'il a, à peu près, l'âge de la dame. Peut-être même qu'il est un petit peu plus vieux qu'elle, et ce, pour des raisons de doxa, pour des raisons d'ordre moral et d'habitude, etc. C'est intéressant de

travailler là-dessus avec les mômes, mais c'est dans la relation. Le livre ne peut pas faire tout. Même le meilleur livre. En plus, je ne sais même pas ce que c'est qu'un meilleur livre.»

**Intervention dans le public:** «C'est affolant de voir une analyse pareille.»

**Chr. Br.** – «On est tous comme ça avec tous les objets culturels. Comment voulez-vous être experte en danse contemporaine si vous n'analysez pas les chorégraphies, si vous ne connaissez pas le nom des scénographes, si vous ne travaillez pas sur l'histoire de la danse. Si vous êtes cinéophile, vous connaissez le nom des chefs opérateurs. Enfin, les plus fous des cinéophiles connaissent par cœur le générique du film. Ils savent distinguer que, là, c'était Alex Yang qui était chef opérateur, là, c'était un tel ou Raoul Coutard chez Godard, etc., mais cela s'apprend. Comment peut-on se prétendre expert en cinéma si on n'est pas capable de faire ça? Donc, expert en littérature, ça ne s'improvise pas, ça s'apprend, mais c'est facile. Il faut se laisser aller.»

**P.** – «Cela a avoir aussi avec les traductions parfois. Les livres sont affadis par les traductions. Je pense à un personnage masculin qui s'appelle Pettson.»

**Chr. Br.** – «C'est un album?»

**P.** – «Oui, *Picpus*, c'est toute une série publiée chez *Autrement*, d'origine suédoise. Pettson vit seul avec son chat, et les autres, ça l'embête. Il est content, il est entouré de plein de choses, il n'est pas client de la société de consommation. Le personnage est très chouette, seulement, en suédois, son chat s'appelle Findus parce qu'il lui a été donné dans une boîte de petits pois surgelés. On traduit et comme on ne peut pas faire de publicité, il s'appelle "Picpus"».

**Chr. Br.** – «Oui, on perd quelque chose.»

**P.** – «Lui, il va contre la société de consommation et on fait peut-être exprès de donner un nom de marque à son chat et puis, hop!»

**Chr. Br.** – «Vous avez raison, mais, en même temps, je me méfie comme de la peste des livres qui sont déjà universellement traduisibles parce qu'ils ont été calibrés et conformés pour ça.»

Prenez l'exemple de *Marcel la mauviette*. En anglais, le premier de cette série s'appelait *Willy the wimp*. On sent que la traductrice à travailler sur la "sonance". Marcel la mauviette, c'est comme *Willy the wimp*. Sauf que... elle a perdu (et c'est ça qui est bien dans une culture, c'est qu'il y a des choses qui ne passent pas) parce que *the wimp*, ça veut dire "quéquette" en argot anglais et, *Willy the wimp*, de façon littérale, ce serait traduit par *Quéquette la serpillière*. Je ne vous dis pas comme le livre aurait eu un succès! Ça, c'est intraduisible.

Du même Anthony Brown, un livre que j'idolâtre: *Une histoire à quatre voix*. Eh bien, le titre original c'est: *Voices* (voix). Dans toutes les conférences que je donne ailleurs, autres que sur le thème du genre, j'attire l'attention, par exemple, sur ce qui est intéressant dans ce livre-là, à savoir que les quatre voix supposées ne sont pas quatre, mais elles sont plus que ça. L'avant-dernière image le montre. Le titre anglais le laissait entendre, *Voix*. J'en ai parlé avec l'éditrice Isabel Finkenstaedt en lui demandant pourquoi elle avait traduit ça par *Histoire à quatre voix*. Elle répondit que *Voix*, ça faisait Jeanne d'Arc. Elle avait raison. Ça a un côté indéterminé. Donc, deux langues ont des déterminants qui sont liés comme ça à leur culture, à leur histoire. C'est vachement dur de traduire. Par contre, il y a des trahisons, vous avez raison.»

**P.** – «Il y a aussi des traductions qui affadissent les livres pour les rendre plus corrects.»

**Chr. Br.** – «Absolument, mais il y a quelqu'un que j'idolâtre aussi, c'est Wolf Erlbruch. L'un des grands livres profondément féministes s'intitule *Remue-ménage chez madame K*, chez Milan. Magnifique livre avec une dame d'un âge certain qui vit avec un mari qui se laisse un peu aller, à la retraite, tranquille, c'est elle qui fait tout, mais, en même temps, il la porte à bout de bras; quand il l'embrasse, il la saisit, il la lève. C'est la seule image que je connaisse dans l'histoire mondiale du livre de jeunesse où un homme d'un âge certain tient dans ses bras, en la soulevant par-dessus (alors qu'elle est confortable, Madame K). Eh bien, problème de traduction. Dans le sens inverse de ce que vous dites, mais que j'entends très bien. À un moment, dans le texte allemand, on a: "[...] Et elle alla chercher de la menthe dans le jardin pour le thé à la menthe." Dans la version française, le texte allemand a été tordu en rendant l'homme

un peu plus antipathique: “[...] Elle alla *lui* chercher de la menthe pour son thé.” Et la fin est absolument sublime (si vous ne devez lire qu’un seul livre de jeunesse, lisez celui-là): elle va s’émanciper grâce à la présence d’un oiseau qui l’aidera à rompre le cordon et, probablement, à vivre une vie meilleure.

Depuis le début [de l’histoire], le mari dit: “Fais ce que tu dois faire, femme.” Ce qui, en allemand, est acceptable, mais qui, en français, fait un peu bizarre. À la fin, le texte dit: “Il se dit qu’il était peut-être temps pour lui de se mettre à cuisiner. La dame s’éloigne avec l’oiseau, revient, s’éloigne avec l’oiseau, mais on comprend bien qu’un jour elle ne reviendra pas.” Alors que le texte d’origine dit: “Il se demanda ce qu’il allait faire pour le déjeuner.” On a rendu le livre plus féministe. C’est une *surtraduction*. On est allé dans le sens manifeste du bouquin. Moi, en tant que traducteur et dans plusieurs langues, j’ai une tendance à surtraduire, à faire dire au texte un tout petit peu plus que ce qu’il avait la capacité de dire. Les deux mouvements sont possibles: affadissement ou “trahison positive”, si j’ose dire.»

**P.** – «Faites-nous plaisir en parlant de *Nous les hommes!*»

**Chr. Br.** – «Christian Voltz, *Nous les hommes!* Je ne l’aime pas beaucoup, ce bouquin-là. J’en suis vraiment confus. Ça fait partie des livres de repentir. Comme s’il était temps que les hommes règlent leurs propres comptes. Qui connaît ce livre-là? Ce que j’en pense n’a pas d’intérêt, mais ce qui en présente, c’est l’analyse que l’on peut en faire. Vous avez des mâles qui regardent un match à la télévision, ils sont fous de joie parce que l’équipe a gagné et qu’elle est championne du monde. Ils se disent qu’ils vont aller fêter ça au Penalty (le bar du coin). Chacun des trois mâles (c’est une stupeur par rapport à la doxa) dit: “Moi, ce n’est pas tout ça, je ne peux pas, j’ai promis de rentrer, il faut que j’y aille.” Les trois mâles se désistent. Le premier avance: “Il y a des tonnes de linge sale et c’est mon tour.” C’est intéressant, puisque, d’un coup, on inverse la répartition des tâches ménagères. Le second dit: “C’est pareil, c’est mon tour de passer la

serpillière.” Le troisième explique: “C’est mon tour de faire à manger pour ce soir.” Donc, le papa va dire: “Je n’y crois pas: la lessive, le ménage, les courses... Vous savez ce que vous êtes? Vous êtes des logettes, des omelettes. Non, pire, des femmelettes.” (Ils n’ont pas osé parce que c’est un livre du *Rouergue*, ils ont été prudents... Pourtant, on sent que ça le démangeait, mais il n’a pas osé.) Ce sont ainsi des “femmelettes” si ces trois mâles s’occupent de tâches ménagères. Il est mort de rire et puis il en profite pour invectiver une avocate qui passe: “Pas vrai, poulette?” C’est un machiste, en même temps. Il va rentrer à la maison et, quand il arrive, sa femme l’attend avec impatience, et, lui, la première chose qu’il lui dit: “C’est quoi cette minijupe?” Elle dit quelque chose comme: “Je te rappelle que c’est mon tour d’aller sortir avec les copines. Et puis tu vas ranger un peu ici parce que c’est le souk et puis tu prépareras à manger pour le petit. Et, d’autre part, je crois qu’il t’a laissé une surprise, le petit. Bon, tu n’as pas oublié que c’était mon tour?” Etc. Le père fait un peu la gueule en découvrant que c’est le tour de sa chérie de sortir et le petit gamin dit: — “Papa, on fait un foot, on joue au foot.” — “Bon, OK, mon gars”, dit le mâle. “On se fait une soirée entre hommes, moi, je suis le goal.” — “Ouuii, dit le gamin. Allez: un, deux, trois, prêt? Go!” Et on tire un penalty, le père a mis deux buts dans le salon. — “Quel beau tir! Jean-Pierre plonge! Magnifique Jean-Pierre...” Et là, le père prend un ballon mal placé en plein dans l’entrejambe. — “Super arrêt, Papa.” — “Ouais, allez, viens manger. Nous, les hommes, il faut qu’on prenne des forces.” Et hop! “La passe à mon fiston.” Il a fait des crêpes et il en passe une. Voilà un livre qui n’a pas su finir, mais c’est normal parce qu’il s’est mis lui-même dans une position absolument impossible narrativement. À force de vouloir réhabiliter les mâles dans leur univers de mâles, on ne peut pas s’en sortir. On ne peut pas inventer une fiction qui tiendrait le coup. Ou alors ça voudrait dire que les utopies ont déjà été réalisées et que le monde a changé et, jusqu’à preuve du contraire, ce n’est pas encore le cas.

Merci à vous.»



## Cherche héroïnes élevées dans l'album de jeunesse

par **Nelly Chabrol Gagne**

Maîtresse de conférences (Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand)

Auteure de *Filles d'Albums*

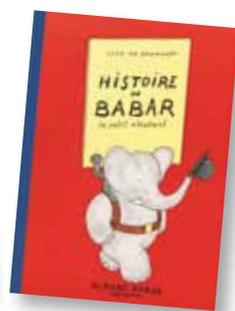
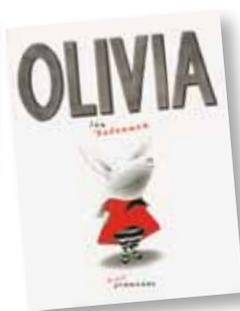
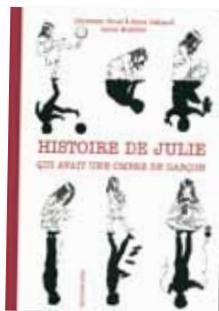
(à paraître à L'atelier du poisson soluble, automne 2011)

Vais-je m'engager dans une quête facile ou, au contraire, risqué-je un long périple dont le résultat ne répondra pas à mes attentes qui sont de repérer des héroïnes, des vraies, dans l'album de jeunesse ? En effet, si avec le mot « héros », nous tenons non seulement les demi-dieux, mais encore les personnages légendaires auxquels le dictionnaire *Le Petit Robert* de 2009 « prête un courage et des exploits remarquables », sans compter tous les personnages de fiction au destin hors norme, en revanche, avec le mot « héroïne », nous quittons l'Olympe pour nous contenter, toujours selon le même dictionnaire, de la « femme d'un grand courage, qui fait preuve par sa conduite, en des circonstances exceptionnelles, d'une force d'âme au-dessus du commun ». Je comprends d'emblée que les héroïnes seront plus dures à traquer. Je verrai d'abord ce que peut (et doit) être une héroïne au sens général, avant de regarder où elles se trouvent et qui elles sont en littérature de jeunesse romanesque. Dans un troisième et dernier temps, je tenterai d'approcher celles, plus tard venues dans l'histoire littéraire, qui pourraient prétendre au titre d'héroïnes d'albums.

### Qu'est-ce qu'une héroïne ?

Je ne retiens pas le sens mythologique puisqu'il semble bien que, dans l'Antiquité grecque, le féminin de « héros » soit très tardif et qu'il

faillit vraiment attendre le Moyen Âge et plus sûrement Ronsard pour voir le mot s'imposer un peu. En revanche, pour l'Histoire, il est quelques héroïnes qui partagent avec leurs *alter ego* masculins le privilège d'être jeunes et d'accomplir un exploit, au sens où la langue parle « d'actes héroïques ». Pour autant, nous nous apercevons que si l'existence théorique de l'héroïne est attestée, la réalité apporte un vigoureux démenti. En effet, qui retenons-nous en France à part Jeanne d'Arc, depuis que l'Histoire l'a réhabilitée et ce, une fois encore, jusque dans *Le Petit Robert* qui la cite en exclusivité au rang des héroïnes, en précisant : « héroïne nationale française. Mourir en héroïne » ? J'en déduis, sans forcer le trait, que pour accéder au statut d'héroïne, il faut que la candidate donne beaucoup de sa personne : en l'occurrence ici, sa virginité, sa bravoure, sa vie pour une cause nationale supérieure, une mort enfin formidable, au sens fort du terme. Il semblerait donc requis qu'elle corresponde aux attentes de notre société dont la norme sexuelle dominante est soit l'abstinence (comme gage de pureté), soit l'hétérosexualité (comme gage de « bonne santé mentale » et de respect des devoirs conjugaux), la norme religieuse plutôt le catholicisme et la norme comportementale le service dû à la nation. C'est pourquoi les Amazones sont rarement conviées à la table des héroïnes et que Marguerite Durand attendra longtemps son entrée au panthéon féminin.



En littérature, elles sont présentes, mais pour des raisons autres que celles qui forgent les héros. Quand elles apparaissent, elles sont parfois associées à leur partenaire et en seconde position (*Roméo et Juliette*, *Paul et Virginie*), détachées de lui (*La Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, *Madame Bovary*) ou regroupées dans une vaste entité qui les perd sur un fond d'anonymat ironique (*Les Femmes savantes*, *Les Précieuses ridicules*), mais c'est le plus souvent par leur «féminité», leur propension à aimer et par leurs «faiblesses» qu'elles se distinguent, non par le souci de l'aventure, de la quête, de la gloire, de l'intelligence (Molière aussi piège les femmes à sa façon). La femme littéraire a du mal à imposer un caractère bien trempé et ses petites robinsonnades la conduisent trop souvent de salon en lit et de confession en confidence. Peut-être sera-ce au fond Virginia Woolf qui lui procurera la force de revendiquer d'autres places pour advenir. En tout cas, il a souvent été demandé aux lectrices de louables et constants efforts d'adaptation pour s'identifier à des héros, faute d'héroïnes, si elles souhaitaient chevaucher, guerroyer, ruser, vivre plus librement ou mourir la tête haute.

## Qui sont-elles en littérature de jeunesse et où sont-elles ?

L'affirmation d'Hélène Montardre résonne encore dans nos mémoires; en parlant des *Aventures de Télémaque* de Fénelon, l'un des ouvrages fondateurs de la littérature de jeunesse, elle écrit: «Miroir offert à un prince, le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, le premier héros de papier destiné à la jeunesse est né: c'est un garçon!» Depuis, plusieurs enquêtes sociologiques et analyses littéraires ont montré l'omniprésence des héros masculins en littérature de jeunesse: robinsons protéiformes, orphelins des rues chez Hector Malot et Charles Dickens ou des airs chez J. M. Barrie ou J. K. Rowling, sans oublier notre Petit Prince «inter(national)», le cortège des personnages masculins dont nous nous souvenons augmente et, si nous nous en souvenons, c'est parce qu'ils accomplissent des destinées hors du commun: ils vivent de dangereuses aventures tous terrains ou des pérégrinations qui témoignent de leur ténacité

et de leur intelligence à s'adapter à toute forme de vie, ils affrontent même les forces de mort ou mettent au défi l'âge adulte. De surcroît, ils présentent un panel de qualités morales remarquable. En un mot, ils offrent à tout-e lecteur-trice l'envie d'être comme eux: des garçons réussis!

Et pendant ce temps, que se passe-t-il chez les personnages féminins? Au début de son histoire, la littérature de jeunesse, faute de moyens techniques, est pauvre en images; ce sont donc surtout les textes qui se chargent de séduire le jeune lectorat. Je relèverais deux (stéréo)types saillants: la belle (avec la bête ou sans) et la rebelle (punie ou marginalisée en général). Les contes perraldiens en prose offrent une piètre diversité d'héroïnes dont la beauté apparaît comme le dénominateur commun exclusif et le trait physique incontournable tandis que leurs actions se limitent à peu. Par exemple, la future Belle au bois dormant, avant de sommeiller cent ans, est dotée de «toutes les perfections imaginables»; le Petit chaperon rouge, avant de se faire un peu bêtement dévorer, passe pour «la plus jolie» du village; Cendrillon, reléguée aux tâches domestiques avant d'épouser un Prince, est forcément «cent fois plus belle que ses sœurs». Quant à la Belle de M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont, tout semble se résumer à sa qualification physique, cause de sa captivité chez la Bête. Ces contes français, partie intégrante de la mémoire de beaucoup d'enfants, ne mettent guère en avant un féminin héroïque qui chercherait la gloire sur les routes ou grâce à sa sagacité. C'est aussi une question d'époque: il faudra attendre les univers romanesques plus ouverts du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles pour rencontrer des fillettes originales, «à idées»: Alice de Lewis Carroll, Sophie de la comtesse de Ségur, les quatre filles du Docteur March de Louisa May Alcott, Fifi d'Astrid Lindgren ou Delphine et Marinette de Marcel Aymé incarnent des personnages pétulants, intelligents, rebelles à leur manière, mais leur rayon d'action dépasse rarement la sphère domestique. Il faut être un garçon et s'appeler André, Julien, Rémi, Nils ou Peter Pan pour oser des tours de France, de Suède, voire séjourner en Neverland. Encore une fois, je conclus de façon mitigée: la postérité littéraire a bien reconnu certaines petites héroïnes, mais elles sont souvent fabriquées dans le moule

des attendus de l'éternel féminin qui confine filles et femmes à la toilette et à la maison. À côté de ces « héroïnes du foyer », comme les a si justement baptisées Marc Soriano, et toujours selon lui, sont apparus les personnages d'un certain courant « rose » (lequel revient périodiquement) et les « filles mousquetaires » ou « *supergirls*<sup>1</sup> ». Rien de très novateur en somme et beaucoup de textes entachés de sexisme ou souffrant de procéder par simple inversion (la fille renonçant à être fille ou empruntant à l'univers masculin ses codes de conduite pour s'affirmer). À partir du moment où les images feront leur magistrale entrée en littérature de jeunesse, par le biais des albums notamment, les héroïnes se dessineront-elles enfin plus énergiquement ?

## Héroïnes d'albums, levez-vous !

Force est de constater d'abord qu'à part une exception « de taille » avec Beatrix Potter dont les aventures de Pierre Lapin enchanteront des générations de Britanniques à partir de 1902, les artistes privilégieront des animaux plutôt corpulents et prestigieux (éléphant, ours, lion, loup), mâles de préférence et susceptibles de réapparaitre, au fil du temps, en fonction des technologies et des stratégies *marketing* pour devenir des stars incontestées de séries d'albums, de DVD, de jouets et objets dédiés à l'enfance. Babar de Jean de Brunhoff en est le parangon ; il emprunte des éléments au conte merveilleux (par exemple à Blanche-Neige), mais son auteur sait innover dans la mise en scène graphique et l'utilisation de la double page. Depuis 1968, l'un de ses descendants tout bariolé s'appelle Elmer : David McKee en a fait un nouveau héros, décliné à l'envi sous différentes formes<sup>2</sup>. Les ours s'imposent également comme héros miroir



dans l'inaltérable série *Petit ours brun* de Danièle Bour, lancée d'abord dans le magazine pour enfants *Pomme d'Api* en 1975 puis en albums et en films d'animation.

Avons-nous des héroïnes sérieuses, animales et prestigieuses<sup>3</sup> ? Sans doute, mais elles apparaissent rarement seules dès le titre (songeons tout de même à l'irrésistible *Olivia*, la petite cochonne imaginée par Ian Falconer en 2000) ; elles vivent en binôme, en famille ou en bandes, par exemple dans les séries *Ernest et Célestine* (la souris est nommée en seconde position) de Gabrielle Vincent, *La famille souris* de Kazuo Iwamura ou *Les P'tites Poules* de Christian Jolibois et Christian Heinrich. Dans tous les cas et pour fidéliser le lectorat, il s'agit de personnages récurrents, qui sont bien entourés (la force d'un orphelin tel Babar se mue en faiblesse lorsqu'il s'agit d'un animal femelle comme Célestine) et dont les aventures sont relatives (la petite poule ambitionne de voir la mer). Même lorsque la série animale se décline au masculin et au féminin, comme pour *Les Drôles de petites bêtes* d'Antoon Krings, nous lisons un léger, mais significatif, déséquilibre. En effet, sur les plus de cinquante titres actuellement au catalogue depuis 1994 et même si la parité est quasiment respectée, je remarque que seuls certains personnages masculins ont droit à une fonction prestigieuse : Benjamin est lutin ou père Noël du jardin tandis que Romain est magicien. Quant à Léon, bourdon de son état, il devient un temps le roi des abeilles : non seulement l'assonance ne fonctionne plus (alors qu'elle est la règle dans les autres cas), mais encore nous le surprenons en pleine usurpation de titre, si nous pensons que c'est plutôt la reine qui viendrait en priorité. Mais ne cherchons pas... la petite bête et concentrons-nous sur les *serial* fillettes.

1. Voir son *Guide de littérature pour la jeunesse* (Paris, Delagrave, 2002 ; 1<sup>re</sup> édition chez Flammarion en 1974), notamment l'entrée « Filles (répertoire des) », p. 256-265.

2. Comme des objets : porte-clés, lampe magique, boîte à bijoux, etc.

3. Je renvoie le-la lecteur-trice au dossier « Livres en séries » de la *Revue des livres pour enfants* de décembre 2010 (n°256, p. 83-135), notamment à l'article de Cécile Boulaire : « Caroline, Émilie, T'Choupi - des séries d'albums à succès » (p. 114-122).



Car elles existent bel et bien. Sachons gré à Sophie Van der Linden de les avoir cherchées, trouvées et d'en avoir rendu compte dans un article, intitulé joliment : « Les nouvelles Éloïse<sup>1</sup> », lequel fait le point sur « ces petites héroïnes, impertinentes, hyperactives, autoritaires, à l'imaginaire débridé » (p. 128) qui se nomment Zuza chez Anaïs Vaugelade, Olga chez Ilya Green ou Rita chez Jean-Philippe Arroud-Vignod et Olivier Tallec et qui n'ont rien à envier à leur illustre aînée britannique : Éloïse du duo Kay Thompson et Hilary Knight. Il resterait à les analyser finement pour voir si leur héroïsme (mais le mot sonne-t-il encore juste ?) dépasse (ou non) celui que leur attribuent les adultes médiateur-trice-s du livre de jeunesse, appréciant (et ce n'est pas rien !) que ces personnages féminins contestent le schéma de la petite fille modèle, auquel Martine nous avait habitué-e-s. Héroïnes des bacs à sable, de certains espaces domestiques ou scolaires, plutôt en culottes courtes comme leurs cheveux, ne sont-elles pas devenues, malgré elles et leur esprit critique, des héritières respectables, parce qu'élevées dans des milieux sociaux et culturels privilégiés (même si l'arrière-plan socio-économique n'apparaît pas explicitement et que les adultes sont exclu-e-s de leurs histoires), à savoir : plutôt cultivés, laïcs, blancs ? Les médiateur-trice-s, aimant leur style de vie (vif et critique) et celui, artistique, de leurs concepteur-trice-s, exagèrent peut-être leur force d'attraction auprès des jeunes lecteur-trice-s, attraction qu'il faudrait vraiment tester et mesurer.

Enfin, trouverons-nous des héroïnes humaines (et non des animaux anthropomorphisés),

uniques, puissantes, qui ne rougiraient pas devant leurs homologues masculins ? Je m'arrêterai pour terminer sur deux binômes de personnages féminins qui sont Jeanne (ou jeunes forcément, car « la valeur n'attend pas le nombre des années ») et Julie (ou jolies, mais pas exclusivement). Il y a une Jeanne d'Arc dans l'album de jeunesse : celle qu'imagine Thierry Dedieu pour le Seuil jeunesse en 2004. Volontaire, guerrière, courageuse, croquée dans une gamme chromatique tonique, cette Jeanne-là a bien autre chose à transmettre aux enfants que celle de G. Bruno dans *Le Tour de France par deux enfants* (1877). Le prénom semble surdéterminé puisque dès 2001 Fred Bernard et François Roca façonnent le destin fabuleux de *Jeanne et le mokélé* pour Albin Michel jeunesse. Même si leur fin est bien connue pour l'une et un peu mélancolique pour l'autre (elle vieillit en solitaire quelque part dans Paris), toutes les deux, cheveux courts et en habits de circonstance (de soldate ou d'aventurière), affrontent leurs adversaires, se distinguent par des actes de bravoure, négocient leur talent et avancent fièrement. Héroïnes, elles le sont par définition, mais non auprès des enfants, sans doute pour les raisons pressenties ci-dessus : elles ne sont pas récurrentes, ne sont pas déclinées sur tous supports, ne constituent pas non plus un horizon d'attente pour un lectorat habitué davantage à un héroïsme du quotidien.

Quant aux Julie, deux vont bien au-delà des agissements et rebellions domestiques de leurs consœurs sérielles, en engageant tout leur être dans des quêtes identitaires de la première importance, parce que la vie ne leur a pas laissé le choix et parce qu'elles peuvent

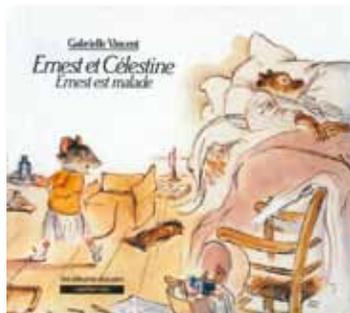
1. In : *La Revue des livres pour enfants*, juin 2008, n°241, p. 125-130. Le dossier de la revue s'intitule : « Mais qui sont les héros de la littérature de jeunesse ? » Nous voyons que le féminin doit se lire sous le masculin.

relever les défis. Dans *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*<sup>1</sup>, Christian Bruel, Anne Bozellec et Annie Galland ont créé ce qui est devenu un classique « du genre » et pourtant, l'est-il autant auprès des lecteur-trice-s ? Après avoir été traitée de « garçon manqué » par ses parents, la fillette vit un enfer identitaire, lutte seule pour tenter d'accorder ce qui vient d'être séparé : son sexe biologique et son genre. Alors, elle fuit le domicile familial pour s'enterrer et enterrer l'ombre qui la rend coupable aux yeux des sien-ne-s, mais surtout pour apprendre qu'elle a le droit d'être qui elle est, comme elle est. C'est en héroïne qu'elle revient à la maison, mais les enfants lecteur-trice-s lui reconnaissent-ils/elles cette grandeur ? Rien de moins sûr.

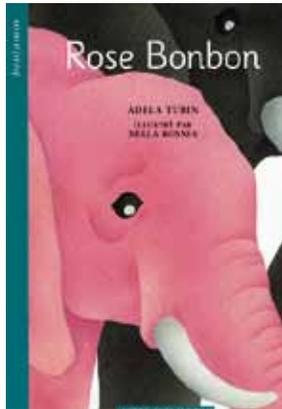
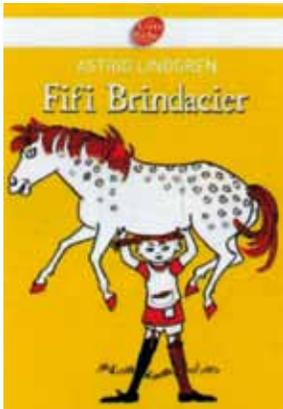
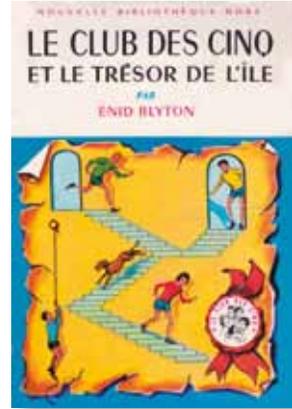
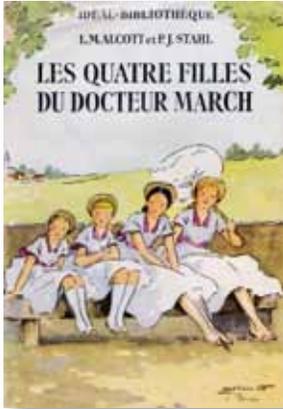
« Il aura fallu dix ans pour que cet album paraisse », finalement chez Grasset-Jeunesse en 2005, sous le titre *Julie Capable* avec des illustrations d'Anne Brouillard. Thierry Lenain condense ainsi, de façon laconique, certaines difficultés de publication dans le secteur jeunesse sur lesquelles il a pu s'exprimer plus longuement ailleurs<sup>2</sup>. Comprendons dans cet aveu inaugural qu'un album qui s'intéresse à la détresse d'une enfant dont la mère s'est suicidée, aux gestes très agressifs que ses camarades ont contre elle, aux tentations morbides qui l'habitent, risque de devenir source de questionnements pour une maison d'édition. Dès les pages de garde, le-la lecteur-trice découvre une longue et énigmatique trace sur fond blanc puis, sur la page de titre, un-e chat-te noire laissant une empreinte un peu identique, mais beaucoup plus courte, enfin une fillette sur la première double page, saisie en zoom avant, tête et buste baissés sur sa table de classe, isolée du groupe, en pleurs. Comment Julie apprivoisera-t-elle ses peurs et combattra-t-elle sa culpabilité ? C'est ce que traduisent les mots de Thierry Lenain

et les images d'Anne Brouillard, superbement cadrées et dont la gamme chromatique comme l'épaisseur des couleurs renforcent la douleur de l'enfant. À la fin de son voyage et au bout de sa souffrance, après avoir frôlé la mort elle-même, Julie regarde à nouveau le monde et ses lecteur-trice-s de face car elle n'est plus la Julie Capable de Rien du début, simplement « Julie Capable de Tout. Ou du moins capable de ce qu'une enfant peut faire dans sa vie d'enfant ».

Finalement, à l'issue de cette réflexion qu'il conviendrait bien sûr de pousser - notamment sur la notion même de « héros/héroïne », affaiblie parce que les œuvres d'art interrogent aujourd'hui différemment le personnage principal-, je crois que les héroïnes d'albums nous échappent. Les jeunes lecteur-trice-s leur préfèrent, et largement, les personnages qu'ils-elles rencontrent dans les séries, à la télévision, sur divers écrans, dans les magasins, sur leurs habits. N'en déplaise aux adultes médiateur-trice-s de la littérature de jeunesse, l'héroïsme a toujours un genre dominant en littérature de jeunesse : le masculin, et privilégie une forme de lecture : le récit sériel, « cette mécanique à produire sans fin de la fiction<sup>3</sup> », mécanique rassurante pour l'enfant aussi.



1. Publié d'abord au Sourire qui mord en 1976, l'album a été repris et modifié en 2007 par Christian Bruel dans sa nouvelle maison d'édition Être.
2. Notamment sur son site : <http://www.thierrylenain.net/>
3. Selon l'expression de Mathieu Letourneux dans son article : « Séries, collections et sérialité en littérature pour la jeunesse », in : *La Revue des livres pour enfants*, n°256, décembre 2010, p. 98.



# Les petites filles explosives

par Marie Saint-Dizier, auteure, ayant publié *Le Pouvoir fascinant des histoires - ce que disent les livres pour enfants ?* paru en 2009 aux Éditions Autrement dans la collection Mutation.

## Introduction

Depuis quelque temps, elles reviennent, les petites filles confinées dans les livres roses, bien loin des remises en question du féminisme militant et cela marche ! L'épopée des petites filles qui refuseraient de se soumettre aux règles qui les souhaiteraient passives et geignardes est pourtant riche.

Le plus souvent, ce sont elles que les lecteurs préfèrent, celles qui ont tous les défauts comme Sophie, ou les héroïnes flamboyantes capables d'actions glorieuses comme Fifi Brindacier ou les garçonnnes comme Jo. Quels sont leurs points communs ? Quelle force les anime malgré la désapprobation générale et que risquent-elles de devenir plus tard ?

Est-ce qu'elles incarnent une utopie féminine en nous indiquant comment on peut être fille autrement ? Je vais vous lire un bout de dialogue extrait des *Quatre filles du Docteur March* de Louisa May Alcott, qui va peut-être nous éclairer. Il se passe entre Jo March, la garçonne des quatre sœurs et sa mère. Jo pose une question cruciale à sa mère :

« Mais toi, maman, tu ne te mets jamais en colère ? »

– Voilà quarante ans que j'essaie de me corriger. Et ce que j'ai réussi à faire, c'est à me contrôler. Il faut te surveiller sans relâche. Sinon ton "ennemi intime" comme dit ton père, assombriera ta vie s'il ne la gâche pas complètement. »

Voilà qui nous donne de précieux indices : plus jeune, madame March était explosive, comme Jo. Elle a dû se contrôler, brider ses instincts, sa franchise, ses colères. Alors... Jo va-t-elle ressembler à sa mère ? Et plus tard, son mari va-t-il l'obliger à se « corriger ». Et quel est cet ennemi intérieur que brandit le père ?

## Sophie explose

En 1859 paraît le récit *Les malheurs de Sophie* aux éditions Hachette, dans la Bibliothèque

rose qui va devenir la couleur emblématique des filles.

Tout comme il existe deux Jo, la fille et la mère, il existe deux Sophie : Sophalletta Rostopchine, l'enfant qui devint plus tard la comtesse de Ségur. C'est ce que révèle la dédicace adressée à Elisabeth :

« Chère enfant, tu me dis souvent : "Oh, grand-mère, que je vous aime ! vous êtes si bonne !" Grand-mère n'a pas toujours été bonne... et il y a bien des enfants qui ont été méchants comme elle et qui se sont corrigés comme elle. Voici des histoires vraies d'une petite fille que grand-mère a beaucoup connue dans son enfance : elle était colère, elle est devenue douce ; elle était gourmande, elle est devenue sobre ; elle était menteuse, elle est devenue sincère ; elle était voleuse, elle est devenue honnête : enfin elle était méchante, elle est devenue bonne. Grand-mère a tâché de faire de même. Faites comme elle, mes chers petits enfants : cela vous sera facile, à vous qui n'avez pas tous les défauts de Sophie. »

Toutes les biographies attestent que madame Rostopchine, mère de Sophalletta, était bigote, rigide et très peu aimante envers ses enfants. Revenons au livre. Que faut-il faire en face d'une enfant turbulente pour une mère de cette époque, si ce n'est la dresser ? C'est une mère dresseuse, madame de Réan qui nous est montrée dans *Les malheurs de Sophie*, alors que sa petite fille, on l'oublie trop souvent, n'a que quatre ans. Pour l'endurcir, elle l'oblige, hiver comme été, à porter une petite robe à manches courtes et à avoir les jambes nues. Elle n'a pas le droit de manger, dans la journée, ni de boire un verre d'eau si elle a soif. Et ses punitions : elle la fouette, lui fait honte, l'envoie au lit sans manger. Elle la teste, essaie de la piéger.

Sophie, d'emblée, est présentée comme mauvaise, et les premières phrases des chapitres le disent bien : Sophie était gourmande, colère, désobéissante, menteuse, etc. ce qui confirme l'idée d'une nature dont elle ne pourra se défaire qu'en étant dressée,

comme on dresse un animal. Or Sophie est une enfant vivante qui ne se laisse pas dresser. C'est contre ces règles rigides qu'elle explose.

À qui s'en prend-elle ?

## Elle s'en prend à sa poupée, qu'elle traite comme un double mauvais

Elle la met au soleil pour la réchauffer. Sa poupée aurait froid. C'est bien compréhensible, c'est Sophie qui a froid, froid des rigueurs qu'on lui impose, froid de l'affection qu'on ne lui donne pas. Sa poupée aura aussi les pieds glacés et elle les fera fondre en les baignant. Comme elle aimerait, sans le formuler consciemment, faire fondre sa mère. Quand on éprouve une émotion très forte, on peut soit exploser soit fondre. Fondre, c'est se laisser aller à son émotion. Mais il arrive que celui dont l'émotion n'est pas entendue et qui n'arrive pas à fondre explose. Sophie met en scène, par des actes de violence, son propre désarroi, son sentiment de froid, de démembrement.

La poupée finira par mourir... Personne ne la regrette, parce qu'elle était affreuse et que personne ne l'aimait. D'ailleurs, elle n'avait pas de nom.

De qui parle la comtesse de Ségur ?

## Elle explose contre l'image qu'elle a d'elle-même

Sophie ne s'aime pas et se décrit sans indulgence avec sa grosse figure rouge alors que son portrait révèle une femme au visage mutin et charmant. Pour allonger ses cils et ses sourcils, elle les coupe. Pour avoir les cheveux frisés, elle se met sous une gouttière. Sa mère veut qu'elle dîne toute mouillée **pour lui faire honte**. Et père intervient. Malheureusement, il est souvent absent.

## Elle explose contre les animaux

Et là, le sadisme de Sophie atteint son comble.

Sa mère la découvre en train de couper une abeille en petits morceaux à l'aide d'un couteau.

Elle enfle les tronçons de la bête à un ruban noir que l'enfant devra porter en collier jusqu'à ce qu'elle s'amende. Ce qui fait songer à un autre ruban, *le Ruban blanc* du film de Michael Haneke, qui se passe en 1913 en Allemagne du nord. Un pasteur oblige ses enfants à porter un ruban blanc au bras dès qu'ils ont commis une faute, qui est la plupart du temps une manifestation de sensualité. C'est à ce genre de punition que se livre M<sup>me</sup> de Réan : *identifier l'enfant à son forfait*, ce qui ancre Sophie dans l'idée qu'elle n'est pas bonne.

Sophie a quatre ans, elle est pleine d'invention et fait des expériences : quoi de plus mystérieux que la vie, la mort, la souffrance ? Et c'est si facile avec les animaux. Sa mère aime beaucoup de petits poissons rouges qui nagent dans un bocal. Sophie sale et découpe les petits poissons, veut capturer un écureuil qui finit la tête ensanglantée, fouette un chat parce qu'il poursuit les oiseaux, pique un âne très doux pour qu'il coure plus vite... L'animal fou de douleur s'emballe et finit dans un ravin. Enfin, elle fait prendre un bain à une tortue qui en meurt.

C'est une hécatombe. Entre ses mains, les animaux sont découpés, fouettés, fracassés, piqués, torturés... Ils explosent. Il y a continuité entre la maltraitance qu'on inflige aux animaux et celle qu'on inflige aux humains et on se doute que Sophie se retient vraiment pour ne pas faire subir la même chose aux humains. Elle ne se gêne pas pour frapper son cousin Paul qui le lui rend bien, mais un jour, elle le griffe à la joue. Les griffes... une arme que connaissent bien les petites filles. Sophie est représentée comme un petit chat sauvage ou maltraité, dont il faut mater les instincts et qui se défend. Mais arrive-t-on jamais à dresser un chat ?

Nous verrons plus tard la présence du chat, tranquille, à l'instinct mesuré à côté de ces petites filles aux instincts débridés. Ce ne sont pas les animaux qui ont des instincts démesurés, ce sont les humains. *Le chat est le compagnon heureux ou malheureux des petites filles qui suivent leurs instincts sans limites.*

Sophie fait des « bêtises ». Qu'est-ce que c'est, une bêtise ? Ma petite nièce Romaine m'a dit, à l'âge de huit ans : « Sophie ne fait pas les bonnes bêtises. » C'est une remarque très pertinente, mais je ne lui ai pas demandé

quelles étaient, d'après elle, les bonnes bêtises, la question me paraissait vraiment trop indiscreète. Les mauvaises bêtises, ce sont celles qui font mal aux autres ou mal à ceux qui les commettent.

## Les mauvaises bêtises

Dans la lignée des mauvaises bêtises, Pauline surpasse Sophie. **La très triste histoire de Pauline et des allumettes** est l'un des sept récits que le docteur Hoffmann, fatigué des contes moraux, écrivit en 1845 pour divertir son fils dans un recueil: *Crasse-Tignasse ou Pierre l'Ébouriffé*.

En l'absence de ses parents, Pauline joue avec les allumettes. Elle veut faire comme les grandes personnes, comme Prométhée volant le feu des dieux. Sa joie éclate à la vue des premières flammes. *Crac ! La flamme se met à luire.*

*Elle grandit et étincelle,*

*Ses couleurs sont vraiment fort belles.*

*Sur l'image l'on voit très bien*

*Pauline qui bat des mains*

*Et qui saute, et danse, et rit,*

*Tant la flamme la réjouit.*

Les chatons à ses côtés scandent l'action par leurs miaulements. Mais l'incendie la ravage. Si ce n'est pas exploser! Le terme mauvaise bêtise est un doux euphémisme. Pauline expérimente l'acte que les adultes lui ont recommandé de ne pas faire, parce que sans doute elle n'a pas confiance en leurs conseils et par désir de puissance. Le feu jaillit, embrase et calcine comme l'explosion intérieure d'un enfant. Dans l'explosion, l'enfant peut se sentir tout-puissant. Mais cette puissance se retourne vite contre lui-même.

## Exploser contre quelles règles ?

Mais si certaines petites filles commettent des bêtises en transgressant des règles sensées, elles peuvent se montrer sensées en transgressant des règles sottées ou excessives. L'explosion de ces héroïnes est légitime. C'est le cas des héroïnes garçonnées, et la première

s'appelle Jo March, l'une des sœurs du roman *Les quatre filles du Docteur March* de Louisa May Alcott.

## Les garçonnées: Jo March

Simone de Beauvoir, enfant, a lu *Les quatre filles du Docteur March* et voici ce qu'elle en dit: « *Je m'identifiais passionnément à Jo, l'intellectuelle. Brusque, anguleuse, Jo se perchait, pour lire, au faite des arbres, elle était bien plus garçonne et plus hardie que moi, mais je partageais son horreur de la couture et du ménage, son amour des livres... Les rapports de Jo et de Laurie m'allèrent au cœur.. Plus tard, je n'en doutais pas, ils s'épouseraient; il se pouvait donc que la maturité accomplisse les promesses de l'enfance au lieu de la renier; cette idée me comblait d'espoir.* »

Jo s'appelle en réalité Joséphine mais elle n'aime pas les prénoms féminins, les robes à falbalas ou les rituels de la séduction. D'ailleurs, elle n'aime pas les filles (bien qu'elle ait trois sœurs). Ou plutôt elle n'aime pas les défauts d'une féminité de convention: les conversations futiles, la médisance, la superficialité, ce qui relève plutôt de la femellité que de la féminité.

Elle ne flirte pas avec les garçons, elle leur parle de façon directe et spontanée, avec franchise, ce qui plaît beaucoup à certains. Dans ses moments de fragilité, elle aimerait bien que sa mère la prenne dans ses bras, mais elle se maîtrise: il n'y a que les femmelettes qui pleurent. Comme les garçonnées qui lui succéderont, elle est brusque, franche et sort souvent de ses gonds.

« Son côté soupe au lait, sa langue bien pendue et son esprit aventureux la mettaient souvent dans de mauvais pas et sa vie était une succession de péripéties tragi-comiques. »

La qualité des filles garçons? La franchise et la capacité de concrétiser leurs désirs.

Jo s'interroge, quand ses colères ont déclenché des catastrophes. Mais ses explosions sont légitimes: elle explose parce qu'elle bout d'une énergie inemployée, elle explose parce qu'elle est en avance sur son temps et réclame de construire sa vie comme elle l'entend.

Va-t-elle devenir comme sa mère ? Plus tard, dans *Les quatre filles du Docteur March se marient*, les lecteurs découvriront que, hélas, elle n'épouse pas Laurie mais un professeur plus âgé qu'elle et pauvre, et qu'elle va réaliser son rêve : fonder un orphelinat pour garçons. Sa révolte est devenue une utopie vécue.

## Claude ou la petite fille de l'île

Claude, véritable héroïne du Club des Cinq, nous apparaît encore plus garçonne que Jo. Alors que Jo ne cache pas grand-chose, Claude n'est que mystère. Mais toutes deux aiment le risque et ont un cœur d'or.

Mick, François et Annie vont passer des vacances chez leur oncle et leur tante à Kernach et c'est là qu'ils découvrent leur cousine, Claudine, qui veut qu'on l'appelle Claude. En anglais, elle s'appelle Georges, comme Georges Eliott et Georges Sand. Enid Blyton a toujours dit qu'elle se reconnaissait dans le personnage de Claude. Elle séduit tous les enfants, même par ses mouvements d'humeur lorsqu'on l'appelle Claudine. Son atout : elle possède une île, qui lui vient de sa mère, elle a un chien « clandestin », Dagobert, dont se charge un jeune pêcheur contre tout l'argent de poche de Claude. Elle sait grimper aux arbres, faire de la voile, n'aime que les jeux de garçons, ne se plaint jamais et ne pleure pas. Elle pousse cette affirmation jusqu'à se faire appeler « monsieur Claude » par le jeune pêcheur qui s'occupe de Dagobert et sa joie est à son comble lorsque son père lui dit, à la fin d'une aventure (*Le trésor de l'île*) : « Je suis fier de toi, mon garçon. » C'est un cas-limite, elle refuse plus que la femellité, elle refuse la féminité tout court. Un des piments de la relation de ces enfants est l'opposition des caractères de Claude et d'Annie, la « fille-fille » craintive, peu physique, docile. Claude est exaspérée : mes garçons apparaissent dans toute leur splendeur quand elles sont escortées d'une fille passive ou coquette.

## Fifi Brindacier fait-elle les bonnes bêtises ?

Elle s'appelle Filota Provisiona Gabardina Pimprenella Brindacier, elle est une des héroïnes préférées des petites filles. La grande

Astrid Lindgren, suédoise, a écrit ses aventures entre 1945 et 2000. C'est Fifi Brindacier, un cas très singulier. Forte comme un bœuf, elle peut soulever un cheval à bout de bras, veut plus tard devenir pirate, vit toute seule dans la villa Drølederepos avec son singe, et son cheval trône dans la véranda. Son papa est parti sur les mers et sa maman au ciel.

Elle a les cheveux carotte, signe des petites filles terribles et deux chaussettes dépareillées.

Elle affirme tranquillement ses propres règles qui sont de suivre sa fantaisie.

Fifi n'a pas forcément envie d'être un garçon, ne refuse pas d'être une fille, elle est en dehors de ce genre de clivage. C'est une elfe, un esprit de l'air.

Agile, légère, elle défie la pesanteur, grimpe le long des gouttières. Elle est excentrique, au sens propre du terme, mais elle ne fait jamais de mal à quiconque. Ses deux petits voisins, deux enfants sages, Annika et Tommy, vont être fascinés et deviendront ses amis. Fifi les surprend constamment. Ainsi, quand elle marche à reculons : « Pourquoi marches-tu à reculons ? » Et Fifi, pleine de logique : « C'est un pays libre, non ? »

Elle joue à chat avec les policiers qui veulent l'amener dans une maison d'enfants. Des cambrioleurs entrent chez elles ? Elle les force à danser la polka.

Elle saute à pieds joints dans un fossé boueux. Et alors ? Qui a dit que les enfants devaient nécessairement être secs ?

Elle joue les instants de sa vie, ce qui caractérise les petites filles explosives. Les règles, elle les détourne, s'y oppose ou les met en question.

À la foire : « Est-ce que je peux rentrer à moitié prix si je promets de ne regarder que d'un œil ? ».

Elle vit dans une explosion verbale merveilleuse d'invention et d'humour. Elle raconte les merveilles qu'elle a rencontrées dans d'autres pays : « À Djakarta, il y avait un type aux yeux tellement rouges que la police lui interdisait de se promener dans la rue... Les gens le prenaient pour un feu rouge. »

Mais Fifi se met en colère quand elle voit un charretier fouetter son cheval ou des gamins attaquer un seul enfant à plusieurs, ou quand on s'en prend à un de ses amis. Elle les fait voltiger et ils se retrouvent accrochés à un arbre.

Révolte suprême, Fifi ne veut pas grandir, elle trouve les grandes personnes ennuyeuses. Annika et Tommy non plus, et elle leur donne de mini bonbons magiques à prendre dans le noir pour rester enfant toute sa vie... Étrange comme ils ressemblent à des petits pois. L'explosion de Fifi, c'est celle de l'imagination qui l'amène à inventer des bobards délicieux. Mythomane, Fifi? Son père est bel et bien une terreur des mers, comme elle le raconte. Dans sa vie, Fifi réalise tous les rêves d'un enfant: être forte, faire régner la justice et voyager, faire de chacun de ses désirs une exception. Qui n'aimerait lui ressembler?

## Haro à la couleur rose !

Il n'y avait pas de revendication de groupe dans les récits des petites filles explosives, juste une affirmation personnelle. Patience. À partir de soixante-dix, la critique féministe va atteindre les livres pour enfants et à juste titre. Si les petites filles sages et traditionnelles sont nombreuses, il y a aussi des petites pestes narcissiques dans certaines séries de la Bibliothèque rose, comme Lili de Marguerite Thiebold, qui fait des enquêtes et se sert de son charme de douze ans pour faire parler les suspects.

Le rose, pour cette génération de soixante-dix, devient le symbole de la mièvrerie de certains livres et des personnages. Il désigne aussi, pour les petites filles qui grandissent, un côté bébé qu'elles renient. Dans un article récent intitulé *Le spectre du rose*, l'écrivain Antonia S. Byatt déclare: « Jusqu'à l'âge de huit ans, j'avais déclaré que le rose était ma couleur favorite. Par la suite, je me mis à le détester: c'était bon pour les bébés et les petites filles.»

Et justement, la couleur rose va personnifier ce qui est à rejeter.

Il y avait eu des prémices de cette révolte avec les collections de Ruy Vidal et d'Harlin Quist.

Les petites filles qui lurent *Marcelline le Monstre*<sup>1</sup> paru en 1967 en gardent un souvenir impérissable. Marcelline, qui était jusqu'à présent une sage petite fille de six ans en robe à volants, se révolte. Elle refuse la cuisine de sa mère, une dame aux grands cernes tristes. Elle fait des grimaces aux passants, menace son petit frère et le chat de les manger tout crus, fait mine d'étrangler sa meilleure amie, mais quand celle-ci la rejette, le soufflé se dégonfle. Sans doute redeviendra-t-elle un monstre, quand ça lui chantera à nouveau.

## Du côté des petites filles

Un livre va synthétiser les critiques formulées à l'égard de l'éducation des petites filles (et aussi celle des garçons) et esquisser des voies pour le traitement des personnages de filles dans les livres pour enfants, *Du côté des petites filles*.

C'est un essai d'Elena Gianini Belotti, publié en 1974 aux Éditions des Femmes. Il cerne le rôle de la socialisation dans la définition du sexe.

« On attend de la petite fille douceur, délicatesse, calme alors que le garçon brise-tout est largement accepté au fond, on aime qu'il soit ainsi. La fille brise-tout ne l'est pas du tout, son agressivité, sa curiosité, sa vitalité effraient et toutes les techniques possibles pour l'induire à modifier son comportement sont mises en œuvre. »

Agressives, curieuses, pleines de vitalité, telles sont ainsi les petites filles explosives.

La définition du sexe n'est pas une question de nature mais d'éducation selon Elena Gianini Belotti, ce qui va dans le sens d'une tendance du féminisme héritée du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir: « *On ne naît pas femme, on le devient.* »

Conditionnées par les jouets, les interdits, les livres qu'on leur donne, les petites filles (comme les petits garçons) reproduisent des schémas traditionnels qui feront d'elles plus

1. Mary Lystad, ill. Victoria Chess, Harlin Quist, 1967.

tard des femmes et des mères convenables, mais asservies par des règles dictées par les hommes. L'expression de l'agressivité leur étant interdite, elles se rattrapent « en devenant championnes du sarcasme, de l'insulte ». Explorer devient donc l'unique manière de réagir contre des règles qui les rétrécissent.

Pour incarner ces idées, les Éditions des femmes publient en 1976 un premier album de Nella Bosnia et Adela Turin, *Rose Bonbonne*.

Dans la tribu de **Rose Bonbonne**, les éléphantesses sont roses et les éléphants gris jouent dans la boue. Par souci de trouver un mari, Rose Bonbonne imite ses camarades, elle veut devenir rose, porte une collerette, des chaussons et un nœud rose, mange des roses, mais devient de plus en plus grise. Un jour, révoltée, elle court se jeter dans la boue et s'y ébroue allégrement. Les autres petites éléphantesses, ravies, la rejoignent. Et c'est depuis qu'on ne peut plus distinguer les éléphants des éléphantesses qui sont tous gris. Curieuse histoire où les petites filles voient leur libération dans la revendication de la même couleur que les garçons, le gris... ce qui supposerait qu'il n'y ait plus qu'un seul sexe, le mâle. Quel triste aveu pour petites filles et femmes, mais n'était-ce pas ce que revendiquaient Jo March et bien davantage encore Claude du Club des Cinq ?

Choisir, pour se libérer, de se fondre dans la masse ? Et pourquoi les éléphants gris n'auraient-ils pas envie de devenir roses, ce qui, on le sait, est à présent une revendication reconnue ? Dans son affirmation militante, *Rose Bonbonne* est un livre daté. En revanche, un album va bientôt être publié en 1976, qui reste un classique sur l'interrogation d'une petite fille qui se sent en dehors des normes.

## Julie qui avait une ombre de garçon

Une petite maison d'édition, Le Sourire qui mord, va renouveler le débat et présenter de façon captivante la recherche du rôle sexuel chez l'enfant. L'éditeur et auteur Christian Bruel, l'auteure-illustratrice Anne Bozellec, et l'illustratrice Annie Galland sont à l'origine d'un album devenu un classique en 1976 : *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*. Le titre

agit déjà comme un philtre. Julie est une petite fille vivante et gaie, au visage charmant, aucunement masculin, mais ses parents lui reprochent d'être un garçon manqué.

Un matin, en se réveillant, la fillette constate qu'elle a une ombre de garçon collée à ses pieds. Quand elle joue à la poupée, l'ombre joue aux soldats, quand elle porte des assiettes, l'ombre les envoie valser, quand elle fait pipi assise, son ombre de garçon fait pipi debout. Julie se précipite dans le jardin public et, au pied d'un monument dédié à Charles Perrault, se débarrasse de son ombre de garçon. C'est là qu'elle rencontre un garçon qui pleure parce qu'on le traite de fille. Tous deux, blottis l'un contre l'autre, vont se donner des forces pour explorer et accepter cette partie inconnue d'eux-mêmes qu'on leur refuse.

– « Tiens, c'est comme si on était chacun dans son bocal ! ... »

– Comme pour les cornichons ?

– Oui, comme pour les cornichons.

Les "cornifilles" dans un bocal, les "cornigarçons" dans un autre, et les "garfilles", on ne sait pas où les mettre ! »

« Moi, je crois qu'on peut être fille et garçon, les deux à la fois si on veut... Tant pis pour les étiquettes... », concluent Julie et son nouvel ami, et cette phrase simple, mais imparable, peut agir comme un talisman pour l'enfant qui la lit. Ce livre fut un fétiche pour les enfants qui s'y reconnurent. Il reste indémodable plus de trente ans après sa parution par la force de ses métaphores. La trouvaille de l'ombre de garçon remplace le discours militant qui aurait pu dérouler son ronron. Dans l'évolution d'un enfant, cet album marque une étape car il lui permet d'approcher la compréhension de cette « ombre » si riche, et fournit des mots et des images pour la faire sienne.

Un groupe de psychanalystes jungiens qui reconnurent dans cet album une variation sur l'idée jungienne d'*animus* et d'*anima*, part masculine chez la femme et part féminine chez l'homme, invitèrent Christian Bruel et Anne Bozellec à un débat, ce qui les surprit bien tous les deux, ignorants de cet aspect de la psychanalyse jungienne. Mais c'est justement un point fort de la pensée de Jung, aujourd'hui presque admis comme une évidence. Chaque

homme possède une anima, part féminine qui, lorsqu'elle est mal intégrée ou niée lui donne une rigidité difficile à vivre pour lui et pour les autres, et chaque femme a un animus, part masculine, nécessaire pour soutenir son énergie.

En cela consiste sans doute l'ennemi intérieur qu'évoquait monsieur March, le père de Jo : la part masculine de la femme qui se met à revendiquer, affirmer, exploser au lieu de rester à sa place.

## La petite fille dans la forêt des contes

En 1976 paraît la *Psychanalyse des contes de fées* de Bruno Bettelheim, ouvrage important car il donne sa légitimité aux contes, mais qui impose une grille strictement freudienne à leur interprétation. Le rôle du garçon, celui qui entreprend la quête, est mis en valeur. Et les petites filles ? C'est en réaction à ces idées que Pierre Péju écrit *La petite fille dans la forêt des contes*, un essai passionnant qui décrit le rôle à part que tiennent certaines petites filles dans les contes : Boucle d'Or par exemple qui entre chez les Trois Ours, mange leur soupe, s'assied dans leur fauteuil, dort dans leur lit, puis repart. D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Où allait-elle ? On ne le saura jamais. Sa façon d'errer en pleine forêt, sa curiosité font d'elle une petite fille hors normes, qui ne demande qu'à exploser. Dans le conte de Grimm, *Hansel et Gretel*, où un frère et une sœur chassés de leur maison par leurs parents s'enfoncent dans la forêt et découvrent une maison de pain d'épices, c'est Gretel qui pousse la sorcière dans le four.

Péju cite le conte *Isabelle d'Égypte* d'Achim Von Arnim. C'est l'histoire d'une petite fille, sans famille, d'origine royale, condamnée à fuir, qui s'allie avec une sorcière pour créer une mandragore, racine à forme humaine, censée naître du sperme de pendu.

La petite fille, n'ayant pas de quête, de destin tout tracé, peut en inventer un, elle peut s'allier avec la sorcière, avec les animaux, les végétaux, devenir sauvageonne, devenir sorcière elle-même.

« Pour un sorcier, dix mille sorcières » écrit Michelet en 1862 dans la préface de son ouvrage *La Sorcière*. Les féministes ont mis en avant leur être sorcière, *The witches are back*, lisait-on sur les murs de Londres en 75, un mouvement de féministes italiennes proclamait : *Le streghe siamo noi*. Et la revue qu'ont publiée les Éditions des femmes entre 1975 et 1982 s'appelait *Sorcières*.

À partir des années quatre-vingt, des petites sorcières ou des petites filles dotées de pouvoir vont s'affirmer dans les livres. Avoir des pouvoirs, est-ce la même chose qu'être sorcière ? C'est en tout cas flirter avec les pouvoirs magiques...

## Matilda de Roald Dahl, la juste colère

En 1988 paraît *Matilda* que Roald Dahl a dédié à sa fille Olivia morte à sept ans. Matilda, à quatre ans et demi, est extraordinairement douée : dévoreuse de livres, elle emprunte à la bibliothèque Dickens, Faulkner, Kipling, Hemingway, bien qu'elle ne comprenne pas tout. Ses parents, des abrutis, n'arrêtent pas de la rabrouer. Son père va même jusqu'à déchirer un livre de la bibliothèque. Elle se livre à des farces innocentes, à la Dahl : enduire le chapeau paternel de glu pour qu'il ne puisse être décollé de son crâne, remplir le flacon de baume pour les cheveux de teinture blond platine, etc... À l'école, elle a une institutrice délicate, M<sup>lle</sup> Candy, mais la directrice, M<sup>lle</sup> Legourdin, déteste les enfants. Elle les maltraite, en jette un par la fenêtre, en fait tourner un autre en le tenant par les cheveux, un autre encore en le tenant par les oreilles. Mais quand elle accuse Matilda d'avoir glissé un triton dans la carafe d'eau, la petite fille se révolte. Par la force de sa volonté, elle accomplit un miracle : le verre d'eau de la directrice se soulève et l'arrose. Sa colère a déchaîné un pouvoir qu'elle ignorait : la télékinésie.

Dès lors, la guerre est déclarée. Matilda s'exerce à faire bouger un cigare. Sa rage est à son comble lorsqu'elle apprend que M<sup>lle</sup> Legourdin a détourné l'héritage de son institutrice et s'est installée dans sa maison en faisant un faux testament.

Alors, en classe, elle se concentre et le miracle s'accomplit. Soudain, la craie se soulève et se met à écrire au tableau: **Agatha, donne à ma Jenny sa maison et va-t-en, si tu refuses, je viendrai te tuer comme tu m'as tué.**

M<sup>lle</sup> Legourdin s'évanouit, elle est neutralisée pour la plus grande joie de l'école entière.

Après avoir réalisé cet exploit, Matilda perd son pouvoir.

Matilda fait penser au personnage de *Carrie* créée par Stephen King en 1974 et adapté au cinéma par Brian de Palma en 1976. L'adolescente, Carrie White (sa mère la veut pure) est élevée par une mère folle de religion, qui tient sa fille à l'écart de la réalité. Lorsqu'elle a ses règles, au collège, elle croit qu'elle va mourir: elle n'était même pas au courant que ça existait. Les autres, garçons et filles, se moquent d'elle cruellement. La petite fille se venge, entraînant toute l'école dans le chaos.

## Jusqu'où peut aller la rage d'une enfant ?

Dans *La maison biscornue*, publié en 1949, Agatha Christie, qui détestait les enfants, répond: jusqu'au meurtre.

Le patriarche richissime, Aristide Leonides, meurt empoisonné à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Qui aurait pu commettre ce crime ? Tous les membres de la famille, héritiers potentiels, sont suspectés. Le narrateur qui enquête est sans cesse interpellé par Joséphine, qui a douze ans, n'est pas jolie comme sa mère qui l'appelle «la petite niaise». Elle va décider de tuer son grand-père qui s'oppose à son souhait de devenir danseuse, puis sa gouvernante.

Son carnet commence par cette phrase: «Aujourd'hui, j'ai tué grand-père.»

Le cas-limite est l'histoire de Rhoda, petit ange blond de sept ans, personnage principal de *Bad Seed*, la mauvaise graine, une pièce de théâtre américaine qui fut adaptée au cinéma en 1956 par le réalisateur Mervyn Le Roy. Elle ne peut pas supporter que l'on s'oppose à ses désirs. C'est ainsi qu'elle noie un garçon de sa classe, qui a gagné la médaille de la classe

alors qu'elle la convoitait. Plus tard, elle incendie le réduit où loge le jardinier de ses parents qui a tout deviné. Ce qui est frappant, c'est le contraste qui existe entre son minois angélique, ses bonnes manières affectées et son visage qui se révolte, quand elle est contrariée et se met à hurler.

## Olga, la bataille au nom de l'absolu

Olga, la petite héroïne du *Livre d'Olga* de Geneviève Brisac, n'a rien d'une enfant monstrueuse, mais elle synthétise quelques traits de la petite fille explosive.

L'illustrateur Michel Gay croque cette petite personne décidée, marchant droit devant elle, prête à écraser ceux qui sont sur son chemin. C'est une boule de feu. «Olga arrive comme un boulet de canon.»

Mais les deux plus belles explosions d'Olga sont significatives et indiquent une façon de vivre autrement.

Son institutrice de CM1, M<sup>me</sup> Malevich, est absente, remplacée par madame Gant, une femme dure, assez démagogue, qu'Olga n'aime vraiment pas.

Un jour, explosion de la maîtresse: «Pourquoi êtes-vous si nuls?» demande-t-elle à tous les élèves. Après un silence, un traître se décide à parler: Sébastien, celui qui plaît à toutes les filles, mais pas à Olga qui n'est pas toutes les filles. M<sup>me</sup> Malevich les emmenait au théâtre, au musée, leur faisait faire de la poésie... Ils ont ainsi perdu le sens de l'effort. Encouragés par la remplaçante, les autres renchérissent. L'esprit moutonnier est en marche. Que ne ferait-on pas pour plaire à la nouvelle institutrice et être d'accord avec les autres ? Alors Olga explose littéralement. Contre ces élèves qui aimaient leur institutrice et ses méthodes, mais se soumettent à l'autorité en place. Contre l'esprit moutonnier qui peut faire tant de ravages. S'ensuit une bataille où les pour et les contre se battent.

L'explosion d'Olga, c'est ce qu'on appelle **une juste colère**. Elle prend le risque d'être seule contre tous pour défendre une personne et sa cause, qu'elle estime juste.

Mais examinons la deuxième explosion d'Olga.

Elle est en vacances, joue dans le bac à sable, où elle découvre de petites crottes. Le criminel, c'est le chat de la voisine, un chaton noir aux yeux qui brillent dans le noir et qui semble se moquer d'elle. «Tu n'as qu'à le dresser», dit maman. Évidemment, ça ne marche pas. Olga est très en colère contre ce chat, mais elle a une idée lumineuse pour transformer cette colère. Une idée magnifique. «*On ne peut pas dresser Mao, il faut l'ensorceler.*»

Esther et elle fabriquent un chat en carton après avoir accompli tout un rituel magique. Et s'engage avec le chaton un jeu de complicité. Mao vient, accourt à son nom, ce qui est le comble pour un chat, se frotte contre ses jambes. Il n'y a pas que Mao qui a été ensorcelé, Olga l'a été, puisqu'à partir de maintenant, elle désire un chat.

## La stratégie d'Olga

Maintenant, Olga a sans doute trouvé sa voie : plutôt que de crier, d'être violente, de s'opposer frontalement aux autres -elle continuera cependant de le faire - elle essaiera la sorcellerie, une sorcellerie d'enfant, mais aussi de femme, tentée par des moyens symboliques de réaliser un souhait. On peut dire qu'Olga est une petite sorcière en puissance. Geneviève Brisac ne désapprouverait certainement pas, elle qui dit : «Je n'écris pas de livres pour enfants, je compte des tigres.»

Dans son livre, *La marche du cavalier*, Geneviève Brisac analyse la façon dont écrit une femme, en reprenant et développant des propos écrits par Nabokov : cela s'apparente à la marche du cavalier, dans le jeu d'échecs. Sauter deux cases en avant puis avancer d'une autre case, sur le côté. C'est le contraire de l'action frontale. En ensorcelant le chat, Olga rejoint ainsi les personnages des romans de Geneviève Brisac, les sœurs Déléicata, celles des filles qui expérimentent, font

des essais de vie cruels tout en chantant des *nursery rhymes*.

## Conclusion

C'est le moment de faire l'apologie d'un trait de caractère décrit comme typiquement féminin, décrié, que possèdent la plupart de ces petites filles explosives : la curiosité. Sans la curiosité, il n'y aurait pas d'histoires. Blondine, dans *Les Nouveaux Contes de fées* de la Comtesse de Ségur, n'aurait jamais pénétré dans la Forêt des Lilas, ce qui lui a permis desoustraire ses années d'enfance à la malveillance de sa marâtre.

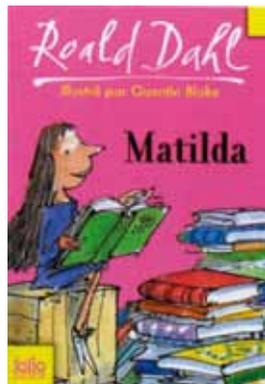
Nous n'aurions pas envie de lire si nous n'étions tenaillés par la curiosité et dans *Les Mille et Une Nuits*, le prince Shariar, qui était dégoûté des femmes et voulait les exécuter toutes, n'aurait pas eu envie d'écouter les histoires que lui conte Shéhérazade.

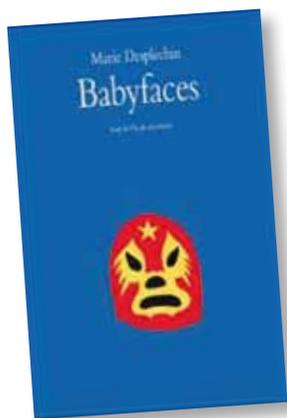
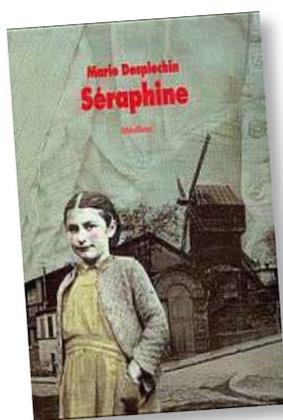
La curiosité est une explosion, peut sauver les petites filles et les jeunes femmes, c'est ce que nous apprend la lecture du conte *La Barbe Bleue* de Perrault. La dernière femme de Barbe Bleue, dévorée par la curiosité, doit absolument ouvrir la porte du cabinet interdit pour voir la réalité en face : son mari est un meurtrier qui a assassiné toutes ses épouses précédentes. C'est cela que souhaitent les petites filles explosives, elles refusent qu'on leur raconte des bobards à moins qu'ils ne soient délicieux.

Garçonnes, sauvageonnes, justicières, errant dans la forêt, intégrant leur ombre de garçon, leur ombre de sorcière, ensorceleuses de chats, petites curieuses, que de voies indiquent les petites filles explosives !

Il est vital de ne pas perdre le contact avec la petite fille en nous.

Longue vie à nos dix ans !





# Rencontre avec Marie Desplechin

## Présentation de Maggy Rayet

Bonjour !

Voici la dernière rencontre organisée cette semaine. Le Service général des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles donne la parole à Marie Desplechin.

De Marie Desplechin, on pourrait dire qu'elle a fait des études de lettres et de journalisme et qu'elle est écrivaine et aussi journaliste. Ou encore qu'elle écrit des romans et des nouvelles pour les adultes et pour la jeunesse. Ce ne serait pas faux, mais juste un peu court.

Marie Desplechin est une auteure qui donne l'impression de refuser énergiquement de se laisser enfermer dans un domaine. Bien sûr, ses premiers romans furent publiés pour la jeunesse à *l'école des loisirs*. Merci à Geneviève Brisac. Rappelez-vous : *Et Dieu dans tout ça ?*, *Une Vague d'amour sur un lac d'amitié* et, bien entendu, le petit bijou qui est *Verte*. Et il est vrai que, lorsqu'à la fin des années 1990, *Le monde des livres* lui a consacré sa première page pour un premier roman pour adultes, nous étions nombreux à frémir un peu, craignant qu'elle n'abandonne ses lecteurs enfants et adolescents. Craintes non fondées, car Marie Desplechin est capable d'être partout à la fois. Le plus souvent là où on ne l'attend pas. Gardant, à travers tout, son écriture fluide, sa précision, sa clarté, son humour et son sens de l'observation.

Elle travaille pour le théâtre, participe à l'écriture de scénario, etc. On trouve sa signature dans des recueils collectifs. Lorsque l'aventure lui paraît valoir la peine, elle n'hésite pas à confier des textes à de petits éditeurs. Souvenez-vous du comité de soutien à Florence Aubenas, pour laquelle elle a écrit *Cent jours sans*. De même de *La Vie sauve*, livre qu'elle a écrit avec son amie Lydie Violet, gravement malade. Elle a rédigé à quatre mains *Danbé* narrant l'histoire de la championne de boxe anglaise. Récemment, une collaboration avec l'artiste Jean-Michel Othoniel a donné naissance à un album magnifique : *Mon petit théâtre de Peau d'Âne*.

Plus récemment encore, elle a composé des textes sur une suite d'illustrations somptueuses d'Emmanuelle Houdart et cela a débouché sur l'album *Saltimbanques*. De plus, les nouveautés technologiques ne font pas peur à Marie Desplechin et elle parle avec humour et bon sens de grammaire et de réforme de l'orthographe.

Revenons au thème qui sert de lien cette année à l'ensemble des activités de ce Salon de Namur. Dans la plupart des écrits de Marie Desplechin, des filles, des petites filles et des femmes de tous âges prennent la parole. On se réjouit donc d'entendre parler d'Aurore, de Verte, de sa mère et de sa grand-mère, de Pomme, de Lucie, de Séraphine et, nous l'espérons, de beaucoup d'autres.

Bienvenue, Marie Desplechin !

## Intervention de Marie Desplechin

Puisque je ne suis pas universitaire, je n'ai pas préparé de causerie *ex abstracto* qui nous aurait emmenés d'un point à un autre. En revanche, je vais essayer d'aborder, vraisemblablement dans le désordre, un certain nombre de points. Si vous avez des questions, des interventions à faire, surtout, n'hésitez pas ; cela m'aiderait, car je préfère répondre aux questions. Après, je suis assez bavarde, mais organiser tout cela, c'est compliqué.

Donc, ce que j'avais retenu de l'intitulé, c'était la question des « genres dans la littérature jeunesse et dans la pratique ». Donc, maintenant, on dit « les genres » plutôt que « les sexes »...

Commençons par mon enfance.

Donc... comment je me situe ? Je suis incontestablement, au départ, une fille, puis une femme... J'appartiens à ce genre. Cela a été assez déterminant dans l'existence que j'ai eue. Je vois beaucoup de gens plus jeunes parmi vous... donc, cela parlera différemment aux personnes qui sont plus de ma génération.

J'avais dix ans en 1968, et ce dont je me souviens de l'enfance, c'est que le fait que

vous apparteniez à un genre ou à un autre conditionnait un certain nombre de choses. Par exemple, nous, les filles, nous n'avions pas le droit de porter des pantalons. À l'école, quand j'étais petite, il fallait mettre une jupe ridicule par-dessus. Plusieurs vexations de ce genre faisaient partie du parcours. Pas le droit de jouer aux billes à l'école dans la cour de récréation. Les garçons pouvaient, mais, chez les filles, étrangement, elles étaient confisquées parce que les billes, c'était dangereux! Alors que, chez les garçons, apparemment, non...

J'ai une mère marrante, mais très ambivalente. Qui s'est toujours proclamée féministe, mais qui m'avait inscrite à la danse pour que je sois gracieuse. Je suis allée à ce cours de danse, mais cela n'a pas marché... D'autant qu'à l'époque, on n'avait pas le droit d'avoir de jolis shorts comme les garçons, c'est-à-dire des shorts qui serrent les fesses. Non, nous, les filles, on devait porter – je ne sais pas si d'autres s'en souviennent – des sortes de *bloomers* immondes qui étaient resserrés par des élastiques, enroulés sur les cuisses. On avait l'impression d'avoir un chou sur les fesses! Tout ça était quand même assez ridicule... Et au fur et à mesure que l'on grandissait, ce fait de tenir une place différente était de plus en plus clair.

Cela dit, la chance, c'était d'avoir dix ans en 1968. Les choses ont changé très vite. Là aussi, pour les plus jeunes, c'est difficile de s'en rendre compte, mais, en un an, tout avait changé! Par exemple, la révolution de la mixité dans les classes. Ce n'était pas facile pour les garçons non plus... Toute l'expérience existentielle de ma vie aura été marquée par le fait d'appartenir à ce genre. J'imagine que c'est la même chose pour tout le monde, mais, dans mon cas, c'était d'une manière qui était très consciente.

Alors, en matière de littérature jeunesse. J'ai commencé à lire assez tôt. Et j'ai lu – comme c'est le cas de tout lecteur précoce – de manière boulimique. En plus, c'était une époque où on n'avait pas les sources de distraction d'aujourd'hui. Notamment le numérique. Donc, en fait, on s'ennuyait à longueur de temps! Nous étions dans de grandes baraques, toutes seules, et les parents

ne se sentaient pas obligés de nous faire faire des activités. Vraiment, ce n'était pas comme aujourd'hui. Donc, on n'avait que ça à faire: lire! Je passais ma vie à la bibliothèque! Et les livres façonnent la personnalité d'un tas de manières différentes. J'ai lu! Le symptôme de *Bovary*, je vois exactement ce que c'est.

Alors, dans l'enfance, ce n'est pas tellement un problème. C'était énervant d'être un peu brimée parce que j'étais une fille, mais, dans un autre sens, je n'avais rien à faire: je faisais ce que je voulais! Il y avait peu de filles dans ma famille, j'ai vécu entourée de cousins, de garçons et j'avais les mêmes activités! Donc, mon option était: laissez-moi faire ce que je veux, ne me marchez pas sur les pieds!

Et, dans la lecture, je me suis identifiée aussi bien aux héros masculins qu'aux héroïnes féminines. Il n'y avait absolument aucun problème à partir du moment où on était dans le registre de la lecture. On pouvait s'identifier à un chien, à un cheval sans souci. Cela s'est donc passé comme ça et je ne me souviens pas d'avoir jamais relevé quelque chose qui soit rabaissant ni discriminant. En plus, on rôle, mais, des héroïnes filles, il y en avait! Fantômette! Qui était formidable! Ou encore Alice... On prétend qu'il y avait moins de littérature jeunesse avant. Je ne sais pas si c'est vrai. Il y avait quand même une grosse production. Rappelons Alice, que je n'aimais pas tellement, mais bon... Après, comme je n'aimais pas Bob Morane, ce n'était pas très grave. Dans ces livres comme ceux de la comtesse de Ségur, par exemple, je pense qu'il n'y avait pas une place qui était assignée aux filles ni qui leur était attribuée de manière discriminante. Parce qu'il y avait des héroïnes qui correspondaient à l'image de la fille, comme Camille et Madeleine. Avez-vous en tête la comtesse de Ségur? À peu près? Donc, il y avait bien les petites filles gentilles, modèles, mais il y avait aussi des espèces de personnages extrêmement forts qui ont fait et font la gloire de la comtesse de Ségur. Sophie par exemple. Sophie qui a l'enfance de la comtesse de Ségur, qui a eu – si vous lisez ses biographies, d'ailleurs passionnantes! – une enfance martyre. On pouvait s'identifier à elle comme à «Un bon petit diable». On dit souvent qu'il y avait une séparation très nette. Ce n'est pas vrai. Pas si nette que ça. Dans son genre

de fille, Sophie était incroyable. Donc, tout ça s'est passé assez bien. Dans les contes, il y avait les princesses... elles étaient bien aussi.

En fait, la question s'est posée à l'adolescence. Parce qu'à cette période seulement – j'ai toujours lu en même temps littérature adulte et littérature jeunesse –, on lit «vraiment» la littérature adulte. C'est-à-dire qu'avant, on la lit, mais on ne voit pas très bien ce qui se passe. À l'adolescence, par contre, on discerne très clairement ce qu'il en est. C'est là que s'est passé le symptôme du bovarysme parce que le problème n'était pas dans la littérature enfantine avec laquelle on pouvait s'arranger, mais dans la littérature adulte... qui est quand même majoritairement écrite par des hommes et avec leurs points de vue... Certes, quelques-uns de ces hommes sont amis des femmes, mais beaucoup, même étant amis des femmes, à force de les lire, vous assignent une place avec laquelle il faut se débrouiller. Je me souviens qu'un des grands intérêts de la littérature, pour moi, était une de ces choses qui, peut-être, font que les adolescents lisent moins aussi, c'est que l'on découvrirait le sexe dans les livres. Je ne sais pas pour vous, mais c'est principalement en fouillant dans la bibliothèque et dans les bouquins – ceux que l'on n'avait pas le droit de lire – que l'on comprenait cette réalité. Parce qu'il ne fallait pas compter sur les parents ni sur le merveilleux manuel d'éducation sexuelle de Marie-Claude Monchaux! Personne n'a eu ça? «Sais-tu comment naissent les enfants?» Vous l'avez eu? Vous pouviez lire ce bouquin... c'était formidable! Avec un peu d'attention, vous saviez tout sur la progestérone et les autres trucs... Il y avait de nombreux schémas... Enfin, bref: le genre de chose auquel personne ne comprend rien! En revanche, pour savoir comment ça se passait concrètement: rien du tout. Elle avait des images incroyables de ce type: «C'était comme la clé dans la serrure ou l'épée dans le fourreau». Des années à se demander où étaient l'épée, le fourreau, la clé et la serrure... Pfff, franchement, en connaissance: zéro! Le seul truc que vous aviez appris à la fin du bouquin, parce qu'elle y consacrait des pages et des pages, c'était la traite des Blanches. Tout ça se terminait en fait par un viol, un enlèvement, et... Tanger! C'était la

fin du «truc». Donc, il y avait Marie-Claude Monchaux qui ne faisait pas de bien... Après, dans la littérature, il y avait des écrivains qui étaient énormément aimés. Entre autres, Miller. Henri Miller. Je me souviens: les *Tropiques*... C'est un auteur qui a une vision personnelle, qui accorde une grande place à la question sexuelle. Donc qui était bien quelqu'un à lire et pour qui, en même temps, les rôles, la répartition des genres... enfin, les femmes, c'était quand même... assez terrible quoi!

Alors, devant moi, s'étendait cette espèce d'immense espace dans la littérature qui présentait la femme comme la « salope ». La salope ou la « victime » parce qu'il y avait aussi Apollinaire, Pierre Louÿs; il y avait encore ce bouquin de Sade que mon père cachait, mais qu'en fait, tout le monde savait où le dénicher..., seule ma mère ne pouvant pas savoir que l'on savait... Tout cela donnait une vision des rapports en matière de sexualité qui était fort répétitive. Et les femmes n'avaient pas encore écrit à l'époque sur la question (quoique j'ignore si elles changent vraiment les donnees). Par ailleurs, concernant la question sentimentale... là, c'était la catastrophe... parce la place qui était accordée à l'amour, l'amour toujours, était démoniaque. En effet, vous aviez toutes ces bonnes femmes dont la vie passe à longueur de romans... qui étaient ruinées parce qu'elles tombaient éperdument amoureuses d'un type... Et voilà. Chez moi, c'est comme cela qu'à la fin, cela s'est imprimé: le destin féminin était gouverné par l'amour que l'on pouvait avoir pour un homme et tout ça était à la fois fait et promis à la souffrance. Ça se terminait mal. En tout cas, pour les femmes. Ça développe un truc où c'est la chose la plus enviable et en même temps ça vous conduit à une espèce de masochisme, et ça, c'était vraiment quelque chose qui était imprimé par la littérature.

Ayant eu dix ans en 1968, heureusement, j'ai eu la chance de voir arriver les bouquins des premières grandes féministes américaines et notamment: «La politique du mâle» de Catherine Milet qui était dans la bibliothèque parentale et qui était une source de trésors infinis. Car Catherine Milet commençait à critiquer, elle recensait tous ces écrivains-hommes qui faisaient répéter aux femmes ces espèces de rôles stéréotypés où elles étaient

des victimes. Ça, c'était assez intéressant. Mais bon, cela n'avait pas une grande influence.

Ensuite, il y a eu deux livres qui ont énormément joué (en littérature de jeunesse) dans ce que je suis devenue en grandissant. Françoise d'Eaubonne. Je ne sais pas si vous voyez qui elle était? Les jeunes, non... Elle est morte il y a quelques années. Françoise d'Eaubonne a été une des très grandes féministes françaises, une sacrée coupeuse de couilles parce qu'elle était dans les premières radicales, elle était lesbienne... et était une personne vraiment radicale. Elle a développé toute une espèce de théorie incroyable selon laquelle il y avait eu un âge d'or «avant». C'était une sorte de Rousseau au féminin. Un âge d'or «avant» où cette société humaine était gouvernée par une espèce de matriarcat. Alors, pour elle, tout était merveilleux, puisque c'étaient les femmes qui dirigeaient. Et après, *brang!* Voilà, les hommes arrivent et c'est fichu! C'est la guerre, c'est l'oppression... Il faut revenir au matriarcat... Elle a écrit énormément de livres sur ce sujet. Cette théorie n'a pourtant pas pris en France. En revanche, c'est une auteure qui a été étudiée et dont la pensée a été transformée aux États-Unis. C'était une penseuse qui a eu son importance dans l'histoire des genres. Les *gender studies* se réfèrent notamment à elle.

Et alors, cette Françoise d'Eaubonne, qui était une grande dame, a écrit deux livres pour les enfants. *L'Amazone bleue* et *Chevrette et Virginie*. Ce sont des livres qui, apparemment, sont extrêmement conventionnels. Enfin, ce ne sont pas des livres qui sont faits pour choquer; ce sont des livres qui racontent des histoires assez banales où les héros sont hétérosexuels et ça se termine en général par le fait qu'ils se mettent en couple. Je les ai relus, je ne savais pas tout ça lorsque j'avais treize ans, en les lisant pour la première fois. Elle avait une manière toute personnelle de raconter! Je relisais sans arrêt ces bouquins et je suis sûre que ça a forgé... cela a confirmé la tête de lard que j'étais; c'est-à-dire que personne ne me marcherait sur les pieds ou alors, en tout cas, c'était à négocier. Et que l'on pouvait écrire des livres où les filles étaient comme des héros. Je ne sais pas comment expliquer à quel point, dans ses livres, les filles étaient comme des héros. Il y a une dizaine d'années,

avec un copain, dans un café près de chez moi à Paris, on parlait de trucs qui touchaient au féminisme. Donc, c'était une discussion qui était assez soutenue et vive. Se trouvait également une espèce de vieille dame habillée en rose tyrien, dont les cheveux étaient teints en jaune, avec plein de poudre sur la figure et des tas de papiers autour d'elle, assise à une table pas loin de la nôtre. Je prends congé de mon ami et me lève pour quitter le café quand la dame m'arrête et me dit: «Madame, j'ai écouté votre conversation... Je pense que ceci pourrait vous intéresser.» Et elle me donne un tract pour assister à une réunion avec des poétesses persanes; j'y vois les conférencières, les organisatrices, puis je lis le nom de Françoise d'Eaubonne et je réponds: «Je ne pourrai pas venir, mais je le regrette énormément parce qu'il y a une femme que j'aurais voulu connaître et voir tant elle a fait pour moi... et c'est Françoise d'Eaubonne. Elle me dit: «Mais, Madame, Françoise d'Eaubonne, c'est moi!» Enthousiaste, je m'exclame: «Est-ce que je peux vous embrasser?» Et de lui coller deux énormes baisers sur ses joues fardées! Je l'ai rappelée, quelque temps après, parce que je voulais qu'elle me parle de ces deux livres-là. Je voulais en avoir le cœur net, en fait. Je voulais savoir ce qu'elle avait pu mettre dedans qui avait été tellement important pour moi. Je lui dis: «Voilà, je ne vous appelle pas pour vos livres de théorie féministe. Je voudrais vous parler de ces deux livres.»

Elle me dit: «Mais, écoutez, j'ai écrit plus de quatre-vingts ouvrages! Il n'est pas question que je parle de ces livres parce que je crevais la dalle à l'époque! Et c'était alimentaire... je m'en fiche complètement! Je n'en parlerai jamais!» Et moi, je ne voulais pas parler du reste. Cela ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait, c'était ça. Donc, en fait, je ne l'ai jamais vue. Et c'est dommage, je n'en ai jamais parlé avec elle. Cette histoire est intéressante; pas seulement pour l'anecdote. Elle est intéressante pour cette chose: ce qui passe auprès des gens qui vous lisent n'est pas forcément ce que vous vouliez écrire. J'en suis maintenant absolument persuadée! Elle voulait faire des choses conventionnelles uniquement parce qu'elle devait payer son loyer. Donc, elle a fait quelque chose de conventionnel en

pensant que c'était de la daube. Or, après, j'ai retrouvé d'autres gens de ma génération qui les ont lus, ces livres, qui ont été tout aussi marquants pour eux. C'est-à-dire que, malgré elle, et même contre elle, eh bien, ça passait. Par la suite, c'est ce que je me suis dit pour à peu près l'ensemble des choses que je faisais : je n'avais absolument aucun intérêt à réfléchir à ce que je voulais dire ou à ce que je voulais faire passer ou à quoi je voulais convertir les gens... Il suffisait que je m'efforce de raconter une histoire qui me plaise à moi. Avec des héros, des héroïnes qui me plaisent à moi et que, à ce moment-là, si j'avais quelque chose à dire, ça passerait dedans. Et je pense que ça fonctionne en général comme ça. C'est peut-être une attitude qui est assez latine. Parce que je me suis rendu compte – en allant dans des pays comme l'Allemagne – que la première question qu'on vous pose toujours, c'est : « Quel est votre message ? » Et moi, je n'ai pas de message. Cela ne m'intéresse pas tellement, enfin, pfff... je m'en moque. Le message vient après, en fait. C'est plutôt une question de vision des choses et cette vision se transmet à travers ce que vous écrivez. Quoi que vous fassiez. Donc, c'est dans cette optique-là que, plus tard, beaucoup plus tard, j'ai écrit les livres que j'ai écrits.

Après ces histoires d'enfance, je vais vous parler des héros et des héroïnes des livres que j'ai écrits. Je me souviens d'être allée en Russie dans une école où il fallait rencontrer les enseignants. Je me souviens d'un instit (« un » instit, j'ai toujours envie d'ajouter « qui était un homme, qui était une femme », c'était un instit) qui semblait assez contrarié de me recevoir dans la classe et qui me dit : « Vous écrivez toujours des livres pour les filles. » C'est une remarque qu'on m'a souvent faite... que j'écrivais des livres pour les filles. Et c'est une chose qui m'interroge énormément parce que ça me semble d'une mauvaise foi épouvantable étant donné qu'il y a quand même la moitié de héros dans ce que j'écris. Si je repense aux livres que j'ai faits, dans le premier, c'était un héros. Il s'appelait Henri. Dans les deux suivants, c'étaient des héros également. Après, j'ai écrit *Le monde de Joseph*. Bartholomée, c'est un héros. *Dans les yeux d'or*, c'est un héros. Donc, il y en a la moitié à peu près. Et, étonnamment, ce n'est pas ça qui frappe. Ce

qui frappe, c'est la présence aussi d'héroïnes. Il me semble que le débat est un peu biaisé par une espèce de mauvaise foi. Le fait qu'il y ait des héroïnes aussi suffit à annuler le fait qu'il y ait des héros. Alors, à quoi tient que ce soit un garçon ou une fille qui prend la place dans le livre ? C'est juste l'histoire qui veut ça. C'est ce que j'ai à ce moment-là dans la tête. C'est le petit personnage. Je ne me pose jamais la question, je ne me dis pas : « Je vais écrire un livre pour les filles. » Je vais écrire une *histoire*. En fait, l'histoire, elle est pour moi et, après, elle plaît à qui elle plaît. Et ça a été une des grandes leçons. Par exemple, si on prend *Verte*. *Verte*, c'est un livre qui est presque entièrement féminin. Pour ceux qui ne l'ont pas lu, c'est l'histoire d'une petite fille qui, en grandissant, se rend compte qu'elle doit devenir sorcière parce que sa mère est sorcière et sa grand-mère l'était. Et que c'est une fatalité à laquelle elle n'échappera pas. En dépit du fait qu'elle n'a aucune envie « d'y aller ». Et comme, avec sa mère, les relations sont tendues, c'est sa grand-mère qui lui facilitera le passage vers le fait d'accepter sa destinée de sorcière. Ce qui est très mignon dedans, c'est que les enfants me disent toujours : « J'adore les histoires de sorcellerie ! » Or, dans le livre, les histoires de sorcellerie sont absolument minables ! C'est nul, les sorts sont un peu grotesques. Je pense que ce que les gens adorent dans ce livre, ce sont les histoires de l'initiation et des relations à l'intérieur d'une famille. C'est vraiment le fait de grandir... C'est la gestion des tensions à l'intérieur de ce cercle familial. Ce livre est vraiment basé sur l'expérience féminine parce que, pour moi – ce qui m'est apparu après l'écriture d'ailleurs, ce qui ne précédait pas l'écriture, c'est dire à quel point on écrit, en tout cas, moi, en état d'idiotie – cette histoire de devenir sorcière, d'un seul coup... avec des symptômes où les meubles se mettent à bouger, où on est assez en colère, et tout ça... c'est quand même une métaphore transparente des règles ! Après, cela m'a sauté aux yeux. En plus, j'ai écrit ce livre quand ma fille avait onze ans. Donc, c'était vraiment le moment où elle allait grandir. Elle allait prendre sa place et il fallait gérer tout ce truc-là. D'ailleurs, on parle de charme aussi quand on grandit... On dit : « Les filles ont du charme », c'est assez révélateur de la place de la sorcellerie dans l'histoire. Et donc, le fait que ce soit si féminin

n'empêche pas du tout les garçons de le lire. C'est un livre qui est beaucoup lu dans les classes et, quand je vois les enfants, aussi bien les garçons que les filles, ils sont complètement dans le livre. Ils voient très bien de quoi il retourne. Même si, accessoirement, on peut penser que ça s'adresse plus aux filles. C'est une expérience qui est universelle : le genre de l'autre – l'autre genre – laisse en vous des traces qui sont suffisantes pour vous permettre d'adhérer, si vous voyez ce que je veux dire. Il suffit d'avoir la trace pour participer à l'expérience. C'est un truc que disait Gilles Deleuze, enfin, il me semble, pour le peu que j'en aie retenu, sinon lu, surtout écouté : rien de l'expérience humaine ne nous est étranger. C'est-à-dire que moi, qui suis du genre femme, un moment, je peux être un homme. Moi, qui suis de couleur blanche, un moment, je peux être de couleur noire. Moi, qui suis âgée de cinquante-deux ans maintenant, un moment, je peux avoir dix ans. À l'intérieur de nous, tout cela existe. Et après, les questions de majorités ou de minorités... mais il suffit de solliciter et c'est bon, vous y avez accès. C'est ce qui fait de nous des êtres humains et ce qui nous permet de lire aussi. Qui nous permet de lire, d'avoir accès à tout. Donc, je me suis dit : « Et bien voilà, cela suffit, c'est très bien pour les livres. Il faut arrêter de me dire que j'écris des livres pour les filles. » J'écris des livres.

La même chose s'est passée pour *Aurore*. *Aurore*, c'est une fille qui râle. C'est une adolescente, alors « *gnagnagni gnagnagna* », voilà. C'est la fille « *pfiff* ». Normalement, là aussi, on pourrait dire : « C'est extrêmement féminin, *Aurore*, elle a des copines. »... Bon, voilà... Mais ça plaît autant aux garçons, c'est pareil, c'est de l'expérience. C'est dans les classes et ça plaît à des garçons qui sont des espèces de grandes baraques, semi-délinquants qui redoublent leur quatrième. Je me souviens d'un gars qui me disait en sortant de la classe : « Madame, madame, c'est le premier livre que je lis en entier. C'est tellement bien ! Je l'ai terminé, je l'ai recommencé. » C'était le tome un. Alors que le type devait se faire contrôler d'identité chaque fois qu'il sortait le nez hors de sa banlieue.

Donc, voilà : c'est *l'histoire*, c'est la manière dont c'est écrit et c'est ce que ça raconte. Ça, c'est pour les lecteurs. Cela dit, les lecteurs...

la différence qu'il peut y avoir entre filles et garçons (mais, après, on reviendra à la question du conditionnement), c'est que, souvent, les garçons disent qu'il n'y a pas assez d'action, les garçons aiment les livres d'action. Les filles aiment les livres avec de la psychologie et des sentiments. Donc, il arrive, effectivement, que des petits garçons me disent : « Hum, oui... il n'y a pas beaucoup d'action. » Ça, c'est possible, après tout, c'est leur truc, je peux comprendre, mais je m'en fiche un peu. Tout le monde a le droit de ne pas aimer, quoi. En revanche, ce qui est assez frappant c'est la réaction des parents. Peut-être que vous avez eu l'occasion de vous en apercevoir, mais, sur le stand de *l'École des loisirs* au Salon du livre, je m'en souviens – c'est effarant – les parents arrivent, ce sont des adultes qui viennent au Salon du livre, qui achètent des bouquins pour leurs gosses, qui vont sur les stands de *l'École des loisirs* et disent : « Voilà, je voudrais un livre pour un garçon (ou pour une fille). » C'est le premier critère. Comme si c'était ça déjà qui allait déterminer. Et après, par exemple, si on vous refile le *Journal d'Aurore* pour un garçon, le parent revient (ça, je l'ai vu) et dit : « Ah non, non, non, je ne vous avais pas du tout demandé ça, je vous avais demandé *un livre pour un garçon*. » La couverture est rose, alors ça ne va pas... Alors, il faut changer : *Mad Max* ? Je me souviens encore d'un moment où je signalais quand sont arrivés un monsieur et son garçon, âgé de onze, douze ans ; c'était la fin des signatures, donc, il n'y avait plus personne. C'était une espèce de moment d'intimité. Le garçon avait un sac en plastique et me fait signer un livre, pauvre garçon : *Et Dieu dans tout ça* (le garçon est intellectuel, le héros est un garçon) et, après, le père dit à son fils : « Tu peux lui montrer, il n'y a plus personne. » Et le fils sort de son sac plastique *Aurore* ! Mais comme s'il sortait un truc pornographique, quoi ! C'était dingue ! Il regarde autour de lui, il sort : *Aurore*. Et son père dit : « Il a honte de le faire signer... C'est un livre pour les filles, mais il l'aime beaucoup. » Alors, je dis : « Mon pauvre, hein ? » J'ai signé son *Aurore*. Je pense qu'il y a une pression, actuellement, pour « genrer » les enfants, qui est quand même assez énorme, assez importante. Je ne sais pas comment, vous, vous la ressentez, mais on la voit. Ce n'est même pas une question

franchement idéologique. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'un effet de *backlash* où le machisme voudrait reprendre la place... Je pense que ce n'est même pas ça. Non, c'est du marketing et l'on vend mieux sur des marchés qui sont sectorisés. Plus ils sont sectorisés, plus on peut cibler sa clientèle, plus on vend. Et je pense que la question de séparer «garçon, fille», c'est vendre. Séparer «bleu, rose», c'est vendre. Et que c'est ce qui se passe dans la fabrication des livres dans un certain nombre de maisons d'édition. Et comme c'est assez agréable, en fait, d'être rassuré sur cette séparation, le client marche, effectivement; et je trouve que c'est dommage, quoi! Je plains les gamines de onze ans par rapport à la gamine de onze ans que j'étais. Je les plains d'avoir été élevées avec des habits roses, je les plains de penser qu'il faut se maquiller. Je les plains d'avoir envie de porter des talons avec lesquels elles ne pourront pas marcher. Je les plains de s'habiller trop court parce qu'«évidemment-tout-le-monde-regarde-tes-fesses-imbécile-si-tu-les-montres». Peut-être que je me trompe parce que c'est une pensée en marche, cette pensée-là, et puis on peut se tromper et puis c'est une question de génération. Mais je crois que c'est une restriction de la liberté. Alors, moi qui ai grandi en pleine époque baba, habillée de vêtements informes et les cheveux teints en roux orange..., je trouvais que je faisais absolument ce que je voulais! Et il me semble que, maintenant, pour les filles qui ont le même âge, elles ne font pas exactement ce qu'elles veulent. Je pense que pour les garçons, c'est un petit peu pareil. C'est-à-dire qu'ils vont être, eux aussi, tenus à un certain nombre de comportements. Parce que, sinon, ils sont menacés ou ils se sentent menacés.

## Quelqu'un veut-il poser une question à ce stade des affaires ?

Oui ?

Cette distinction «garçon, fille» a-t-elle encore un sens aujourd'hui ?

Oui, elle a encore un sens, mais d'une manière qui est extrêmement paradoxale. Je trouve que c'est compliqué, pour les enfants, de vivre

dans le monde dans lequel ils vivent parce que, d'une part, on les «genre» énormément, et, d'autre part, selon les milieux sociaux auxquels ils appartiennent, un tas de choses sont absolument permises ou totalement interdites. Par exemple, dans les livres que j'ai écrits, beaucoup de personnages homosexuels traversent l'histoire (sans que ce soit nommé d'ailleurs), ils font partie du monde de la famille, des gens que l'on rencontre. Ces livres-là, c'est assez marrant, ce sont des livres qui sont tout de suite repérés par les gosses qui vivent dans des milieux sociaux difficiles et qui sont issus du milieu de l'immigration. C'est-à-dire, quand il y a une gouine ou un pédé dans un bouquin, ils ne passent pas à côté. Les gosses remarquent tout de suite. Et j'ai eu des séquences extrêmement houleuses avec des classes où c'est ce qui avait relevé dans le livre. Il y avait des disputes parce que c'est absolument rejeté. C'est *le* tabou. Ces enfants ont des réactions d'une violence extrême. En revanche, dans des milieux plus intellectuels, bourgeois ou universitaires, etc., c'est extrêmement accepté. C'est tout juste si, un moment, on ne vous pousse pas à adopter une identité qui serait intéressante: artiste... Et donc, ils vivent dans un monde qui est quand même très segmenté et dans lequel je me dis que cela doit être difficile de trouver des repères. J'ai beaucoup de compassion pour les enfants...

Alors, moi, mon rôle là-dedans... je ne sais pas. J'ai ramené des petits trucs à lire si vous voulez. C'est toujours la même chose, j'écris l'histoire qui me plaît et comme l'expérience justement d'être une fille puis une femme a été une expérience extrêmement intéressante dans le parcours que j'ai eu à travers ce que j'écris, mais à titre d'intérêt personnel. C'est-à-dire que ce n'est jamais une vision militante. Je ne me dis pas: «Je vais les convaincre de ceci, de cela.» Ce n'est pas mon rôle, c'est celui des professeurs. Mais je raconte la manière dont je vois les choses. En plus, je me dis que l'histoire, l'histoire des femmes dans l'histoire, c'est une très belle histoire, qui vaut le coup d'être racontée. Elle n'est pas enseignée. C'est une histoire qui remonte à la nuit des temps, puis, avec des dates... à partir de la Renaissance; d'ailleurs hommes et femmes, aussi bien, sont dans cette histoire. Les premiers textes

féministes, on les doit à Laba. C'est un homme. Le premier texte sur le préjugé. Et voilà, c'est juste une histoire absolument passionnante, qui était amusante à vivre et qui est toujours amusante à vivre. Donc, elle trouve, à ce titre, la place dans les bouquins.

Alors, soit vous avez une question, soit vous allez subir une lecture. C'est comme vous voulez. Non ? Oui ?

**Public.** — « Ne pensez-vous pas quand même que ce clivage "homme, femme" ou "féminin, masculin" est surdéterminé par un autre clivage – que l'on sent sourdre dans ce que vous dites – la position sociale ? N'est-ce pas cela ? Parce que le bovarysme, maladie textuellement transmissible... Pourquoi Emma Bovary a-t-elle de si mauvaises lectures ? Parce qu'il n'y avait pas de contrepoids chez elle... et une bibliothèque d'héritière. J'ai cru entendre, dans votre discours, que vous aviez cette bibliothèque à la maison. »

**Marie Desplechin.** — « Oui. »

**P.** — « N'y aurait-il pas cela ? Qu'en pensez-vous ? Au-dessus, au-delà de ce clivage genre, générique ou sexuel, n'y a-t-il quand même pas ça qui est surdéterminant ? »

**M. D.** — « Je ne pense pas que ce soit surdéterminant. Parce qu'en fait, cette fracture existe de tout temps et, à mon avis, tant que l'on fera société ensemble, à moins que l'on ne procède, comme le souhaitaient Françoise d'Eaubonne ou d'autres, à une séparation complète... et que l'on ne vive chacun de notre côté : ce sera toujours à négocier. Je ne sais pas... ou alors, c'est dans un avenir très lointain qu'on arrivera à être simplement des individus. On ne peut pas annuler la question du genre. »

**P.** — « Je ne dis pas de l'annuler, elle est là, mais est-ce qu'elle n'est pas... quand vous parlez de produits marketés de ces maisons d'édition qui, du coup, sont surdéterminants dans certains milieux sociaux et dans d'autres... des enfants auront accès à ces livres... »

**M. D.** — « Il y a un truc qui est vrai, c'est que, quand on est pauvre, c'est en général une calamité à tous les niveaux. Enfin, quand je dis pauvre, c'est culturellement bien sûr. C'est

évident que ça se perpétue. Après, encore une fois, moi, ce qui m'avait étonnée, c'est que les gens qui viennent dans les salons, les gens qui ont de l'argent à dépenser en bouquins, parce que les livres, c'est cher, les gens qui choisissent, qui demandent qu'on leur prescrive des livres, eh bien, ces gens-là ont comme premier réflexe de dire : "Je voudrais un livre pour une fille" ou "Je voudrais un livre pour un garçon". Là, il y a quand même une question sociale que l'on partage tous. »

**P.** — « Quand même, depuis dix ans, on est revenu sur le bleu pour les garçons, sur le rose pour les petites filles dans les maisons d'édition. Ce sont des produits marketés, mais... D'ailleurs, *L'Heure joyeuse*, qui fait une exposition, jamais, je pense, n'aurait pensé à une exposition encore sur le rose et le bleu ! Or on en est là... »

**M. D.** — « Eh bien, oui, ça résiste ! Chez tout le monde, et c'est plus marqué chez les gens qui ont moins les moyens de se défendre. Mais ça, c'est sûr, c'est plus marqué. Et après, il y a d'autres facteurs. Il y a les questions des classes sociales. Et, à présent, il y a les facteurs du "vivre ensemble" avec la mondialisation. À savoir avec les familles qui arrivent d'endroits avec des modes de vie qui sont quand même assez "archaïques" (je ne sais pas si c'est le bon mot à utiliser), c'est-à-dire qui reposent sur des visions de la division des genres qui sont, disons, très anciennes... Alors, là... le rôle des filles... ça complique encore cette donne. Après, moi, j'ai un truc : je suis un petit peu fâchée qu'on ne se défende pas. C'est toujours la même chose, je me dis : "Pourquoi ils achètent du rose à leur fille, quoi !" Franchement, il faudrait juste ne pas le faire... On a une espèce de désir d'adhésion de consommateurs. Et quand je dis "on", je peux me mettre, sur un tas de choses aussi, dans le même sac. On a tous les outils, il faudrait juste que, politiquement, ce soit plus cohérent. C'est comme la question : "Où faire nos courses ?" Voilà... "Quel livre acheter à nos enfants ? Jusqu'où discuter sur le rose ?" Parce qu'on peut acheter du rose, on n'est pas obligé de tout mettre en rose non plus ! Voilà. »

**M. D.** — « D'autres trucs ? »

**P.** — « Quand on parle du clivage entre le rose et le bleu et du fait que tout cela serait

formaté par la société, ce qui m'étonne, c'est qu'on ne part pas de rien. S'il y a des personnes qui ont réfléchi au marketing pour utiliser cette symbolique-là pour vendre, c'est qu'elles ont compris que cela faisait vendre. Donc, c'est qu'au départ, il ne faut pas nier non plus que, de la part de petites filles ou de petits garçons, ça correspond aussi à une certaine symbolique et à une certaine réalité qu'ils vivent à l'intérieur, qui ne doivent peut-être pas être limitées et mises en boîte dans des carcans, mais que c'est une réalité qu'il ne faut pas non plus rejeter ou nier.»

**M. D.** — «C'est la question du naturel. Du naturel et du culturel. Je n'ai pas de réponse définitive. Alors, après, il y a les exemples. Sur la question du rose et du bleu, c'est très intéressant. J'ai lu un article récemment où on voyait très bien quand cela apparaît. Ça n'a pas toujours été le rose et le bleu. En effet, au départ, le bleu, c'est la couleur des petites filles... Cela veut dire qu'il n'y a pas, dans les yeux des petites filles, quelque chose qui les amène au rose et que, dans les yeux des petits garçons, il n'y a pas "ça". Si, historiquement, vous pouvez dire que c'est vers 1920 ou à peu près qu'on décide... et, ensuite, qu'on refait le modèle... Et les enfants – qui sont des animaux... – enfin, qui se construisent... En fait, ils ne sont pas finis quand ils arrivent. Ils se construisent dans le groupe et le groupe leur assigne un certain nombre de comportements. Le rose et le bleu en sont un excellent exemple. Maintenant, je ne sais pas où ça s'arrête, ce truc-là. Moi, je veux bien croire qu'on n'est pas tout à fait pareil biologiquement...»

**P.** — «Je pense qu'il y a aussi un historique. Parce qu'on est rattaché à un historique familial et culturel et qu'on ne peut pas tout d'un coup décider qu'on doit s'en émanciper et couper le cordon. Je pense que la petite fille qui a vécu dans le monde où on est maintenant, avec des parents qui sont ce qu'ils sont, qui ont lu les livres qu'ils ont lus, et avec ce marketing qui existe déjà depuis un certain temps, on ne peut pas nier cet aspect de transmission comme vous dites: "Pourquoi est-ce que papa et maman ont-ils envie d'acheter du rose à leur enfant?" En fait, ça remonte aussi à d'autres origines. Je ne pense pas qu'il faille comme ça jeter l'opprobre sur ce genre de comportement dans

la mesure où c'est un comportement qui a aussi un sens et une histoire pour la petite fille qui reçoit ce message de la maman qui, elle-même, a envie de lui transmettre quelque chose. Ça peut passer à travers le rose et, là, on est un peu dans de l'étriqué. Ça peut passer par toutes sortes de choses: le plaisir de cueillir des fleurs en se promenant dans la campagne... mais, à travers ça, je crois que c'est une symbolique très restreinte, il y a aussi beaucoup plus que ça; il ne faudrait pas jeter le bébé avec l'eau du bain, je dirais...»

**M. D.** — «C'est le cas de le dire! C'est ça qui est très embarrassant, c'est qu'on en est toujours dans des histoires très personnelles, en fait. On ne peut pas s'abstraire de ce truc-là. Si on parle de la dette de la Grèce, par exemple, on est moins impliqué personnellement. Enfin, on est soucieux, mais c'est tout de suite moins passionnel. Ouais... C'est compliqué parce que je comprends tout à fait ce que Madame veut dire, c'est qu'effectivement, on a des choses à transmettre... Et on ne peut pas tout le temps être dans une bagarre avec l'enfant; c'est-à-dire on ne peut pas tout le temps contrer le monde autour de soi... Oui?»

**P.** — «Je pense que les deux approches sont intéressantes pour ne pas rester dans un carcan ni dans l'autre et que les deux se bousculent de temps en temps pour aller comprendre ce qu'il y a derrière, finalement.»

**M. D.** — «En fait, le rose, c'est quand même du pognon, derrière, pour le coup. C'est clair. Et puis, il y a *affaire la fille*. Parce que le genre, comme le disait je ne sais plus qui... Judith Buckler: c'est quand même formatif; c'est-à-dire qu'en fait, vous êtes une fille à partir du moment où *vous faites la fille*. Ça, j'en suis absolument persuadée. Voilà. Et vous êtes un garçon à partir du moment où *vous faites le garçon*. Et d'ailleurs, si vous ne faites pas vraiment la fille, avant, on disait: "Tu es un garçon manqué." Ce qui prouve bien que vous ne faisiez pas ce que vous deviez faire. Et, pour un garçon qui fait un peu trop la fille – ce qui ne préjuge absolument pas de son orientation sexuelle par ailleurs, mais enfin – moi, je le vois autour de moi, il sera traité de "pédé" tout de suite. Les gens le disent. Ce sera renvoyé par ses pairs. Et pas que par les adultes. Par exemple, mon dernier fils est très beau. Je n'y peux rien.

Je ne sais pas d'où il sort ça. Il a l'intelligence de sa mère en fait! Il a des espèces de longs cheveux blonds et c'est un garçon qui est assez féminin dans le sens où il "parle". C'est quelqu'un qui parle, qui est sentimental, qui a vite la larme à l'œil. Je me souviens, il avait huit ans, et la mère d'une de ses copines à l'école dit: "Il n'est pas pédé?" Elle le demande à sa fille! Qui, évidemment, le répète à mon fils, qui rentre en disant: "Est-ce que je suis pédé?" Je réponds: "Écoute, tu as le temps de voir. En tout cas, ce n'est pas moi qui répondrai à la question." Et c'est une bonne femme qui travaille à la télé! Alors, ça ne veut rien dire, je sais bien, mais c'est quand même des places où il y a une certaine influence... Donc, vous devez faire ce que vous êtes. Si vous ne le faites pas, on ne le verra pas et ça ne suffira pas.»

**P.** — «La façon dont on mélange un peu la différence entre: quelles sont les attentes de certains groupes ou de certaines personnes de la part d'un garçon et qu'est-ce que c'est être un garçon? Trouver le garçon qui est en soi et devenir un garçon, ce n'est pas nécessairement répondre aux attentes de l'extérieur ou aux mots maladroits de Pierre, Paul ou Jacques...»

**M. D.** — «Mais, je crois que ce qu'on connaît de l'expérience d'être un individu dans son genre, c'est de le faire, c'est de le jouer. Moi, je vois quand je fais la fille. Enfin, vous voyez: on se détermine. Le moment où on choisit: on se maquille, on ne se maquille pas, on met des talons ou on n'en met pas, on montre sa culotte ou on ne la montre pas, enfin, bref, il y a tous les trucs. C'est vachement drôle parce que tous ces trucs, c'est tout un panorama... Alors, les garçons, je ne connais pas, je connais moins. C'est pour ça que, quand j'écris à la place d'un garçon, surtout adolescent, j'ai l'impression d'écrire de la science-fiction. C'est-à-dire que je pourrais écrire la vie d'un... blaieau, par exemple. Je sais pas: n'importe quoi, mais, une fille, je sais très bien le moment où on fait l'inventaire des signes et on prend ou on refuse d'ailleurs; parce qu'on peut les refuser, les signes. Et, autour de vingt ans, je me souviens – les talons que j'ai aujourd'hui de 3 cm sont une concession –, les filles qui étaient très... avec des habits, toujours très ajustés, et des seins complètement dehors et du maquillage comme ça et les cheveux comme ça, etc. Ce qui n'empêchait pas d'ailleurs de très bien réussir

professionnellement, de faire de très bonnes études et tout ça, hein. Mais elles avaient adopté la panoplie de la fille. Moi, j'ai toujours pensé qu'elles étaient des "travelottes". Je ne vois pas la différence entre une fille qui fait la fille et un garçon qui fait la fille. Pour moi, c'est Pigalle. C'est les deux. Ce n'est pas plus l'un que l'autre. Elle est intéressante, la question de l'homosexualité, et tout ça parce qu'elle sert à redéfinir les genres. Elle sert à voir ce qu'on fait exactement. C'est comme le fait que les garçons très virils sont une image de pédés... C'est *Macho man*, *Village people*, etc. Tous ces muscles, ils sont tatoués, ils sont rasés, ils ont des chaînes ici et là et partout. En veux-tu en voilà! Waouh, ce sont des hommes! Et donc, ils surjouent l'homme, en fait. C'est une image qu'on se donne les uns aux autres. Ce n'est pas une image que je condamne. Et je pense que c'est une image dont on peut jouer et tant mieux, mais ce qu'il y a, c'est qu'il ne faut pas que quelqu'un... quand les gens sont petits... qu'on pense que c'est ça, être... Être, c'est: "Tu seras où tu veux." Et comment on fait par rapport à une société qui, pour vendre, vous dit toujours: "Pour être, il faut que tu sois ton genre et tu seras là." "Tu seras gracieuse!" Moi, c'était toujours ce cours de danse "pour être gracieuse". *My God!*»

**P.** — «Ce sont des carcans. N'y en a-t-il pas des deux côtés?»

**M. D.** — «Il y en a des deux côtés, ça, c'est absolument...»

**P.** — «Parce que, pour moi, être fille, ça veut dire plein de choses. On peut même inventer sa propre manière d'être fille.»

**M. D.** — «Bien sûr. Je pense que la société contemporaine, au point x maintenant, vous oriente, vous demande de ressembler à ça. Après, quand on est une grande personne, on se débrouille, ça va. Je trouve ça dur de le voir s'appliquer à des petits. Non?»

— Intervention de Maggy Rayet qui propose à Marie Desplechin de lire un extrait de son livre.

**M. D.** — «Vous trouvez que je dis des bêtises? Non? Ils sont gentils. Bon, alors, c'est le début de *Satin grenadine*. Ce livre est parti d'une scène que j'avais en tête: une petite fille dans une maison essaye une robe fin XIX<sup>e</sup>. Donc, c'est une robe longue, et la couturière met des épingles en bas de sa robe et sa mère regarde. C'était une image tellement jolie, je l'ai eue tellement longtemps en tête que j'ai écrit la scène et le livre était derrière. Cette petite fille s'appelle Lucie. Et donc, la mère... – on a combien de temps? On a un quart d'heure? Ça va, je peux vous infliger tout le chapitre. Alors...

Marie Desplechin lit le début du roman *Satin grenadine*.

**M. D.** — «Donc, voilà, ça a l'air un peu militant, mais, en fait, c'était juste parce que c'était marrant. Et, en plus, c'est très drôle de faire des livres historiques parce qu'évidemment, on peut faire le malin puisqu'on sait bien ce qui c'est passé. Alors le livre est truffé de blagues de ce même type. Et je ne sais pas ce qu'en pensent les lecteurs, par ailleurs.»

**Maggie Rayet.** — «Qu'est-ce qui vous attirait dans le XIX<sup>e</sup> siècle, dans ce cas-ci?»

**M. D.** — «Eh bien, il y a plusieurs raisons. Tout d'abord, comme les lecteurs ou les lectrices, j'en ai beaucoup lu d'auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, puisque, tout de même, l'art français, au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le roman. Donc, après, quand on les a lus, comme ils décrivent tout... que ce soient Balzac, Zola, Proust, Maupassant, etc., on sait un tas de choses, on les connaît comme ça. Après, moi, je suis née en 1959, donc, j'ai vécu dans une maison construite au XIX<sup>e</sup> siècle. C'était une famille... c'étaient des *culs de plomb*. Ils n'avaient plus bougé depuis le Moyen Âge... Donc, ils ont gardé des choses. Par exemple, la vaisselle, les robes de nuit, les draps que ma grand-mère sortait: c'était tout XIX<sup>e</sup> siècle, c'était l'atmosphère – c'est fini maintenant, n'est-ce pas; je suis née dans un monde qui est mort – le journal de guerre de ma grand-mère, les trucs que s'écrivaient mes arrière-grands-parents en 1870, etc. Et après, j'ai beaucoup travaillé sur le XIX<sup>e</sup> siècle quand j'étais journaliste. J'ai collaboré à des bouquins collectifs sur la naissance du cinéma, sur les impressionnistes, plusieurs peintres, etc. Donc,

j'ai fait beaucoup d'enquêtes et j'ai accumulé une quantité de connaissances... voilà. Ce qui n'empêche pas que c'est sûrement bourré d'anachronismes. Ce n'est pas un bouquin d'historienne, mais c'est un moment que j'adore parce qu'il ressemble à maintenant, en plus. C'est-à-dire: il y a des moments de très grande accélération technologique, scientifique et les gens ne savent pas du tout vers quoi ça va. Tout le monde est parti tête baissée (les massacres de 1914 et ce qui suivra), mais ce sont des époques passionnantes; souvent, on a l'idée d'une époque triste et bourgeoise, mais, en fait, non, c'est aussi un bouillonnement intellectuel, des gens qui ont une liberté de mœurs incroyable. C'est vraiment une époque très intéressante.

**M. R.** — «Vous avez choisi de situer votre roman dans le milieu de la bourgeoisie...»

**M. D.** — «Oui, alors, je me le suis fait reprocher en Seine-Saint-Denis, comme d'habitude, pour qui je suis "un auteur bourgeois". C'est gonflé! Ma mère a été bosser à treize ans. Après, mon père, c'est juste s'il a son bac. Il était visiteur médical. Ma mère, elle ne travaillait pas, quoi. On ne jouait pas au tennis chez moi, quand même. Enfin, bon, "auteur bourgeois". C'est sûr que *Satin grenadine*, pfff... c'est aussi les rapports avec une domestique dans la maison; parce qu'à l'époque, il y a quand même un quart des Français qui étaient les domestiques des autres. N'importe qui a du personnel de maison. Économiquement, c'est passionnant comme situation. Et des liens se nouent dans des milieux où, finalement, il y a assez peu de différences entre celui qui sert et celui qui est servi. Il y a une mémoire de ça. On ne peut pas en faire juste une histoire victimaire. C'étaient de vrais liens familiaux. Ça, c'est un peu exploré dedans. Mais bon, le livre sort et une bonne âme se charge de me dire que le conseil des bibliothèques en Seine-Saint-Denis, dans le 93, a tranché: "Ah non, on ne peut pas le recommander: Marie Desplechin a encore écrit un roman bourgeois!" Ça m'énervait à fond! Donc, j'ai écrit un autre livre, qui s'appelle *Séraphine*, et c'est à peu près la même gamine à treize ans, mais à Montmartre; ses parents ont disparu après la Commune, le père est avec Louise Michel. J'ai tous les *brevets*. Et je n'ai pas pu m'empêcher d'un truc: elle vénère sainte Rita. Et sainte Rita est tout le livre. La religion

est rentrée là où la bourgeoisie avait déserté... Trop bête, hein? Donc, je pense que je ne suis pas non plus kasher.»

**P.** — «Donc, vous ne les aviez pas conçus en binôme.»

**M. D.** — «Non. *Satin grenadine*, je l'ai fait parce que j'avais cette petite bonne femme dans la tête et, après, le livre, il est un peu *foutraque*. Ensuite, par réaction, je me dis (je me moque de moi quand même) que je peux écrire le deuxième, puis: "C'est trop bête, je vais en faire un troisième!" Mais bon, il faut que ça démarre... j'ai déjà plein de noms pour les personnages et je sais où je veux le situer, ce que je veux raconter.»

**P.** — «Et savez-vous lequel des deux marche le mieux?»

**M. D.** — «Je ne sais pas du tout. Moi, je pense que *Séraphine* est mieux fait. *Séraphine* est techniquement mieux. Mais il y a des scènes dans *Satin grenadine* qui me font rire à présent, quand je les relis, et me font toujours rire. Par exemple, les scènes avec Jacques. En plus, *Satin grenadine*, c'est un vrai jeu de piste parce que c'est tout un jeu de piste de personnages du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y en a énormément. La mère, c'est comme dans *Bel-Ami*. Jacques, c'est comme Marcel Proust. Et il y a une quantité d'autres éléments qu'on retrouve: par exemple, le fait de partir en Amérique, comme toutes ces grandes intellectuelles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle-début du XX<sup>e</sup> siècle dont Gertrude Stein et beaucoup d'Européennes l'ont fait. Il y a le mouvement féministe et tous ces couples de femmes. Ce n'était pas possible au grand jour en Europe alors que c'était possible aux États-Unis naissants. C'est aussi une des raisons pour laquelle j'ai de l'affection pour ce livre, car il y a tout ça... Mais *Séraphine* est mieux fait. Tout le monde dort? Il y a contrôle après, hein!»

**P.** — «Arrive-t-il que vos personnages soient transposés au théâtre, que des spectacles s'en emparent?»

**M. D.** — «Je ne sais pas. Je crois que oui, mais, en fait, ça ne m'intéresse pas tellement. Et c'est arrivé au cinéma aussi et c'est toujours une énorme déception, en fait. Et là, il y a encore des projets... je m'en fiche, quoi! Parce que, moi, j'ai imaginé des trucs comme dans Verte... je vois ou, ce que je ne vois pas,

c'est comme si je le voyais quand même. Et après, quelqu'un qui va réaliser une œuvre audiovisuelle, que ce soit en animation ou autres... Forcément, ce ne sera pas la même chose. Donc, pour Verte, il paraît que tout le monde a dit: "Oui. C'est vachement bien, l'adaptation." Moi, je l'ai vue... Or le mec, je l'adore, c'est un copain... C'est à mille lieues! Le seul truc, c'est le chèque! C'est le chèque pour me permettre de rompre. C'est comme, là, j'écris un bouquin que j'aime bien, qui s'appelle Babyface. J'ai mis longtemps à le faire, ce livre, et ça part de plein de choses que je vois... Je vois tout le monde... C'est moi. Bon, il y a quelqu'un qui veut adapter Babyface. Qui me dit: "Bon, tu veux pas le faire?" C'est fait comme un scénario. C'est très facile à faire, c'est facile à découper. Je le découpe comme un scénario de film. Je le montre à des producteurs pour la télévision. Et là, la personne me rappelle: "Oui... tu comprends... ce n'est pas assez tout public. C'est trop enfantin. Il faut que tu le retravailles pour le faire pour toutes les familles." Eh bien, non! J'ai choisi de l'écrire pour les enfants. Si j'avais voulu le faire pour les adultes, j'aurais écrit un bouquin pour les adultes. Là, j'ai voulu faire ce truc-là, avec ces gens-là, écrit comme ça. Le reste, ça ne m'intéresse pas. Donc, moi, je suis très contente dans l'univers du livre et si j'avais envie de faire un truc plus audiovisuel ou autre chose, je ferais autre chose, mais... Le seul avantage, c'est que ça rapporte de l'argent en plus. C'est l'argent de la liberté, c'est tout. Et, surtout, c'est que ça vous permet de rompre. Vous l'avez vendu, donc, ce n'est plus à vous. C'est tout? Plus de questions?»

**P.** — «J'ai une question, mais je ne sais pas si on peut y répondre. Comme vous fréquentez beaucoup les lecteurs aussi: c'est quelque chose qui m'a été suggéré. Que j'ai entendu en fait... pour tout dire... dans les toilettes.»

**M. D.** — «C'est toujours un bon endroit de... »

**P.** — «Oui, je dois dire que c'est très intéressant étant donné que le public qui vient au salon, ce sont des enseignants, des bibliothécaires, etc. Je ne vais pas répéter ce que j'ai entendu, enfin, à moins que quelqu'un n'insiste... »

**M. D.** — «Sauf si c'est très vexant. »

**P.** — «Donc, voilà... Pensez-vous qu'on puisse intervenir sur les pensées obscènes et les propos du genre masculin sur le genre féminin? N'y a-t-il pas quelque chose à faire? J'ai suivi les différentes conférences et je n'ai pas vu que cet aspect-là était abordé. Moi, personnellement, il me déçoit beaucoup, le genre masculin, en dehors du contexte du fantasme.»

**M. D.** — «Je ne sais pas. Ça, c'est quelque chose. Parce que, là, on n'a abordé que la question des petits enfants, le rose ou le bleu. Mais c'est vrai que, quand ils grandissent, les représentations auxquelles ils sont confrontés – et là encore: les pauvres – sont souvent extrêmement violentes. Il y a ce qu'ils voient à la télévision, ce qu'ils voient sur l'Internet. Ils ont accès absolument à tout. C'est très marrant de penser que les gosses ont vu des trucs, forcément. Et la violence des propos échangés entre eux aussi... C'est-à-dire, tout ce langage... Le rap, par exemple, qui est intéressant et exprime de vrais trucs, mais c'est vrai que, dans les relations, c'est d'une violence inouïe. Alors, ce qu'on peut faire contre ça...? On peut proposer des contremodèles et il faut les présenter le mieux possible. De toute façon, on gagnera sur le terrain du marché aussi. On gagnera sur le terrain de ce que les gens aimeront. En fait, là, je pense à un truc bête, c'est un des trucs qui m'occupent en ce moment: est-ce que vous avez vu la série *The Wire*? Non? C'est une série policière qui se passe à Baltimore et qui a été faite il y a une dizaine d'années; elle raconte des histoires de trafic de drogue dans une cité et où des policiers mettent les gens sur écoute (donc, en anglais, *the wire*). C'est une série qui est absolument passionnante parce que les concepteurs ont énormément enquêté pour la faire. Ils ont pris des tas d'acteurs, tous les gangs: ce sont des types et des filles qu'ils ont recrutés sur place, etc. C'est extrêmement bien fait et passionnant. Une chose remarquable à relever dans cette série, c'est que les filles,

c'est génial, moi, ça m'a sauté aux yeux: les filles ne sont pas spécialement jolies. Les filles, ce sont des femmes comme il y en a en vrai! Vous voyez? Bref, c'est comment on est! Pour les types aussi, oui. Mais ils sont un peu plus choisis, j'ai l'impression. C'est comme si les filles... ils n'ont pas cherché à trouver une fille qui corresponde à une espèce de stéréotype, de canon. Et ce sont des choses qu'on finit par remarquer au bout d'un moment. Et le fait que cette série marche, par exemple, en tout cas "marche"... il y a pas mal de gens autour de moi qui l'ont vue et tout ça, c'est super important. Et c'est pour ça – c'est ce qu'on disait tout à l'heure – que ce qu'on fait à son niveau est forcément une chose qui est importante. C'est-à-dire qu'il faut que les gens qui font des œuvres, par exemple, qu'ils ne les fassent pas dans l'idée d'un message, mais honnêtement, quoi! En pensant... Pour en revenir à la question et à la série, c'est un langage très grossier, avec un lexique... voilà... Les gros mots dans les classes aussi: je ne tolère pas un mot qui est à consonance sexiste ou à consonance homophobe. On peut dire "pédés" ou "gouines" (parce que c'est revendiqué par les gens, c'est toujours la même chose), mais sinon " salope", chez moi, ça ne rentrera pas! Ce ne sera pas dit de cette façon-là. Parce qu'on sent le... Et même si c'est à la mode et même si ce sont des choses qu'on voit. C'est non. Effectivement, c'est un problème. Le langage est un très bon marqueur de la violence du monde dans lequel on vit. C'est toujours la même chose. Je pense que c'est violent pour les garçons aussi; c'est-à-dire que c'est violent pour un homme d'être dans cette pensée-là et que ça exige de lui des choses qui sont douloureuses, comme c'est douloureux pour une femme qui ressent cette violence. Je suis persuadée qu'on partage la souffrance.

Voilà.»

**P.** — «Merci.»

**M. D.** — «Allons en paix.»





Des outils :

une **exposition** et  
une **publication**







## Une sélection de livres pour la jeunesse



« **Ce genre que tu te donnes** » est une sélection de livres pour enfants et adolescents. Elle présente une centaine d'ouvrages dont les héroïnes et les héros heurtent ou prennent à revers les représentations stéréotypées du féminin et du masculin.

La sélection est complétée par des articles d'analyse qui présentent une approche originale combinant une critique de genre et une critique littéraire et artistique. Elle est le fruit du travail de la Commission jeunesse du Service général des Lettres et du Livre, composée d'une vingtaine d'experts en littérature pour la jeunesse.

Cette nouvelle sélection est disponible sur simple demande, au prix de 5€. Elle est également téléchargeable sur les sites [www.litteraturedejeunesse.be](http://www.litteraturedejeunesse.be) et [www.egalite.cfwb.be](http://www.egalite.cfwb.be).

Personne de contact pour l'emprunt de l'exposition :

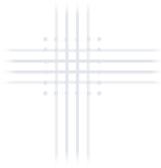
Jean-Luc Capelle

Tél: 067 89 35 94 • Mail: [jean-luc.capelle@cfwb.be](mailto:jean-luc.capelle@cfwb.be)

Retrouvez toutes les informations en littérature de jeunesse sur  
[www.litteraturedejeunesse.be](http://www.litteraturedejeunesse.be)

**ROSE OU BLEU  
SEULEMENT SI JE VEUX!**





## Une expo...



L'exposition « **Rose ou bleu, seulement si je veux!** », réalisée par l'asbl Latitude J, invite les enfants de 3 à 8 ans à découvrir l'histoire du Royaume des « Touspareils ».

Rien ne va plus! La machine infernale de la reine rose et du roi bleu a transformé tous les enfants et les jouets en « Touspareils ». Les jeunes visiteurs de l'exposition auront comme mission de rendre la diversité au monde. A travers un parcours ludique et interactif, ils découvriront des livres et des jeux ouvrant leurs horizons.

Les adultes plongeront également dans l'univers de la littérature jeunesse en la découvrant sous un angle particulier: comment y parle-t-on des filles et des garçons?

Quelle image se font les enfants de ce qu'ils doivent être en lisant ces histoires?

Un espace commun « enfants-adultes », permettra également aux adultes de confronter leurs représentations avec celles des enfants.

L'exposition « Rose ou bleu, seulement si je veux » et les formations qui l'accompagnent sont mises à disposition des bibliothèques, des écoles et des associations qui souhaitent présenter cette approche critique des stéréotypes de genre dans le cadre de leurs activités. Elles seront accompagnées des livres figurant dans la sélection « Ce genre que tu te donnes ». Ceux-ci peuvent également être empruntés par les bibliothèques, indépendamment de l'exposition.

La personne à contacter chez Latitude Junior pour la location de l'exposition et les journées de formation est Karine De Blonde

Karine.DeBlonde@mutsoc.be

Téléphone: 02 51 50 402



# « Rose ou bleu, seulement si je veux ! : une exposition

par **Marie Leloup**, Responsable de projets chez Latitude Jeunes

L'exposition «Rose ou Bleu, seulement si je veux!» circule depuis octobre 2011 dans les bibliothèques de Bruxelles et de Wallonie. Une dizaine de villes ont déjà proposé aux enfants de 3 à 8 ans de découvrir la sélection thématique de la Fédération Wallonie-Bruxelles «Ce genre que tu te donnes» à travers un parcours ludique et interactif créé par l'asbl Latitude Jeunes.

En visitant l'exposition, les jeunes visiteurs ont la mission de rendre la diversité à un monde rendu uniforme par la machine infernale d'un roi bleu et d'une reine rose. Les enfants participent à l'histoire en expérimentant des jeux et des lectures permettant une réflexion sur les thèmes de la famille, des jouets, des animaux, des qualités et des métiers.

Les adultes plongent également dans l'univers de la littérature de jeunesse en le découvrant sous un angle particulier: Comment y parle-t-on des filles et des garçons ? Quelle image les enfants se font-ils de ce qu'ils doivent être en lisant ces histoires?

Evelyne Pinchemail, conceptrice de l'exposition, nous parle de sa genèse: «Avant de m'intéresser aux stéréotypes de genre, j'avais l'impression, comme beaucoup de monde, que la société avait évolué, permettant aux filles et aux garçons de faire des choix plus variés qu'avant. Mais en y regardant de plus près, je me suis rendu compte que le marketing de ces dernières années impose de plus en plus une image stricte de ce que doit être une fille ou un garçon. Les rayons de jouets sont parfois complètement séparés. Dans les livres, il existe également des collections roses et d'autres bleues.»

## « C'est nul, c'est pour les filles... »

Des idées de ce type, induites par des héros de la littérature, dévalorisent les activités féminines et par extension les filles. Mais Evelyne Pinchemail ajoute: «Il existe aussi

une image du «garçon parfait» qui peut mettre mal à l'aise ceux qui ne sont pas fans de voitures, de foot, qui sont plutôt calmes et n'aiment pas les bagarres. Cela limite donc également les garçons qui ne correspondent pas à ce que l'on considère comme «normal» pour eux. Une étude a montré que présenter en exemple une fille qui réussit dans un domaine habituellement réservé aux hommes augmente la confiance des filles à choisir cette voie, car cela leur montre de façon concrète que c'est possible. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les garçons?»

## L'exposition en live

À la bibliothèque communale de Waremme, les enseignants qui ont visité l'exposition avec leurs élèves se sont dits enchantés d'avoir eu l'occasion d'aborder ce thème et d'en parler ouvertement. Le sujet a été porteur d'une réflexion qui s'est élargie à la sphère familiale puisque, suite à leur visite, les enfants ont eux-mêmes présenté l'exposition à leurs parents dans le cadre de l'opération «Je lis dans ma commune».

Dominique Morelle, de la bibliothèque Livre-Choix à Doische, témoigne: «Tous les enseignants et les élèves ont été ravis de l'exposition. Certains ont même changé leur manière de penser et de travailler».

Cathy, animatrice Latitude Jeunes à Charleroi, nous explique: «L'outil permet de revenir sur le choix des métiers et des tâches ménagères». Parmi les 114 enfants touchés par l'animation à Charleroi, les avis différaient. On pouvait par exemple entendre «Moi, j'adore le rose, c'est comme les princesses», ou «moi, j'aime bien le rose mais mes copains me disent que le rose c'est pour les filles» ou encore «moi je ne veux pas être une fille habillée en rose». Certains étaient favorables à une plus grande ouverture dans les rôles garçons/filles: «À la récré, j'aime bien jouer au foot, mais les garçons ne veulent pas parce que je suis une fille» tandis que d'autres

préfèrent que chacun reste bien conforme aux rôles habituels : «Les poupées c'est pour les filles, les camions c'est pour les garçons».

Thilbert, animateur Latitude Jeunes à Namur, nous parle de son expérience : «Je faisais voir de grandes photos d'animaux ou des dessins, et les enfants devaient me dire si c'était un papa ou une maman, et pourquoi... Cela nous a donné l'occasion de grandes parties de rires, car cela me permettait de donner une description des caractéristiques qui en ressortaient : papa a un gros nez, maman a de beaux yeux... et d'entamer le débat sur le rôle des papas à la maison : «tiens, les papas ne prennent pas leurs petits dans les bras?»»

À Verviers, Nathalie Rock, du Centre Maximilien Kolbe, nous donne également un retour positif sur l'animation qui a permis d'ouvrir le centre à 80 enfants du quartier, habitués de la bibliothèque ou de l'école des devoirs. Parmi eux, les plus petits sont ceux qui ont le plus apprécié l'exposition. Mais Nathalie Rock a également dû faire face à de vives critiques d'un public spectateur qui s'est mépris sur les objectifs de l'exposition. En effet, la distinction entre les concepts de «sexe» et de «genre» n'est pas encore bien claire pour tous. L'exposition, loin d'encourager les enfants à choisir librement leur sexe, permet aux enfants de prendre du recul par rapport aux rôles qu'on attribue sans fondement aux garçons et aux filles, afin qu'ils puissent élargir leur vision de la vie, leurs possibilités de projets.

Evelyne explique «Pendant les tests avec les enfants, nous avons découvert qu'ils avaient déjà intégré certains stéréotypes. Les enfants associent encore aujourd'hui le tablier à la maman et le fauteuil au papa. Mais ces stéréotypes ne sont pas complètement figés. Ainsi un petit garçon va affirmer que le rose, c'est pour les filles mais va choisir comme image préférée une chambre avec des éléments roses à connotation féminine.»

## Sexe et genre, deux concepts différents

Notre sexe est déterminé biologiquement, contrairement au genre, qui est l'ensemble des rôles attribués par la société aux garçons et aux filles, aux hommes et aux femmes. Ces

rôles continuent à être véhiculés à travers la littérature de jeunesse : des héros traditionnels forts et courageux au contraire des héroïnes souvent calmes, soignées et patientes, les mamans qui gardent le monopole de devoirs parentaux peu valorisants, des ours et des lions pour représenter les messieurs, des coccinelles et des souris pour représenter les dames... Pourquoi attribuer des compétences différentes aux garçons et aux filles?

Certes, ces rôles ont tendance à évoluer, les clivages à diminuer... Mais certaines idées restent tenaces, entre les difficultés qu'ont les auteurs et les illustrateurs à s'éloigner de leurs propres stéréotypes, et les stratégies commerciales des maisons d'édition pour qui la coexistence de deux univers distincts reste un moyen efficace de vendre davantage.

## Montrer que d'autres chemins sont possibles

Les livres ont une très grande importance pour les enfants : à travers eux, ils apprennent à s'identifier en tant que fille ou garçon. Les livres définissent aussi des règles, montrent comment on doit se comporter en société, comment on résout un conflit... De plus, la lecture d'histoires est un moment privilégié de discussion entre un adulte et un enfant.

«Rose ou bleu, seulement si je veux!» montre comment la multiplication d'histoires similaires peut orienter et limiter les choix posés par les enfants. Dans cette optique, elle ne condamne aucun livre mais propose des pistes afin d'aborder tout ouvrage avec un souci d'ouverture. Elle s'attache également à mettre en valeur des livres récents attentifs à susciter une ouverture des possibilités chez les plus jeunes.

En tant qu'adultes, nous avons le pouvoir d'accompagner la réflexion des enfants dans la construction de leurs représentations afin que, demain, ils puissent faire librement leurs choix sans que ceux-ci ne soient inconsciemment dictés par des idées reçues, maintes et maintes fois répétées, au cours de leur vie d'enfants.

# « Rose ou bleu, seulement si je veux ! : une formation de sensibilisation aux stéréotypes de genre dans les livres pour enfants

Par **Déborah Kuppenberg**, Direction de l'Égalité des chances

Depuis octobre 2010, l'exposition «*Rose ou bleu, seulement si je veux!*» invite les enfants de 3 à 8 ans – et les adultes – à découvrir des livres issus de la sélection «Ce genre que tu donnes» à travers un parcours ludique et interactif.

Réalisée par l'association Latitude Jeunes et financée par la Fédération Wallonie-Bruxelles, cette exposition constitue un des volets de l'opération «Des livres pour ouvrir les horizons des filles et des garçons», lancée en octobre 2010 par la Ministre en charge de la Culture et de l'Égalité des Chances.

Les visiteurs entrent dans la salle, font quelques pas, et se retrouvent immédiatement face à un livre géant, de taille humaine, qui les interpelle. Ils sont redevenus tout petits, comme des enfants. Le regard est attiré par un Roi Bleu et une Reine Rose: «*Houlala! c'est quoi ces enfants tous différents, quel chaos!*». «*On va remettre un peu d'ordre dans notre royaume!*». Une machine enclenche ses rouages et laisse sortir des petites filles roses et des petits garçons bleus; certains satisfaits, d'autres tout ronchons...

C'est ainsi que débute l'exposition «*Rose ou bleu, seulement si je veux*»: en confrontant les visiteurs aux questions des stéréotypes de genre et des comportements qui y sont liés.

Les comportements stéréotypés dérivent-ils d'une loi de la nature sur laquelle les enfants n'auraient aucune prise ou découlent-ils d'une pression continue exercée par la société? Se conformer à un rôle attendu et déterminé par ces stéréotypes ne limite-t-il pas les possibilités de choix dans le développement de la personnalité et des compétences de chaque enfant?

C'est à ces questions, et bien d'autres, que la formation «*Stéréotypes de genre dans les livres pour enfants*»<sup>1</sup> tente de répondre. Elle constitue un des volets de l'opération «*Des livres pour ouvrir les horizons des filles et des garçons*». Les deux autres volets ont été concrétisés par la parution d'une sélection de livres de jeunesse «*Ce genre que tu te donnes*», pistes de lectures à destination des jeunes de 3 à 16 ans présentant des héros et des héroïnes qui s'affranchissent des stéréotypes de genre et la conception et la mise à disposition de l'exposition «*Rose ou bleu, seulement si je veux*»<sup>2</sup>.

Rassemblant principalement des bibliothécaires, la formation annonce clairement sa méthodologie. Il ne s'agit pas d'un cours passif sur les enjeux de la problématique des stéréotypes de genre et les constats qu'elle implique mais bien de mises en situations, participatives et actives, qui vont interroger nos propres représentations et tenteront de faire émerger les stéréotypes ancrés en nous, malgré nos convictions d'être «au-dessus de cela».

Comment se fait-il que pratiquement tous les participant-e-s voient dans cet ours bienheureux affalé dans son fauteuil devant l'âtre du feu, un personnage masculin? Qu'est ce qui nous permet de le dire? Peut-être qu'il a l'air de jouir d'un repos bien mérité après une journée de dur labeur, qu'il n'a pas de tablier ni de collier? Et puis, le fauteuil, c'est pour le chef de famille!

Et cette abeille tenant une fleur. Ici aussi, elle apparaît à tous comme un personnage féminin: elle n'a pas l'air agressif, son visage est doux et elle sourit. On en oublie presque qu'une abeille mâle, cela s'appelle un faux-bourdon.

1. Formation dispensée par Latitude Jeunes dans le cadre des formations du Service de la Lecture publique

2. Réalisée et diffusée par l'asbl Latitude Jeunes

Si nous, adultes, attentifs aux questions d'égalité, nous réalisons que nous sommes empreints de représentations stéréotypées, malgré nous, qu'en est-il des enfants qui ne disposent pas des mêmes outils critiques ?

Partager la lecture d'un album avec un enfant implique aussi la transmission d'une vision du monde : qu'est ce qui est bien vu ou mal vu, quels sont les modèles d'identification valorisés, bref, qu'est ce que la société semble attendre de chacun de nous ?

Réalisant ainsi qu'on n'échappe pas facilement au poids des représentations stéréotypées, nous sommes convaincus par la nécessité de les questionner pour que les enfants puissent aborder les livres mais aussi toutes les images auxquelles ils sont soumis, avec plus de liberté.

Au cours de la journée, des éléments sont pour percevoir les stéréotypes concernant les rôles des hommes et femmes, des garçons et des filles dans les livres pour enfants.

Des éléments théoriques sont également communiqués : importance du livre dans le processus de socialisation chez l'enfant, analyse des concepts tels que « stéréotype », « genre », « stéréotype de genre », présentation de résultats d'études et d'analyses des albums jeunesse au regard des stéréotypes de genre, conséquences liées à l'adhésion aux stéréotypes de genre, ...

Différentes activités sont ensuite proposées à travers l'analyse critique, par le prisme du genre, d'albums de jeunesse présentés par thématique : les métiers des adultes, les qualités des enfants, les jouets, la famille. On constate rapidement que certains livres ouvrent les horizons, d'autres les restreignent.

Aucun livre n'est à écarter, que du contraire. Tous peuvent être lus, voire décodés. Mais il est important de montrer que des modèles variés de personnages existent, que d'autres voies, moins habituelles, mènent à des chemins de vie et de comportement tout aussi satisfaisants. Il s'agit

d'élargir le champ de vision et inviter à ce que les horizons restent ouverts...

Les participant-e-s sont invités à approfondir les concepts communiqués au sein même du parcours de l'exposition. Les cinq « modules cabanes » permettent une visite interactive approfondissant chacun un thème différent : différenciation filles/garçons, animaux anthropomorphes, activités et qualités des enfants selon le sexe, répartition des rôles dans la famille. Chaque thème est illustré par des ouvrages issus de la sélection « Ce genre que tu te donnes », accessibles sous les tables, que chacun peut découvrir, lire et manipuler.

Différentes manières d'exploiter les ressources de l'exposition sont imaginées en groupe, selon l'âge des enfants à guider, afin de les encourager à remettre en question leurs représentations éventuellement figées et confronter les situations représentées dans les albums à leur propre réalité.

L'exposition s'adresse aussi, via son dispositif, aux adultes : leur faire découvrir des livres de qualité présentant des modèles de femmes et d'hommes, de filles et de garçons originaux, les guider à identifier les rôles stéréotypés attribués aux unes et aux autres, leur proposer des pistes pour développer l'esprit critique des enfants via le jeu et dans le plaisir de la discussion.

En fin de formation, les participant-e-s reçoivent un carnet d'accompagnement<sup>1</sup> en lien direct avec l'exposition. Cet outil présente les notions théoriques pour aborder de façon critique les stéréotypes de genre dans les livres pour enfants et propose des pistes concrètes d'exploitation de l'exposition. Comme l'annonce l'outil dans son introduction : Bienvenue au royaume des « Comme je veux » !

À la fin de la formation, on repart, avec une foule de notes, le carnet d'accompagnement de l'exposition dans la poche et plein de projets dans la tête.

1. Réalisé, comme l'expo « *Rose et bleu, seulement si je veux* » par l'asbl Latitude Jeunes

## Témoignage de Nathalie Rock, coordinatrice / animatrice au Centre Maximilien Kolbe

### Le regard change

Cette formation m'a interpellée.

Étant déjà très sensible à la question des stéréotypes de genre dans la littérature de jeunesse, je pensais être quelque peu à l'abri des préjugés. J'ai dû faire le constat que les clichés sont présents malgré tout. La formation a aussi aiguisé mon regard ; et force est de constater que dans la littérature de jeunesse d'aujourd'hui les stéréotypes sont fréquents. Parfois même dans des ouvrages de qualité.

La formation a aussi été conçue pour nous permettre de guider l'exposition.

Lors de la formation, nous avons été plongés dans des mises en situations et encouragés à imaginer différentes manières d'exploiter l'exposition. Nous ferons revivre ces expériences aux groupes en visite. Le carnet

d'accompagnement de l'exposition propose aussi de nombreuses fiches d'animation dont nous nous inspirerons certainement.

Lors de l'accueil de l'exposition « *Rose et Bleu, seulement si je veux* » au Centre Maximilien Kolbe, nous accueillerons bien évidemment des parents et enfants qui viendront spontanément, des groupes classes mais aussi des écoles des devoirs. Nous avons d'ailleurs prévu une séance de sensibilisation avec les animateurs des écoles des devoirs en prévision des visites avec les enfants.

Le Centre organise tout au long de l'année des ateliers de sensibilisation afin d'éveiller la réflexion chez les plus jeunes. Suite à cette formation, nous veillerons d'autant plus à sensibiliser à l'égalité entre les filles et les garçons et à la déconstruction des stéréotypes.

Le projet « *Ouvrir les horizons* » et la sélection « *Ce genre que tu te donnes* » m'a aussi permis de découvrir plusieurs ouvrages vraiment chouettes et intéressants. Certains titres faisaient déjà partie des collections de la bibliothèque mais le Centre a prévu l'acquisition de livres proposés dans cette sélection.



## Témoignage d'Emmanuelle Deryck, animatrice à l'asbl Lecture au sein de la bibliothèque de Waremme

### Transmettre les clés de compréhension

Cette formation tombait vraiment bien. Tous les deux ans, un partenariat local permet de mettre sur pied un projet « Action aux livres citoyens ». Cette année c'est le thème « L'égalité en chantier » qui a été choisi. De nombreuses activités ont été prévues dont l'accueil de l'exposition « *Rose et Bleu, seulement si je veux* » au sein de la bibliothèque de Waremme.

J'ai été impressionnée par la qualité de la structure de l'exposition. Les livres géants permettent d'interagir de manière ludique avec les groupes et les « table cabanes » fonctionnent vraiment bien avec les enfants : ils s'installent spontanément en dessous et s'approprient les jeux proposés.

Durant la formation, j'ai apprécié le respect qu'on a su établir entre les participant-e-s et les intervenantes. On avait un temps de parole suffisant, sans être superflus. On a réussi à

prendre le temps d'exposer son point de vue sans venir avec des exemples personnels qui relèvent du privé. La formation a aussi mis le doigt sur la manière d'éviter, en tant que guide ou animatrice, de véhiculer des stéréotypes de manière anodine. Rien que la manière de poser une question peut changer le message que l'on transmet. Au lieu de demander « Est-ce que les filles peuvent aussi jouer au foot ? » plutôt demander « Qu'est ce qu'il faut chez un enfant pour jouer au foot ? ». Les enfants tirent leurs conclusions sans être orientés, c'est beaucoup plus efficace.

Je travaille avec le livre de jeunesse depuis longtemps, j'avais déjà suivi des conférences et animations sur les stéréotypes de genre, notamment lors du colloque de Namur. Malgré mes connaissances, j'ai trouvé cette formation d'une grande richesse.

Suite à la formation et l'accueil de l'exposition, on a prévu en équipe d'être attentif à faire prendre conscience, pour notre public de crèche et d'école maternelle, à la manière de travailler avec les albums et de transmettre ce qu'on m'a fait remarquer concernant les représentations des filles et des garçons dans les albums. On prévoit notamment de faire cette sensibilisation avec des encadrantes d'enfants en bas âge.

